



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

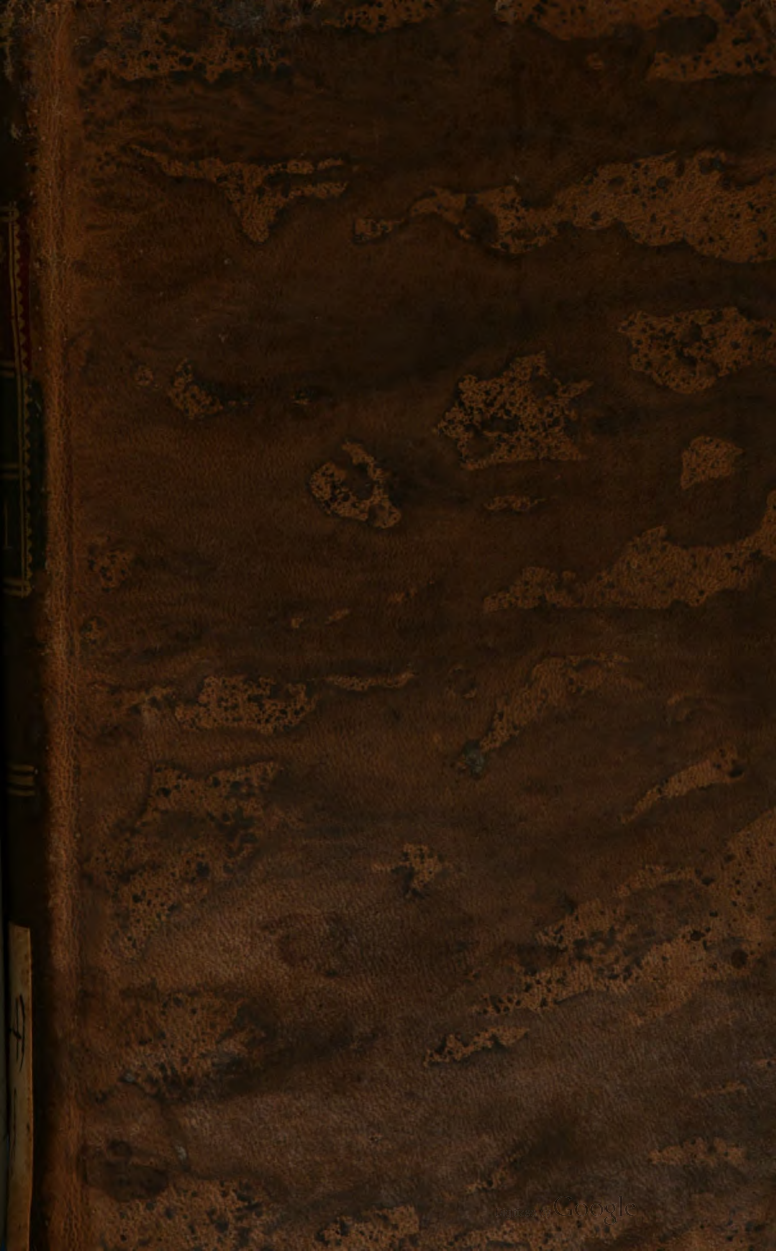
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5^a-657

77

MERCURE

DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER. 1771.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, par M. l'Abbé Dic-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS;
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
geres, rue de la Juilienne. 36 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, com-
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier
le 1^r, & le 15 de chaque mois. Franc de
port à Paris, 30 liv.

Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliorhèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12.

12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- L***es douze Césars* de Suétone, traduits par
M. de la Harpe, 2 vol. in-8°. brochés. 8 l.
- L'Ecole Dramatique de l'Homme**, in-8°.
broch. 3 l. 10 f.
- Histoire des Philosophes** anciens, avec leurs
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.
- Dict. Lyrique**, 2 vol br. 15 l.
- Supplément du Dict. Lyrique**, 2 vol. br. 15 l.
- Calendrier intéressant pour l'année 1771**,
in-18. 12 f.
- Tomes III & IVe. du Recueil philosophique**
de Bouillon, in-12. br. 3 l. 12 f.
- Dictionnaire portatif de commerce**, 1770,
4 vol. in-8°. gr. format rel. 20 l.
- Le Droit commun de la France & la Coutume**
de Paris; par M. Bourjon, n. éd. in-f. br. 24 l.
- Essai sur les erreurs & superstitions anciennes**
& modernes, 2 vol. in-8°. br. 4 l.
- Le Mendiant boîteux**, 2 part. en un volume
in-8°. br. 2 l. 10 f.
- Considérations sur les causes physiques**,
in-8°. rel. 5 l.
- Satyres de Juvenal**; par M. Dufaulx,
in-8°. rel. 7 l.
- Le Dictionnaire de Jurisprudence canonique**,
in-4°. 4 vol. rel. 48 l.
- Dict. Italien d'Antonini**, 2 vol. in-4°. rel. 30 l.
- Méditations sur les Tombeaux**, 8 br. 1 l. 10 f.
- Mémoire pour les Natifs de Genève**, in-8°.
broch. 1 l. 4 f.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER. 1771.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

A E R I S E.

UN nouvel an est commencé ,
Le Temps a retourné son fable ,
Et sur son aile infatigable
Il fuit plus prompt que l'an passé ;
Dans son vol il a renversé
Cette fortune insatiable
De ce possesseur insensé
Qui , près de son or , misérable ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Mourant de faim , de froid glacé ,
 Regrettoit de se mettre à table ;
 Et ce voluptueux blasé ,
 Par un excès irraisonnable ,
 Dans chaque sens se trouve usé ,
 Et de tout plaisir incapable

Gémit d'en avoir abusé.

Ah ! si dans sa course rapide
 Il vengeoit toujours l'Univers ,
 Si du Temps la main homicide
 Ne frapport que sur les pervers !
 Aimable Erise que je fers ,
 Que ton bonheur seroit solide !
 Hélas ! sans choix il se décide ,
 Il te garde certains revers ,
 Songe . . . que la beauté se ride
 Avant d'avoir vu trente hivers.
 Ces beaux cheveux où zéphir joue ,
 Cet œil vif , ce rein délicat ,
 Et la blancheur de cette joue
 Tranchante sous cet incarnat ,
 Et tout ce que ton lacet noue
 Perdra son précieux éclat.
 Peut-être même un cœur ingrat
 Oubliera l'amour qu'il te voue.
 O Temps ! contre qui tout échoue ,
 Tu consommes ton attentat
 Et le plaisir nous fait la moue.

Mes sermens seroient oubliés !

Erise , je les renouvelle ,
 Oui , cesserois-tu d'être belle ,
 Je fuirois une amour nouvelle ,
 Sur tes yeux j'en jure à tes pieds.

Chere Erise , soit toujours tendre ,
 L'amour conservera tes droits ;
 Aimer , bien sentir , c'est étendre
 L'âge & les plaisirs à la fois.
 Si de ta figure charmante
 Les traits se ternissoient un peu ,
 Au centre de ton ame aimante
 Tu trouverois ce divin feu ,
 Ce sentiment vif qui précède
 Et produit la félicité ;
 Crois moi , la sensibilité
 Sauve du malheur d'être laide
 Et jouit plus que la beauté.

Sur ce sable regarde , Erise ,
 Cet insecte * que l'on méprise ,
 S'il n'aime pas il est affreux.
 Mais qu'est-ce ? un papillon voltige ,
 Vois cet intéressant prodige ,
 Il sent le bonheur d'être deux.
 Ah ! s'il rampe sur la poussière
 L'instinct l'indemnise à son tour ;

* Le ver-luisant.

3 MERCURE DE FRANCE.

Il brille au loin , & sa lumière
Est la lanterne de l'amour.

C'est ainsi que je moralise.

Vivons , aimons nous , jeune Erise ,
De nos ans c'est tripler le cours ,
Et laissons l'être qui végète ,
De son existence muette
Calculer les stériles jours.

De la Rochelle , par un Abonné au Mercure.

E N V O I.

Si dans ces vers begaïés par ma muse
Je t'ai peint sensible à mes feux ,
Pardonne , Erise , une innocente ruse.
J'ai trompé mon cœur amoureux ;
S'il connoissoit ce qu'il doit craindre ,
Ma lyre n'auroit plus de son ,
Et lorsqu'il parle pour se plaindre ,
Chaque soupir est un frisson.

Par le même.

*VERS à Mlle Raucourt , jeune actrice ,
 âgée de quatorze ans & demi , qui vient
 de jouer , avec un très-grand succès ,
 sur le théâtre de Rouen , le rôle d'Euphémie dans Gaston & Bayard.*

TENDRE Euphémie , avant quinze ans ,
 Déjà vous nous peignez , avec des traits de flamme ;
 Les héroïques sentimens
 Qui sont l'ame d'une belle ame ;
 Et l'amour filial , & l'autre amour encor
 Qu'il faut lui préférer quand on vous voit paraître.

Qu'un cœur qui sent si bien est un rare trésor !
 Qu'il sera doux un jour de s'en rendre le maître !
 Lorsqu'avec tant d'ardeur , de courage & d'appas ,
 Je te vois tour-à-tour enlacer dans tes bras
 Le plus barbare père & l'amant le plus tendre ,
 Tous deux les désarmer & tous deux les défendre ;
 J'admire ces tableaux qu'inventa pour Clairom
 Un sublime génie à qui tu dois la rendre.
 Mais quand je vois Bayard te céder à Gaston ;
 (N'en déplaise à l'auteur si chéri de la France)
 La pièce , en vérité , n'a plus de vraisemblance.

A v

L A B A R Q U E. Fable.

QUE je maudis mon triste sort !
Disoit une Barque imprudente ,
Je ne fais que passer de l'un à l'autre bord
Sans pouvoir échaper à la main vigilante
D'un batelier adroit & fort.
Que ne puis-je suivre la pente
Où les flots semblent m'inviter !
Ah ! si j'étois indépendante !
J'irois comme eux sans m'arrêter ;
Je verrois des plaines riantes ,
Je traverserois des cités ,
J'irois à pas précipités
Dessus des ondes écumantes ,
Jusqu'à ce qu'enfin dans les mers
Ayant une vaste carrière ,
Je ne conusse de barrière
Que les bornes de l'Univers.
Tandis qu'elle exhaloit ces plaintes
Et formoit de si beaux projets ,
Un enfant dépourvu de craintes
La détache & la met au comble des souhaits.
Qu'arriva-t il ? dès qu'elle fut sans guide
En tournaillant au gré des eaux ,
A quatre pas un courant plus rapide

Contre un rocher la mit toute en lambeaux,
Attendez-vous , folle jeunesse ,
A subir un pareil destin ,
Si vous rejettez l'heureux frein
Que vous oppose la tendresse.

*Par M. de Chancel , ancien
Capitaine de Dragons.*

L E D É C L I N. Ode.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

H O R A C E.

Je touche presque à la saison
Où l'homme tombe en décadence.
Je m'en console quand je pense
Que c'est le tems de la raison.

Ah ! malheureux ! quel avantage
Tirons-nous de ce don divin ,
S'il faut que l'on tende à sa fin
Pour commencer d'en faire usage ?

Foible , stupide , faincant ,
L'homme n'a pendant son enfance
Qu'une misérable existence
Qui diffère peu du néant.

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Au sortir delà , mille orages
Nous emportent bien loin de nous :
Et nous sommes d'autant plus foux
Que nous chérissions ces naufrages.

Que d'écueils nous sont présentés
Pour dégrader notre nature !
Les plaisirs , l'amour , la parure
Sont nos seules divinités.

Quand cette frivolité passe ,
En sommes-nous plus vertueux ?
Plus noir & plus impétueux
Le desir des biens prend la place.

Le tems vient à bout de ronger
Les plus solides édifices.
Au lieu de détruire nos vices ,
Les ans ne font que les changer.

L'homme est , par un cercle bizarre ,
Le matin prodigue , étourdi ;
Ambitieux dans son midi ,
Et sur le soir grondeur , avare.

Déjà mon funeste penchant
A deux fois suivi cette trace ,
Du dernier pas qui le menace
Je préserverai mon couchant.

Je n'ai que trop été l'image
 D'un fleuve qui , sortant des monts ,
 Roule avec bruit dans les vallons
 Ce qui s'oppose à son passage.

Lorsqu'il ne sème plus l'horreur
 Son exemple est meilleur à suivre ;
 Pour nous enseigner à bien vivre
 Il semble calmer sa fureur.

Par une plus paisible course
 Il dispense des biens divers ;
 Et près d'entrer au sein des mers
 Ses eaux remontent vers sa source.

Ainsi sur mon déclin je veux ,
 Occupé du bonheur suprême ,
 Faire des retours sur moi-même
 Avant de joindre mes ayeux.

Puis, tombant dans des bras que j'aime ,
 Ces mots signaleront ma foi :
 Chers enfans , vivez mieux que moi
 Et tâchez de mourir de même.

Par le même.



*L'AVEUGLE & SON CHIEN.**Conte.*

LE Calife Aron avoit un vieux ministre & une jeune favorite qui partageoient également son affection ; son cœur vertueux mais sensible , & son esprit juste mais foible , suivoient tour - à - tour les conseils austères de son visir & les voluptueuses leçons de sa maîtresse ; cher Selim , disoit le calife au visir en sortant du divan , que de graces n'ai-je point à vous rendre ? La plus grande faveur que Mahomet puisse accorder aux souverains est un ami sage qui daigne les conduire à travers le labyrinthe immense des affaires & porter sans cesse devant eux le flambeau rayonnant de la sagesse : vous serez toujours l'astre lumineux qui réglera toutes mes démarches , & vous éloignerez mes pas des précipices dont je suis environné ; partagez mon pouvoir que vous faites aimer à mes sujets & redouter à mes voisins ; que l'ami d'Aron soit respecté à l'égal de lui même.

Adorable Mirza , disoit le calife, lors-

qu'il entroit sous l'alcove parfumée de la favorite, ce n'est qu'au moment où je vous vois, que je compte les instans de ma vie auprès de vous. Je respire la volupté par tous les sens. Le charme de votre voix fait éprouver à mon cœur le doux frémissement du plaisir; un regard de vos yeux porte le feu dans mon ame, & c'est dans vos bras que l'amour m'enivre de ses transports délicieux; souveraine de mon cœur, soyez le aussi de mon empire; je veux que vos moindres volontés soient des lois sacrées, que tous vos vœux soient remplis, que chacun s'empresse à suivre vos ordres, à prévenir vos desirs, que tous fléchissent devant celle que j'adore.

Mirza ne s'occupoit en effet que des moyens de plaire au calife; son esprit ingénieux à varier sans cesse les plaisirs d'Aron inventoit chaque jour quelque nouvelle fête où le goût ne présidoit pas moins que la magnificence. Un banquet splendide réveilloit les forces épuisées dans des jeux fatiguans; un concert délicieux délassoit d'une partie de chasse; une fête champêtre succédoit à un spectacle pompeux, & l'on venoit recueillir dans le silence de la retraite les esprits

16 MERCURE DE FRANCE.

emportés par le tourbillon, fatigués du tumulte & rassasiés de la magnificence. Personne ne savoit mieux que l'aimable Mirza créer les plaisirs, les marier, les assortir, les multiplier à l'infini; remplir ce vuide affreux qui gonfle le cœur des grands & réveiller leur ame léthargique assoupie dans la jouissance : c'étoit enfin la première femme du monde pour amuser un prince; & ce n'est pas à la cour la charge la plus facile à remplir.

Le sage Selim de son côté, non moins actif mais d'une manière plus utile, ne s'occupoit que du bonheur des peuples & de la gloire de son maître. Il veilloit sans cesse au maintien des lois, à l'administration de la justice, à la perception des impôts, aux progrès de la population, à la sûreté du commerce; il protégeoit l'agriculture, faisoit fleurir les arts, encourageoit les lettres, faisoit respecter la religion; l'ordre admirable qu'il avoit établi dans l'état en faisoit mouvoir chaque partie sans qu'aucune d'elles empiétât sur les autres & les gênât dans leurs opérations diverses, elles se procuroient au contraire un secours mutuel & se prêtoient une force relative d'où naissoit une puissance inébranlable; chaque res-

fort étoit liant , chaque balancier exact , chaque roue s'engrenoit à - propos ; une marche égale & facile faisoit circuler le mouvement , tout travailloit sans relâche & sans effort , sans interruption & sans secousses. Le souverain n'est souvent que l'aiguille qui règle , que l'on consulte ; mais le ministre est le pivot sur lequel roule toute la machine.

La jeune Mirza vouloit bien abandonner quelquefois Aron aux graves opérations du ministère , le calife n'en retournoit qu'avec plus d'empressement aux plaisirs qu'elle lui préparoit à son retour.

Le sage Selim ne voyoit qu'avec douleur son maître s'amollir dans les bras de la volupté ; d'ailleurs les fêtes continuelles que la favorite prodiguoit chaque jour entraînoient des dépenses excessives qui absorboient la meilleure partie des revenus. L'économie du ministère avoit peine à réparer les profusions de la favorite.

Cette situation que Selim avoit prévue , mais qu'il n'avoit pû éviter , faisoit saigner son cœur , & ce bon ministre retenoit les larmes que lui arrachoit sa sensibilité , pour ne pas trop affliger un prince.

18 MERCURE DE FRANCE.

qu'il aimoit ; parce qu'il connoissoit le fond de son cœur : lui seul étoit triste au milieu d'une cour enivrée de plaisir. Qu'avez-vous donc, cher Selim, lui disoit quelque fois son maître, vous paroissez triste, êtes-vous affligé des plaisirs de votre ami ? Partagez - les avec lui si vous voulez qu'il en jouisse : ne convenez-vous pas que la fête d'hier fut charmante, délicieuse ? & je crois que celle de demain ne nous procurera pas moins d'amusement ? Je suis satisfait sans doute de vous voir sans cesse occupé des affaires de mon royaume ; mais ne faut-il pas mettre quelques bornes au travail ? L'esprit humain n'est pas capable d'une application continuelle & soutenue ; je voudrois vous voir prendre quelques dissipations ; je crains que votre santé ne s'altère, & vous savez si vous êtes cher à votre maître, vous le savez si le cœur d'Aron est reconnoissant ! Desirez-vous quelque place vacante ? Puis - je créer quelque dignité qui vous flatte ? Votre bienfaisance vous met - elle dans le cas d'avoir besoin de quelque nouvelle gratification ? Parlez, Selim, disposez des biens, du pouvoir, de tout ce que possède votre ami.

Le vizir soupiroit & gardoit le silence ; le calife redoubloit ses instances. Dans ce moment d'effusion, Selim crut pouvoir hasarder quelques réflexions sur la conduite du sultan : Seigneur, vous n'avez que trop payé les foibles services que vous devoit votre sujet : vous ne l'avez que trop comblé de dignités & de biens, il ne lui reste rien à désirer que votre gloire & le bonheur de vos peuples. Ils sont en vos mains, cher Selim, répondit Aton, pouvez-vous en ressentir quelque inquiétude lorsque vous faites l'un & l'autre ? Ah ! Seigneur, interrompit vivement Selim, je suis sensible à votre confiance. Je la mérite par mon zèle ; mais permettez-moi de vous demander comment un esclave peut faire la gloire de son maître, & comment un père peut se reposer sur un autre du soin de sa famille ? Ses enfans, insensiblement accoutumés à ne caresser que la main qui les nourrit, refuseroient bientôt de reconnoître celle qui les auroit abandonnés, & fuïroient aux sons d'une voix qui leur seroit devenue étrangère, daignez, Seigneur, ne pas vous refuser plus long-tems aux empressemens de vos peuples, & qu'ils

20 MERCURE DE FRANCE.

ne s'habituent point à passer sans respect devant le trône en le voyant toujours vacant. Deux grandes affaires doivent demain occuper le divan, daignez y présider & montrer par la sagesse de vos jugemens que, si le Ciel vous confia le souverain pouvoir, c'est qu'aucun autre n'eût été plus digne de le posséder. Il est des cas où tout le zèle d'un ministre est superflu; il faut le poids de l'autorité suprême pour entraîner les forces opposées & déterminer le succès; c'est un colosse contre lequel se brisent toutes les petites cabales que l'intérêt oppose au bien public.

Aron promet à Selim d'assister le lendemain au conseil; & celui-ci ne manqua pas de préparer les affaires de manière que son maître eut toute la gloire de la décision sans avoir aucune des difficultés de la délibération. Il avoit même annoncé que le calife présideroit désormais à toutes les assemblées, afin que chacun fût plus exact à s'y trouver.

Ce bon ministre se rendit le lendemain matin à l'appartement de la favorite, chez laquelle Aron avoit passé la nuit. Il se livroit à la joie d'enlever son maître aux

plaisirs & de le mener comme en triomphe sur le trône ; mais, à l'air embarrassé du calife, à ses discours contraints, aux caresses serviles qu'il en reçut, Selim connut bientôt que ce prince foible étoit retombé dans les langueurs de la mollesse, & que l'attrait des plaisirs étoit le seul qui pût toucher son ame. Enfin l'heure du divan approchoit ; votre sublime hauteesse ne se dispose - t elle pas , dit le visir. . . Non, Selim, reprit Aron en se levant comme pour aller chercher quelque chose à l'autre bout de la chambre ; mais, en effet, pour cacher sa confusion, ce ne sera pas pour aujourd'hui ; je ne me sens point la tête assez libre. J'ai promis d'ailleurs à Mirza de me rendre à une promenade sur l'eau. Les ordres sont donnés ; les gondoles sont préparées ; il fait le plus beau tems du monde, & vous concevez bien qu'il ne m'est pas possible de faire manquer cette partie. Allez, cher ami, n'êtes - vous pas un second moi - même ; j'entens que vos décisions soient suivies ; j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

Le bon Selim baissa la tête & sortit les larmes aux yeux ; il prévoyoit tous les malheurs qui ne pouvoient manquer d'ar-

22 MERCURE DE FRANCE.

river. Son air consterné rendit le courage à ceux dont la présence du calife auroit pu contenir les mauvaises intentions. Les ambassadeurs d'un prince voisin qui venoient faire quelques demandes justes & de peu d'importance, furent renvoyés sans être satisfaits. Des impôts onéreux furent enregistrés malgré le visir; des établissemens défavorables au commerce furent admis; tous les réglemens pernicious passèrent à la pluralité des voix; le calife signa sans examen & trouva tout bien pour n'avoir pas la peine de discuter; mais on ne tarda pas à sentir les effets d'une pareille administration. Le prince, dont les ambassadeurs n'avoient point eu de satisfaction, déclara la guerre. Les habitans des campagnes, accablés d'impôts, laissèrent leurs champs sans culture. Les manufactures tombèrent faute d'être protégées. Le découragement gagna tous les états; l'usure s'introduisit; la fraude prit la place du travail, & tous les maux arrivèrent à la fois suivis de tous les vices, c'est toujours le fruit d'une mauvaise administration.

Cependant il falloit aller au plus pressé, l'ennemi s'avançoit. Selim, qui n'é-

toit pas moins bon guerrier qu'excellent ministre , fut mis à la tête des troupes qui le demanderent pour général ; il répondit à la confiance qu'elles avoient en lui , & les conduisit de maniere que , sans leur faire tirer le sabre , il engagea les ennemis dans des défilés dont ils n'auroient jamais pû sortir , & le défaut de munitions & de vivres alloient bientôt les obliger à recevoir la capitulation que Selim auroit bien voulu leur accorder lorsqu'il reçût de la capitale les nouvelles les plus affligeantes. Tout étoit dans la confusion. Aron n'osant rien décider par lui-même , s'étoit laissé aller aux mauvais conseils.

La présence de Selim pouvoit seule remettre les affaires dans le bon ordre ; mais elle étoit nécessaire à l'armée. S'il quittoit son poste il perdoit tout le fruit de ses opérations. Cependant, comme Aron avoit plus de talens pour la guerre que pour l'administration , & qu'il étoit assez aimé des soldats sur lesquels il répandoit souvent ses largesses , le ministre se détermina dans une perplexité si pressante à prier le calife de venir se mettre à la tête de ses troupes, tandis qu'il vien-

24 MERCURE DE FRANCE.

droit pacifier les troubles intérieurs du royaume. Il ne couroit aucun risque d'ailleurs en laissant le commandement à Aron qui n'avoit d'autres opérations à faire que de tenir les ennemis bloqués dans la position où il les avoit trouvés , & d'attendre qu'ils vinssent se rendre à sa discrétion , ce qui ne pouvoit tarder.

Le bon vifir , dans le fond de son cœur, se rejouissoit encore de pouvoir faire recueillir à son maître tout le fruit de cette campagne. Après lui avoir laissé les instructions nécessaires, Selim partit pour la capitale où la disette & les troubles étoient encore augmentés depuis le départ du calife. La présence de Selim fut celle d'un Dieu Sauveur ; il fut reçu de tous les peuples avec une joie égale à l'empressement avec lequel il avoit été désiré. Dans tous les maux la confiance est le premier médecin , comme l'espérance est le premier remède ; on crut tout réparé dès que l'on vit Selim. En effet sa pénétration scût démêler les embarras qui arrêtoient la circulation des espèces ; les entreprises qui causoient les disettes ; une partie de ses biens subvinrent aux besoins pressans ; sa prudence détourna les maux qui

qui menaçoient le royaume , & tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le cœur de ce bon ministre commençoit à se sentir soulagé de l'oppression dont il venoit de tirer les sujets de son maître. Il ne manquoit plus à son entière satisfaction que de le rejoindre & de le trouver triomphant. Il espéroit que le premier succès l'engageroit à en mériter d'autres , & qu'il pourroit un jour se déterminer à être véritablement roi. Il partit donc , & fut étonné de ne rencontrer sur sa route aucun courier qui vînt lui apprendre la capitulation des ennemis ; mais la surprise fut bien plus grande lorsqu'arrivant aux premières gardes de l'armée on lui dit que le calife étoit prisonnier. Il se fit trois fois répéter la même chose aux différens postes par lesquels il passa , & son étonnement fit bientôt place à sa consternation. Enfin , étant arrivé au camp , il apprit que la favorite qui avoit absolument voulu suivre le calife parce qu'elle n'avoit jamais vu de camp , avoit résolu de donner une fête aux officiers de l'armée *. Cette fête devoit d'abord se pas-

* Cette communication avec les officiers n'est

26 MERCURE DE FRANCE.

fer dans le quartier général comme l'endroit le plus commode & le plus sûr ; mais il lui parut beaucoup plus agréable de la donner sur une petite montagne dont une partie étoit couronnée de palmiers , & d'où l'on pouvoit en même tems découvrir les deux armées.

Les ennemis furent instruits de ces dispositions & ne manquèrent pas d'envoyer un détachement d'Arabes légèrement montés qui , à la faveur des palmiers , se glissèrent jusqu'au lieu du rendez-vous , & profitant du tumulte de la fête , enlevèrent la favorite qui avoit eu l'imprudence de s'écarter pour visiter un bosquet qui lui avoit paru charmant. Aussi-tôt l'alarme s'étoit répandue ; le calife avoit couru pour la délivrer , & étoit lui-même tombé dans une embus-

point dans les mœurs orientales ; mais elle étoit sans doute l'effet de la complaisance du calife pour sa favorite & de son goût pour les plaisirs bruyans , ou peut-être même de la bonté de Selim qui pouvoit avoir engagé son maître à se relâcher de la sévérité des usages envers les femmes qu'il ne pouvoit voir asservies à un esclavage si rigoureux.

cade que son inexpérience ne lui avoit pas permis de prévoir.

Selim trouva tous les braves de l'armée disposés à aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens pour aller enlever leur maître. Il fallut encore arrêter l'impétuosité de cette jeunesse qui se seroit perdue sans délivrer le calife. Selim fit observer que, s'ils s'engageoient une fois dans les défilés, ils y seroient tous tués ou pris sans pouvoir se défendre. Que le malheur arrivé à leur maître, auquel il n'étoit pas moins attaché qu'eux, ne changeoit rien à la situation des ennemis qui seroient toujours obligés de se rendre; qu'il falloit se contenter d'envoyer leur proposer la rançon du calife. Indépendamment de ce qu'elle étoit considérable, elle fut d'autant plus volontiers acceptée que les ennemis craignoient qu'il ne s'aperçût de l'état misérable auquel ils étoient réduits, & ils se contenterent de garder la favorite pour faciliter la négociation dont ils prévoyoit avoir besoin avant peu de tems.

La confusion d'Aron fut égale à la joie de Selim. Lorsque le calife se vit dans les bras de ce bon visir il l'accabla des plus vives caresses & lui prodigua les plus

28 MERCURE DE FRANCE.

belles promesses de ne se conduire que par ses conseils ; d'avoir la plus grande déférence pour tout ce que sa sagesse exigerait à l'avenir. Selim auroit pû se confier à ces protestations du calife , tant elles paroissent sinceres ; car il savoit que le malheur rend docile : mais Aron y joignit sur le champ les plus vives instances pour que son cher Selim trouvât les moyens de racheter sa chere Mirza. Le visir qui avoit dû s'attendre à cette proposition , ne parut point s'opposer à cette demande , & promit tout ce que son zèle pouvoit lui suggérer , suppliant surtout le calife de ne point faire perdre par son impatience l'avantage qu'il avoit sur les ennemis. En effet , au bout de quelques jours , ils envoyèrent proposer d'échanger en vivres ou en autres provisions la rançon qu'ils avoient reçue pour le calife , & même d'y joindre celle de la favorite. Le visir obtint , non sans peine , que cette demande seroit refusée & n'eut pas lieu de se repentir de cette constance , puisqu'ils furent obligés de revenir à capituler & enfin de se rendre à discrétion. Aron alloit recueillir les fruits de la sagesse de son ministre & recevoir la récompense de sa complaisance dans les

bras de Mirza ; mais quelle fut sa douleur lorsqu'il apprit que cette belle avoit refusé de retourner avec lui , & demeureroit entre les bras de son nouveau vainqueur. Cette perte fut d'abord plus sensible au calife que ne l'avoit été celle de sa liberté ; mais , un peu de dépit se joignant aux douces consolations de Selim , Aron s'abandonna sincèrement aux conseils de cet incomparable ami.

L'infortune est la meilleure leçon pour les rois. Celui-ci voulut d'abord se livrer aux affaires les plus épineuses du gouvernement ; mais le défaut d'expérience lui faisoit faire autant de fautes que d'entreprises. Dès que Selim l'abandonnoit un instant , chaque pas qu'il faisoit dans cette nouvelle carrière étoit une lourde chute. Il étoit la dupe des flatteries des courtisans ; la victime des ambitieux ; il rencontroit à chaque instant quelque inconvénient qu'il n'avoit pas pressenti , quelque difficulté qu'il n'avoit pas supposée , quelque disgrâce qu'il n'avoit pas prévue.

Que dois-je donc faire , disoit-il à Selim ? Tous mes projets n'éprouvent que des obstacles , mes jugemens que des contradictions , mes bienfaits que de l'ingra-

30 MERCURE DE FRANCE.

ritude ; avec le desir sincère de faire le bien , je n'accumule que des fautes ; les moyens que je veux employer pour faire le bonheur de mes sujets produisent exactement tout le contraire. Je suis bien malheureux ! J'aimerois mieux être né dans une cabane que de me voir sur le trône pour y vivre sans cesse dans les peines que j'éprouve. Cher Selim , consolez moi ; apprenez moi pourquoi je me trompe , même en suivant vos principes. De grace , ne m'abandonnez pas. Seigneur , répondit le bon visir , je n'aurois qu'un mot à dire à votre sublime Hautesse ; (persévérez) mais je la supplie d'écouter une histoire dont elle pourra tirer quelque profit.

Le puissant génie Fos avoit un fils aveugle de naissance , nommé Tiphlos. Ce fils reprochoit sans cesse à son père de l'avoir fait naître aveugle , tandis qu'il étoit le dispensateur de la lumière & rejetoit sur ses conducteurs les chûtes fréquentes qu'il faisoit. Ingrat , lui répondit le génie , je veux te rendre compte de ma conduite , quoique je puisse t'anéantir pour toute réponse. Ne pouvant te faire génie comme moi , je n'ai pas voulu te faire voir tous les maux qui

t'environnoient. Dans la sécurité que te laisse ton aveuglement , tu peux encore mener une vie assez longue & assez tranquille au milieu des dangers qui te menacent ; mais, si absolument elle t'est insupportable, je peux te rendre au néant d'où je t'ai tiré. L'idée de l'anéantissement effraya le fils du génie qui supplia son père de lui pardonner ses plaintes & de le laisser vivre tel qu'il étoit. Je te pardonne, car je suis ton père, dit le génie, & je veux te faire connoître l'excès de ma bonté : je te donne, pour te conduire, ce chien mystérieux ; il a l'instinct de connoître tout ce qui peut t'être avantageux ou nuisible. Suis - le, sans jamais le quitter ; il s'appelle Fidel, & ne t'abandonnera jamais. Le fils de Fos, pénétré de reconnoissance, se jeta aux genoux de son père qui l'embrassa tendrement & l'abandonna à son conducteur. Tiphlos caressa beaucoup d'abord ce chien Fidel ; il le consultoit à tout moment, & ne faisoit pas un pas sans le prendre pour guide. Comme son père avoit cherché à le dédomnager, par tous les biens de la fortune, du seul avantage dont il étoit dépourvû, Tiphos ne manquoit pas de flatteurs ; on l'assuroit même qu'il avoit

32 MERCURE DE FRANCE.

les plus beaux yeux du monde, & que c'étoit dommage du petit inconvénient qui l'empêchoit de voir. Le premier qui se présenta devant lui depuis qu'il avoit son guide Fidel, fut un de ces hommes méprisables qui déshonorent le don qu'ils ont reçu du Ciel, en prostituant leurs talens à la louange & au mensonge. Il apportoit une de ses productions à l'aveugle qu'il comparoit à l'amour dans sa dédicace, en l'assurant que personne n'avoit des connoissances plus étendues dans les sciences & dans les arts. Le chien se mit à aboyer du plus loin qu'il vit ce vil menteur, & Tiphlos congédia l'écrivain non sans quelque regret, car il trouvoit son livre fort bien écrit. Un bonze suivit l'homme de lettres; Fidel d'abord ne souffla pas, sans doute parce que l'air simple de l'homme divin lui en avoit imposé; mais, lorsqu'il vint à flairer sa robe, il se mit à jeter des hurlemens terribles, & le bonze fut congédié. Les flatteurs domestiques qui environnoient Tiphlos lui avoient dit qu'un vieil officier qui logeoit dans la maison voisine de son palais passoit toujours devant lui sans le saluer, & qu'on pouvoit même le soupçonner d'avoir tenu quelques propos peu

respectueux : Tiphlos , dont la vanité avoit été sans cesse nourrie par ses valets & ses parasites , se trouva fort offensé de la conduite du vieil officier; mais, comme il n'avoit aucune autorité , il fit venir le plus célèbre jurisconsulte pour lui demander les moyens d'intenter un bon procès qui pût ruiner celui qui avoit négligé de le saluer , & l'obliger à venir lui demander grace. L'homme de loi en trouva mille , & promit à Tiphlos de réduire son adversaire à la mendicité, s'il vouloit seulement lui avancer cinquante onces d'or pour commencer le procès. Tiphlos alloit les lui donner avec la plus grande satisfaction, si Fidel , qui n'avoit cessé de gronder pendant toute la conversation , n'eût sauté aux jambes de l'homme de loi qui se sauva en promettant de faire un bon procès à Tiphlos.

Enfin la belle Azema parut ; on avoit dit au fils du génie que c'étoit la plus belle femme de l'Asie. Il avoit bientôt connu que c'étoit la plus spirituelle, & elle étoit parvenue à lui persuader qu'elle étoit la plus tendre. Ce n'étoit plus que pour elle que Tiphlos regrettoit d'être privé de la vue ; mais Azema essayoit de le consoler en l'assurant qu'elle n'avoit des yeux que

B v

pour lui ; ses graces étoient si séduisantes , le son de sa voix si flatteur , son air si modeste que Fidel commença à remuer la queue quand il l'apperçut. Elle le flatta de sa belle main , il lui donna la patte. Azema porta ses belles lèvres sur la tête du beau toujou ; elle en fit les plus beaux éloges ; elle reçut les plus belles caresses , & Tiphlos étoit ravi de joie. Plus Azema lui disoit de choses tendres & passionnées , plus Fidel redoubloit ses caresses ; enfin , disoit le fils de Fos , je suis aimé d'une femme charmante , & sa tendresse m'a dédommagé de l'ingratitude de tous les autres. Sexe adorable , s'écrioit-il dans ses transports , le Ciel vous a formé dans sa clémence. Il n'a créé les hommes que dans son courroux. Il vous a envoyé sur la terre pour nous consoler de leurs perfidies. O mon père ! ô puissant génie ! je n'envierois point votre gloire s'il m'étoit permis de contempler un instant la tendre Azema. Tiphlos , couché sur des carreaux près de sa maîtresse , se livroit à cette douce ivresse de l'amour , lorsque Fidel qui dormoit à leurs pieds se réveilla tout-à-coup & se mit à aboyer de toutes ses forces ; ce fut en vain que son maître lui commanda de se taire. Impatiente

contre l'animal qui troubloit ainsi ses plus douces rêveries, il étendit la main pour lui jeter quelque chose, & rencontra un de ses esclaves à qui la fidèle Azema adressoit toutes ces tendresses. Sa colère fut égale à la perfidie dont il se voyoit la victime. Il chassa son esclave & sa maîtresse, & voulut aussi bannir son chien; mais jamais Fidel ne voulut quitter son maître, malgré tous les coups qu'il en reçut.

L'infortuné Tiphlos crut qu'il pourroit trouver quelque consolation dans la lecture d'un livre de morale qui venoit de paroître & qui avoit la plus grande réputation. Il s'en fit lire quelques chapitres, & fut étonné de la manière vigoureuse & sublime avec laquelle l'auteur traitoit les passions; mais les furies étoient encore trop ardentes pour pouvoir être sitôt éteintes. Il falloit qu'elles se consumassent par le feu même qui les avoit allumées. Tiphlos jugea par la chaleur du style de ce livre que l'auteur pourroit être propre à servir sa vengeance; il le fit prier de venir chez lui. Le sage parut, & le fils de Fos lui offrit mille onces d'or pour faire une brochure sanglante contre la perfide Azema & contre tous les ingrats

36 MERCURE DE FRANCE.

qui l'avoient offensé, & il accompagna cette offre de beaucoup de complimens sur la beauté de son admirable production, afin de le déterminer à embrasser sa vengeance.

Seigneur, répondit tranquillement le sage, je n'aurois pas cru que la lecture de mon livre m'eût attiré une confiance de cette espèce; cependant j'accepte votre proposition, en vous priant toutefois de permettre que j'y mette trois conditions. La première, que vous m'accordiez trois mois pour composer l'ouvrage que vous me demandez; la deuxième, de vous lire pendant ce tems, chaque jour, un chapitre du livre qui a obtenu vos suffrages, & la troisième, de me donner d'avance les mille onces d'or à mesure que j'en aurai besoin. Tiphlos approuva ces dispositions & trouva seulement le terme de trois mois un peu long pour sa vengeance; mais l'envie qu'il avoit de la voir satisfaite le détermina même à consentir à ce délai.

Le sage n'employa les premiers jours qu'à lire quelques chapitres de sa morale avec Tiphlos & à faire avec lui quelques réflexions. Peu à-peu il parvint à lui en faire sentir l'avantage & à lui en faire

goûter la douceur. Plus ils alloient en avant & plus le fils du génie se plaisoit à la conversation du sage. Le chien Fidel, qui étoit en grace, ne cessoit de le caresser & de lui lécher les pieds & les mains. Tiphlos ne pouvoit se lasser d'être avec son sage & son chien; les jours passaient trop rapidement à son gré, &, dès qu'il avoit appris que le soleil commençoit à répandre sa lumière, il se faisoit conduire à la chambre du sage; car il n'avoit pas voulu permettre qu'il logeât désormais que dans sa maison. Enfin, quand celui-ci crut s'appercevoir que les sens de Tiphlos commençoient à se calmer, il le pria de lui donner cent cinquante onces d'or à compte sur la somme dont ils étoient convenus. Quelques jours après il en demanda cent autres, puis deux cents à quelque distance delà, & de tems en tems quelques sommes plus ou moins considérables jusqu'à l'entier paiement de celle dont ils étoient convenus. Cependant les trois mois étoient prêts d'expirer, & Tiphlos n'avoit pas encore parlé au sage de la brochure qu'il devoit en recevoir. Lorsque celui-ci entra un matin dans sa chambre, Seigneur, lui dit-il, voici ce que j'ai pu faire de mieux pour vous venger de l'humanité; alors une

48 MERCURE DE FRANCE.

foule de personnes qui avoient suivi le sage se jeterent tout à coup aux pieds de Tiphlos, le serrant dans leurs bras & le baignant de leurs larmes. Que veulent tous ces gens, s'écria le fils du génie ? Que signifient leurs caresses ? Il me semble qu'ils sont en grand nombre, & mon chien n'a pas jeté un seul cri ; en effet le chien Fidel alloit donner un petit coup de langue à tous à mesure qu'ils entroient & revenoit lécher les mains de son maître. Seigneur, répondit le sage, le premier de ceux qui ont le bonheur de vous marquer leur reconnoissance est un négociant que des pertes inattendues avoient conduit à une ruine prochaine : le second est un receveur des domaines du prince, à qui sa foiblesse pour un ami avoit fait prêter les deniers publics, & qui étoit prêt à devenir la victime de sa confiance ; celui-ci est un honnête artisan dont les travaux ne pouvoient suffire à nourrir une famille nombreuse ; cet autre est un noble guerrier que son zèle pour l'état & sa franchise pour ses supérieurs ont réduit à la mendicité après quarante ans de services ; celui-là qui se tient éloigné par respect, est un serviteur qui, après avoir travaillé tout le jour à porter des fardeaux, voyant que son salaire ne suf-

étoit point, alloit mendier dans des quartiers éloignés de la ville pour faire subsister son maître que des malheurs ont réduit dans l'état le plus déplorable ; cette Dame est une veuve chargée d'un grand nombre d'enfans que le crédit & l'injustice ont réduite à la pauvreté ; cette étrangère est une jeune personne dotée de toutes les graces & de toutes les vertus , mais qui , demeurée sans biens , sans parens & sans secours au milieu d'une ville inconnue , étoit prête à terminer ses jours en voyant qu'on ne lui offroit d'autres ressources que celle du crime. Tous ceux qui vous environnent vous doivent l'honneur ou la vie par les secours des mille onces d'or que vous m'avez données & que je leur ai distribuées suivant leurs besoins ; & vous , mes amis , continua le sage en s'adressant à ceux qu'il avoit amenés , embrassez-votre bienfaiteur. Alors les cris de joie & de reconnoissance redoublerent , & les larmes recommencerent à couler. O mon ami , s'écria Tiphlos , vous me faites connoître une félicité , que je n'ai jamais éprouvée ; mon cœur peut à peine y suffire. O mon pere ! ô puissant génie qui m'avez donné la naissance , faites que mes yeux soient seule-

40 MERCURE DE FRANCE.

ment ouverts un instant sur ceux qui m'environnent & je mourrai satisfait.

Cette courte prière s'étoit à peine élan-
cée du cœur de Tiphlos que son pere
parut tout à-coup au milieu d'un grand
cercle de lumiere qui se répandit dans
toute la chambre & dissipa les ténèbres
qui obscurcissoient les yeux de Tiphlos.
Quels objets viennent s'offrir à ses premiers
regards ! une foule d'infortunés dont les
premiers mouvemens expriment à la fois
la joie , la confusion , la tendresse & la
reconnoissance. Les uns le serrent dans
leurs bras , les autres pressent ses mains
de leurs lèvres palpitantes ; ceux-ci bai-
gnent ses joues de leurs larmes. Ceux-là
plus timides , mais non moins sensibles ,
se contentent d'embrasser ses genoux. Il
ne peut suffire à leurs transports. O déli-
ces ! ô volupté ! ô mon pere , s'écria le fils
du génie , pourquoi m'avoir privé si long-
tems d'un spectacle si délicieux ? Mon
fils , répondit Fos , vous en avez joui dès
le moment où vous vous en êtes montré
digne. Vos sens énervés & engourdis
dans les plaisirs eussent été incapables de
goûter le sentiment que vous éprouvez
en ce moment. En vain les mêmes objets
se seroient présentés à vos yeux dans

d'autres instans, vous ne les auriez point apperçus; ce sont les passions qui aveuglent, & c'est la vertu seule qui nous éclaire. Souvenez-vous cependant de ne jamais abandonner le guide Fidel que je vous ai donné. La lumière elle-même éblouit; la sécurité trompe, & c'est au milieu de la route la plus éclairée que l'on fait quelque fois la plus lourde chute.

O mon ami, s'écria le sultan en serrant le sage visir dans ses bras, je n'ai que trop compris le sens de votre fable. Je suis le malheureux aveugle & vous le guide. . . . Non, Seigneur, répondit Selim, tous les hommes sont nés dans cet état; mais la raison est le chien Fidel que le Ciel leur a donné pour les conduire. On lui résiste; on ferme l'oreille à sa voix; ses efforts sont vains pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Les plaisirs nous entraînent par ce charme plus doux en apparence, qui fait insensiblement nous assoupir dans les bras de la mollesse; mais le chien Fidel ne nous quitte point, & ses cris viennent à chaque instant nous réveiller & porter l'alarme dans le sein même de la volupté.

Eh bien, reprit Aron, vous ferez pour moi le sage vertueux qui m'apprendrez à

42 MERCURE DE FRANCE.

faire le bonheur de tous ceux qui respirent sous mes lois. Selim voulut se prosterner en signe d'obéissance ; mais le sultan l'arrêta dans ses bras , où il le tint long-tems serré , & ils ne quitterent cette situation que pour aller travailler au bonheur des peuples qui les comblèrent de bénédictions.

*Par M. des Boulmiers , ancien
capitaine de cavalerie.*

LA FORTUNE & LE SONGE.

Fable imitée de l'allemand.

DAME Fortune un soir d'assez mauvaise humeur

S'endormit sur un banc auprès d'une chaumière :

Un songe qui venoit de répandre l'erreur

Sur quelque débile paupière ,

En passant , l'éveilla de son aile légère.

D'où viens-tu , lui dit-elle en l'arrêtant tout court ?—

Ma foi , je reviens de la ville

Où j'ai rempli le cœur d'une beauté nubile

Des flammes d'un puissant amour. —

Raconte moi cette aventure ,

Tu dissiperas mon humeur. —

Volontiers : d'un marquis ayant pris la figure ,

Je venois , rempli de fateur ,

Soumettre ma fortune à son minois vainqueur ,

Et par un mot de signature

J'assurois mon frère bonheur.

On me tendoit une main trop charmante

Que je baisois avec ardeur ,

Quand je vis l'aurore éclatante.

Je m'enfuis aussi-tôt. — On parlera de toi

Plus d'une fois pendant la matinée.

Eh ! pourquoi donc es-tu moins malheureux que
moi !

Pourquoi donc cette destinée ?

Ces jours derniers j'entrai chez un marchand :

J'accommodai ses petites affaires.

Je lui tourne le dos & mon bûnet se pend ;

Aussi je suis d'une colère. . .

Eh ! pourquoi donc es-tu moins malheureux que
moi ?

Ne suis-je pas un songe comme toi ?

Par M. W. . . d'A. . .

*LES YEUX & LA BOUCHE.**Fable.*

QU'UNE bouche ait parlé
Rien en cela ne doit surprendre,
Elle est faite pour rendre
Un son articulé
Comme l'oreille pour l'entendre.
Donner aux yeux la même faculté,
Et que la bouche leur réponde,
C'est une absurdité
Qui révoltera tout le monde ;
Car quoique l'œil puisse jouir,
De même qu'il peut plaire,
Son fait n'est point d'ouïr,
Encore moins un discours faire,
Si ce n'est certaine langueur
Qu'on appelle muet langage,
Dont il sçait faire usage,
Etant l'interprète du cœur :
Mais, au pays de fablerie,
Tout parle, tout entend,
Et de tels propos on ne prend
Que ce qui, sous l'allégorie,
Une moralité comprend.

Les yeux donc en ces mots se plaignoient à la
bouche.

Nous sommes dans un lieu plus élevé que vous,

La main ne trouve rien sans nous

Cependant tout ce qu'elle touche

Elle vous l'apporte aussi-tôt,

Et, sans s'informer si l'œil souffre ;

Ou bien s'il a ce qu'il lui faut,

Vous absorbez tout comme un gouffre ;

L'œil en larmes fécond

Finit par en répandre,

La bouche sourit & répond.

A ces pleurs devois-je m'attendre ?

Comment seriez-vous affligé :

Vous êtes le mieux partagé :

Vous voyez tout ce qui m'approche ;

Et, soit dit sans reproche,

Vous en jouissez le premier ;

Car votre jouissance

Consiste à regarder d'avance

Ce que la main vient me sacrifier ;

Comme la sienne est de le manier ;

Et cette préférence

Devroit plutôt m'humilier :

Loin de m'injurier

Vous me devez de la reconnoissance ;

Cen'est que pour votre existence

Que je travaille chaque jour,

Et vous me feriez mieux la cour

Si vous perdiez mon assistance ;
 Faisons chacun notre devoir.
 En vain tenterois-je de voir ,
 Et c'est là votre unique affaire.
 Si l'on pouvoit vous satisfaire
 Ce seroit pour vous un malheur.
 Rien ne touche à votre paupière
 Sans vous faire de la douleur.
 Je consens que toujours la main vous obéisse ;
 Pourvû qu'à mon égard remplissant son office ,
 Pour mon plaisir , & le commun bonheur,
 Les bons morceaux elle choisisse.
 Il faut bien convenir que les yeux avoient tort.
 Ne faisons usage des nôtres
 Que pour nous éclairer : contens de notre sort ,
 N'envions point celui des autres.

*STANCES à Mlle * * *.*

LORSQU'A l'empire d'une belle
 On est entièrement soumis ,
 Il est doux de trouver en elle
 Les attraits de tous les pays.
 Vénus a sur vous seule épanché sans mesure
 Tous les dons que sa main se plaît à partager ,
 On aime dans votre figure
 Je ne sais quel air étranger.

C'est le charme des cœurs , l'ornement de nos
fêtes ,

Songez qu'il est écrit au livre des destins
Que les trésors de nos voisins
Doivent devenir nos conquêtes.

Un éclat étranger est par-tout d'un grand prix ;
Mais ce n'est pas le seul qui brille sur vos traces ,
Tout nous annonce que les Graces
Vous ont donné le jour dans les murs de Paris.

Vos traits ont quelque ressemblance
Avec ceux du meilleur des Rois ;
Il fait le bonheur de la France ,
On ne peut trop chérir les lois.

La majesté n'est pas votre seule parure ,
Reine des amours & des ris ,
Vous méritez les vœux de toute la nature
Et le tendre surnom que l'on donne à Louis.

J'avois juré de ne plus être
Si prompt à me laisser charmer ;
Mais , puisqu'en vous voyant on reconnoît son
maître ,
Peut-on se défendre d'aimer ?

L'argent , dit-on , fait tout dans le siècle où nous
sommes ,
Et ! comment ne plairoit-il pas !

48 **MERCURE DE FRANCE.**

Il est empreint de vos appas ,
L'avare me paroît le plus sage des hommes.

Par M. de la Louptiere.

L E S E T R E N N E S .

Proverbe.

P E R S O N N A G E S :

MADAME DORSIGNY.

MIMY, fille de Mde Dorsigny , âgée de
sept à huit ans.

CECILE, } amies de Mimy.
BABET, }

Une Gouvernante.

La scène est chez Mde Dorsigny.

*Le théâtre représente la chambre à coucher
de Mlle Mimy. Il y a sur le devant une
petite toilette sur laquelle est un carton.*

*L'action se passe le premier jour de l'an ,
sur les neuf heures du matin.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY, seule, se regardant avec complai-
sance

sance dans le miroir & ajustant sa coëffure.

VOILA qui va à merveilles.... Je suis bien contente de maman, & des étrennes qu'elle m'a données...._Que la petite Monrose va endéver quand elle verra mon bonnet à dentelles... Hier elle faisoit tant la petite glorieuse! à peine osoit-on l'approcher : retirez vous, Mademoiselle, vous allez gâter mon bonnet, s'il étoit de blonde ou de gase comme les vôtres, je ne m'en embarrasserois pas... (*Elle leve les épaules.*) La petite begueule ! jamais je n'ai vu tant faire la rencherie, & cela est laid, laid comme le péché mortel & d'une bêtise!... Une épingle ici ne feroit pas mal. (*Elle place une épingle sur la tête.*) Bien... Il viendra aujourd'hui beaucoup de monde à la maison, pour souhaiter la bonne année à maman... De beaux Messieurs.... Je me tiendrai à côté d'elle... Ils me regarderont.... (*Elle fait différentes mines devant le miroir.*) Ils me trouveront jolie... Quand ils me feront des complimens, je ferai comme cela. (*Elle sourit de différentes manieres.*) Fi donc, cela ressemble à cette vieille Mde Dorimont, quand elle veut

50 **MERCURE DE FRANCE.**
faire la jolie... Comme ceci... Bon...
ah quel plaisir !

S C È N E I I.

MIMY, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *qui a tout entendu entre brusquement.* Pour cela non, Mademoiselle, votre plaisir ne sera pas aussi complet que vous l'espérez, j'y mettrai bon ordre.

MIMY, *effrayée.* Ah ! ma bonne... C'est que... je... vous m'avez fait bien peur. (*elle pleure.*)

LA GOUVERNANTE. Il s'agit bien de cela vraiment : j'ai entendu vos petits discours, Mademoiselle, ils sont fort jolis, ils m'annoncent des inclinations que je suis très-charmée de connoître.

MIMY, *pleurant.* Oui, allez ; vous m'avez fait une peur, que je n'en puis plus, & vous savez que maman n'aime pas que l'on me fasse peur, elle fait bien que cela me rend malade.

LA GOUVERNANTE. Vous voudriez me faire prendre le change, mais vous vous trompez ; c'est le fonds de coquetterie & d'orgueil que je viens de découvrir en vous qui me fait peur à moi ; elle

J A N V I E R. 1771: 51

est plus vraie que la vôtre cette peur-là , & malheureusement mieux fondée. Je suis bien fâché de troubler votre joie , Mademoiselle ; mais je vous avertis qu'il faut renoncer pour aujourd'hui à désoler Mlle Montose & à plaire aux beaux Messieurs ; vous aurez la bonté d'ôter ce bonnet-là & de mettre aujourd'hui votre coëffure la plus commune.

MIMY. Ma Bonne , je vous en prie , laissez moi mon bonnet ; je ne dirai pas à maman que vous m'avez fait peur.

LA GOUVERNANTE. Je m'y attendois bien. Non , Mademoiselle , je n'ai point de composition à faire avec vous ; si j'avois à faire grace , vous vous y prendriez mal pour l'obtenir ; sachez que , quand je punis , c'est que je le crois nécessaire , & que rien ne peut me faire changer. Vous mettrez votre bonnet de tous les jours , entendez-vous ? Cela est décidé ; prenez votre parti de bonne grace. Je reviens à l'instant & je compte vous trouver coëffée ; sinon , gare le bonnet de nuit.

MIMY. Ma bonne , je vous en prie , pardonnez moi , cela ne m'arrivera plus.

LA GOUVERNANTE. Je le compte bien. C'est inutilement que vous me priez , car

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

vous ne porterez pas aujourd'hui ce bonnet-là. Mais soyez sage, modeste & surtout point orgueilleuse. . . Si je n'ai point de sujet de me plaindre de vous pendant tout le reste de la semaine, c'est dimanche les Rois. . . . Je ne vous en dis pas davantage, je vous promets que vous serez contente de moi. Allons, dépêchez vous, Mde Durozoy est avec ses filles auprès de Madame votre mere; on vous a demandée plusieurs fois. (*elle sort.*)

S C È N E I I I.

MIMY, *seule*. Voilà qui est fâcheux, cette misérable porte! si j'avois eu soin de la tenir fermée. . . Mais dépêchons nous, si Cecile & Babet alloient monter, elles me verroient ôter mon bonnet pour en mettre un plus commun, & puis elles se douteroient de toute l'histoire, oh! je serois désespérée. . . Pourvû que maman ne s'avise pas de parler devant elles de mon bonnet neuf. . . (*Elle tire du carton un bonnet.*) Il faut donc mettre cela aujourd'hui. (*Elle regarde le bonnet en levant les épaules.*) Allons donc. (*Elle se met en devoir d'ôter celui qui est sur sa tête.*) Mais aussi dimanche. . .

. (*On entend du bruit.*)

J A N V I E R. 1771. 53

Ah ciel ! voici du monde... (*Elle ôte promptement son bonnet.*)

S C È N E I V.

M I M Y , C E C I L E , B A B E T.

BABET. Et bien , Mimy , es-tu morte ?
Il y a une heure que nous t'attendons.

CECILE, *d'un air précieux.* Pour cela ,
Mademoiselle , vous n'êtes pas trop hon-
nête , il faut vous venir chercher jufque
dans votre chambre.

M I M Y , *embarrassée, laisse tomber son bonnet derriere elle.* C'est que je me coëf-
fois , mes bonnes amies , &c. . .

BABET. Tu te coëffois ? Tu es bien
longue à te coëffer ; tiens , mal - propre
que tu es , voilà ton bonnet à terre (*elle ramasse le bonnet.*)

M I M Y , *rougissant.* Cela est vrai. (*Elle veut prendre le bonnet.*)

BABET. Attens donc , que nous l'exa-
minions ; mais , voilà du beau , comment ,
diantre , de la dentelle ? je n'en porte
point encore , moi , & si j'ai un an & demi
plus que toi.

CECILE. Oui ; cela est assez propre &
bon pour toi , Mimy ; c'est plus honnête

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

que ces petites saloperies que tu portois ; ce sont sûrement tes étrennes ?

BABET. Oh ça , ma bonne amie , Mimy ; j'ai une envie des plus grandes de te voir ce bonnet-là , allons que je t'aide à le mettre.

MIMY. Non , ma bonne amie , je ne le mettrai pas aujourd'hui.

BABET. Et pourquoi donc ?

MIMY. Non ; c'est que... tiens... l'ouvriere a encore quelque chose à y faire.

BABET. Bon , tu te moques , ce bonnet-là est fini & très fini.

MIMY. Mon Dieu , que tu es terrible ! c'est... le ruban qui n'est pas bien choisi.

CECILE. Il est vrai qu'il est des plus communs.

BABET. Ce ruban-là ? je le trouve des mieux assortis : allons , pas tant de façons ; tu fais la petite mutine , je crois. (*Elle veut lui mettre le bonnet.*)

MIMY , *se défendant*. Non , quand je te dis que je ne veux pas le mettre & que je ne le mettrai pas.

BABET. Oh , oh , tu le prends sur un

J A N V I E R. 1771. 55
drôle de ton , & bien fais comme tu jugeras à-propos.

CECILE. En vérité , Mademoiselle , c'est bien mal reconnoître l'amitié qu'on a pour vous.

MIMY. Comme vous me désolez. Oh bien , tenez , je vous avouerai que c'est que ma bonne me l'a défendu.

BABET. Comment dis-tu ? ta bonne !

CECILE. Voici une bonne histoire.

BABET. Comment tu es assez sotte à ton âge , pour te laisser maîtriser par ta bonne ?

MIMY. Cela vous est bien aisé à dire : c'est que c'est une personne bien sage , bien prudente , & qui me veut beaucoup de bien , que ma bonne ; du moins maman me le dit-elle à chaque instant , & elle veut que je lui obéisse comme à elle-même.

BABET. Comme à elle-même , à une domestique ? Mais cela est épouvantable !

CECILE. Effectivement , c'est une espèce de servante qu'une gouvernante. On peut mettre ça à la porte quand on veut , n'en avons-nous pas eu jusqu'à trois ?

MIMY. Oh , ma bonne , n'est pas une gouvernante comme les autres.

C iv

BABET. Comme les autres ou non , c'est une domestique enfin.

CECILE. Oui , tu as raison , une domestique , & ta mere t'ordonne d'obéir à une domestique ? Ah ciel ! pour moi l'on m'assommeroit plutôt.

MIMY. Mais est-ce que vous n'avez pas une gouvernante aussi , vous ?

BABET. Vraiment , oui , nous en avons une ; mais je voudrois bien pour voir qu'elle s'avisât de faire la maîtresse , comme je vous la ferois dénicher bien vite.

MIMY. Oh ! ici , il n'y a que maman qui a le droit de chasser les domestiques.

BABET. Imbécille que tu es , est-ce que tu ne fais pas comment il faut s'y prendre pour faire chasser un domestique qui déplaît ?

CECILE. Pour cela , tu es bien neuve..

MIMY. Dame ; j'avoue bonnement que je n'en sçais pas autant que vous.

BABET. Tu te souviens bien , ma sœur , de cette Dlle Colette notre première gouvernante , comme elle vouloit faire la maîtresse , la sévère , nous mener à sa volonté ; Mademoiselle nous donnoit des tâches , Mademoiselle vouloit nous faire

apprendre des leçons, Mademoiselle faisoit la rapporteuse, & puis c'étoit toujours des querelles épouvantables. Cela n'a pas duré long-tems, va; j'ai sçu la désoler si à propos, la déservir si adroitement auprès de maman, enfin j'ai tant fait des pieds & des mains qu'elle a été obligée de décamper.

CECILE. Elle étoit bien tenace celle-là, maman avoit bien de la confiance en elle... Nous avons eu des peines... des peines.. mais à la fin nous en sommes venues à bout. Croirois-tu que nous l'avons forcée à demander elle-même son congé.

BABET. Et toutes celles qui sont venues depuis ont changé de ton; nous les avertissions d'avance; nous faisons nos conventions, & lorsqu'elles y manquoient; crac, à la porte.

MIMY. Que vous êtes heureuses! je n'aurai jamais cette hardiesse-là moi; je sçais pourtant bien lui faire quelques petits chagrins, pour peu qu'elle me touche; elle ne me donneroit qu'un petit coup sur l'épaule, je pleure, je crie de toutes mes forces. Maman vient, ma bonne lui raconte tout & je suis encore grondée par dessus le marché.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

BABET. Pauvre nigaude ! il faut raconter l'histoire différemment.

MIMY. Oh oui, mais c'est que c'est une femme qui dit toujours vrai, que ma bonne, maman le sçait bien.

BABET. Allons donc, tu es un enfant, il faut avoir de la fermeté, lui dire tout net que tu n'es pas faite pour lui obéir; au contraire, parce que les domestiques ne doivent pas commander aux maîtres, sans quoi elle te menera toujours par le nez.

CECILE. Sans doute, il faut faire un peu sentir à ces gens-là ce qu'on est & ce qu'ils nous doivent.

SCÈNE V.

CECILE, BABET, MIMY,
LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. Mesdemoiselles Durozoy, que faites-vous donc ici, s'il vous plaît ?

BABET. Mais, je crois que nous n'avons aucun compte à vous rendre.

LA GOUVERNANTE. Vous êtes bien incivile pour une Demoiselle de votre

condition ; & bien apprenez , Mademoiselle , que vous en avez , des comptes à me rendre , que vous êtes ici chez moi , que vous ne deviez pas y monter sans ma permission.

BABET , *en riant, à sa sœur.* Qu'en dis-tu , ma sœur ? Nous nous imaginions pourtant être chez Mde Dorigny.

CECILE , *sur le même ton.* Je le pensois comme toi , mais nous nous trompons , comme tu vois.

BABET , *éclatant.* Ah , ah , ah , ah , cela est plaisant , (*à la gouvernante*) je vous demande bien des pardons , Madame , ah , ah , ah , ah.

LA GOUVERNANTE. Mais je vais de surprises en surprises ; oui , Mesdemoiselles , je suis ici chez moi ; vous n'ignorez pas que je suis gouvernante de Mlle Mimy , par-tout où je suis auprès d'elle , j'ai l'honneur de représenter Madame sa mere , & ici plus particulièrement qu'ailleurs.

(*Cecile & Babet continuent de rire.*)

En vérité , je ne puis m'empêcher de vous dire que vous êtes bien grossières ; quand vous ne respecteriez en moi que mon âge. ...

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

BABET. Grossière vous-même... Mais, avec votre permission, nous ne sommes pas faites à respecter des domestiques.

CECILE. Oh mon Dieu ! nous n'avons pas reçu cette éducation-là, par exemple.

LA GOUVERNANTE. Il paroît que vous en avez reçu une excellente, Mlle Mimy a dû beaucoup profiter de votre conversation.

BABET. Certainement ; si elle veut nous croire elle n'obéira plus à des gens à qui elle doit commander.

LA GOUVERNANTE. Je m'apperçois que vous vous êtes entretenues de très-jolies choses. Allez, mes cheres Demoiselles, vous n'excitez plus chez moi que la pitié : j'avois seulement à vous dire que la visite de Mde votre mere est finie & qu'elle vous attend pour s'en aller. Vous ne pouvez trop vous hâter de vous rendre auprès d'elle.

CECILE, *d'un air moqueur*. Vous voulez donc bien recevoir nos respects.

BABET *à Mimy, à demi-voix*. Que je te voie tantôt ton bonnet neuf, sinon... (*à la gouvernante, d'un sérieux affecté.*) Madame, j'ai l'honneur d'être... Ah,

J A N V I E R. 1771. 61
ah, ah, ah. (*Elle sort avec sa sœur en éclatant de rire.*)

S C È N E V I.

LA GOUVERNANTE, MIMY.

LA GOUVERNANTE. Voilà deux méchantes pestes; si je les avois soupçonnées aussi dangereuses, elles ne seroient certainement point entrées ici. Mais que signifie, s'il vous plaît, ce bonnet neuf qu'elles veulent vous voir tantôt?

MIMY, *avec humeur*. Açà, c'est mon bonnet d'étrennes, pourquoi ne voulez-vous pas que je le mette aujourd'hui?

LA GOUVERNANTE. Pourquoi? la question est singulière, Mademoiselle, vous le savez aussi bien que moi, pourquoi; d'ailleurs, je vous le défends, cela doit suffire.

MIMY, *à demi-voix*. Oh! vous me le défendez... vous le défendez... Est-ce que je suis faite pour...

LA GOUVERNANTE. Parlez plus haut, Mademoiselle, ce que vous avez à dire mérite d'être entendu.

MIMY, *du même ton*. C'est vrai... une servante... faire la maîtresse.

62 MERCURE DE FRANCE.

LA GOUVERNANTE, *après l'avoir regardée quelque tems sans rien dire.* Fort bien, Mademoiselle, vous avez admirablement profité; si on vous laisse faire, vous égalerez bientôt vos maîtresses; je ne sçais pourtant pas si Mde votre mere aimeroit que vous prissiez de pareilles leçons; je l'entens, je crois, il faut lui demander son avis.

SCÈNE VII^e. & DERNIERE.

Mde DORSIGNY, LA GOUVERNANTE,

MIMY.

Mde DORSIGNY. Pourquoi ne descendez - vous donc point, Mademoiselle, depuis le tems qu'on vous appelle. Mais qu'est - ce que c'est? vous voilà toute en désordre, décoëffée, le visage rouge, les yeux humides... Est-ce que vous auriez eu querelle avec votre bonne? vous savez bien que je n'aime pas cela.

MIMY. Non, maman, c'est que... c'est elle qui...

Mde DORSIGNY. Qui, elle? de qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

MIMY. Maman, c'est de ma bonne qui

J A N V I E R. 1771. 63.
veut me mettre aujourd'hui en pénitence,
sans sujet.

Mde DORSIGNY. C'est votre bonne,
qu'il faut l'appeler, ou bien, Mademoi-
selle : qu'il vous arrive de prendre de
semblables tons. Quant à la pénitence ,
vous la méritez sûrement ; ainsi je prétens
que vous la subissiez sans murmurer.

LA GOUVERNANTE. J'ai surpris ce
matin , Mademoiselle , se regardant avec
complaisance dans son miroir & tenant
des discours d'une coquette consommée ,
j'ai pris le parti pour rompre ce penchant
de lui défendre de mettre aujourd'hui son
bonnet d'étrennes.

Mde DORSIGNY. Vous avez fort bien
fait , mais cette explication étoit inutile ,
on doit vous obéir sans examen.

LA GOUVERNANTE. Point du tout ,
Madame , je suis ici sur le pied de ser-
vante , j'y dois faire les volontés de tout
le monde , n'est-ce pas Mlle Mimy ? Ne
sont-ce pas là les leçons que vous ont
données les Dlls Durozoy ?

Mde DORSIGNY. Mais voilà qui est
horrible ; comment , petite impertinente ,
vous avez tenu de pareils discours.

LA GOUVERNANTE. Non , Madame ,

64 MERCURE DE FRANCE.

il faut lui rendre justice , elle est trop bien née pour parler ainsi ; elle s'est seulement laissée aller un instant aux mauvais propos des Dlls Durozoy , qui sont bien les deux plus dangereuses petites personnes & les plus mal élevées que je connoisse.

Mde DORSIGNY. Je suis bien aise d'apprendre cela ; oh ! bien , Mademoiselle , je vous défend très - expressément de voir jamais les Dlls Durozoy , si ce n'est en ma présence & lorsque je serai à portée d'entendre tous vos discours & de n'en pas perdre une seule parole.

MIMY. Elles sont venues me chercher, Maman , ce n'est pas moi , qui. . .

Mde DORSIGNY. Cela suffit. Je prétens que vous respectiez votre gouvernante que vous la regardiez comme une autre moi - même & que vous lui obéissiez en tout sans hésiter.

MIMY. Oui , maman.

Mde DORSIGNY. Prenez garde à ce que vous me promettez , vous savez combien je vous aime ; & bien , si vous manquez le moins du monde à ce que je viens de dire , vous perdez sans ressource mon amitié. Allons , demandez excuse à votre bonne.

J A N V I E R. 1771. 65

MIMY, *d'un air honteux.* Ma bonne, je suis bien fâchée...

LA GOUVERNANTE. Cela suffit, Mademoiselle; j'oublie tout, j'espère que vous tiendrez parole à Mde votre mere; car, comme je le disois à l'instant, vous avez un assez bon caractère, il seroit bien fâcheux qu'il fût gâté par la mauvaise compagnie des Dlls Durozoy.

Mde DORSIGNY. C'est à quoi je vous prie de tenir la main; j'aurai soin de mon côté qu'elles ne se voient que lorsque cela sera indispensable, mais toujours en ma présence.

LA GOUVERNANTE. Madame, en faveur du repentir de Mademoiselle, vous voudrez bien qu'elle mette aujourd'hui le bonnet dont vous lui avez fait présent.

Mde DORSIGNY. Elle ne le mérite guère, mais vous êtes la maîtresse.

MIMY. Maman... ma bonne... que je vous embrasse... cela ne m'arrivera plus jamais.

Mde DORSIGNY, *après avoir embrassé sa fille.* C'est bien, ma fille, allons, achetez de vous coëffer, dépêchez vous. Je vous menerai avec moi faire quelques vi-

66 MERCURE DE FRANCE.

sites, il n'y a rien qui forme autant les enfans que cet usage, & quelque gênant, quelque embarrassant même qu'il soit très-souvent, il sera toujours le mien. (*à sa fille.*) Souvenez-vous bien d'aujourd'hui & du danger que l'on court lorsqu'on fréquente de mauvaises compagnies; car, *dit le Proverbe...*

* Le mot du Proverbe inséré dans le Mercure de Décembre est *les honneurs changent les mœurs.*

S O N N E T.

TANDIS que de la nuit le char sombre & rapide
Du fluide subtil parcourt l'immensité,
Le vol libre & hardi de mon ame intrépide
S'élance dans le sein de la Divinité.

En vain l'homme, égaré par un flambeau perfide;
Veut de l'Etre Eternel sonder l'obscurité,
La sagesse le quitte où la raison le guide
Et dérobe à ses yeux l'immortelle clarté.

Ainsi l'ordonne un Dieu qui, de sa triple essence,
Cache aux foibles humains l'auguste connois-
sance,

Sachant qu'ils n'en pourroient soutenir la grandeur.

Mais s'il tient notre esprit captif en cette vie ;
C'est pour le couronner dans la gloire infinie
Et nous instruire enfin au comble du bonheur.

*VERS à Mde Benoist, par l'auteur
des Amours de Sapho.*

J'AI chanté la tendre Sapho ,
Qui , par mille traits de génie ,
De la naissante poésie
Orna le sublime berceau ;
Et que l'hommage de la Grèce ,
Idolâtre des arts bien plus que de ses dieux ;
Plaçâ parmi les nymphes du Permesse.
Insensé ! je cherchois dans ces tems ténébreux
Le prodige d'un sexe aimable , ingénieux ;
J'outrageois à la fois mon siècle & ma patrie.
Oui , Benoist , de la Grèce eut excité l'envie
Et mérité l'encens.
C'est la Sapho Française , elle en a les talens ,
Son pinceau délicat & sa touche hardie ,
Ses traits de flamme & ses tendres accens.
Amante de Phaon que n'avois-tu ses charmes ?
L'ingrat t'eût coûté moins de larmes.
Benoist de la sagesse a célébré l'empire ,

68 MERCURE DE FRANCE.

Et la fait adorer.

Sapho chanta l'amour & ne put l'inspirer ;
Sans le chanter Benoist l'inspire.

*VERS de M. Pyron , pour mettre au
bas du portrait de M. Dufaulx , qui
vient de donner une excellente traduction
de Juvenal. **

LIBRE sans indécence , en traducteur habile ,
Il dit tout , sans pourtant dire trop ni trop peu :
Du fougueux Juvénal il adoucit la bile ,
Et ne garde en entier que le nerf & le feu.

* On trouve cette traduction chez Lambert ,
imprimeur - libraire , rue de la Harpe près St
Cosme , & Lacombe , libraire , rue Christine.



A M. de Fontette , intendant de la généralité de Caën , sur sa promotion à la place de chancelier de Mgr le Comte de Provence.

PRÈS du Prince si cher aux peuples de Provence,
Louis à votre zèle offre une dignité ;
Et ce Monarque en vous protège & récompense
Un ami de l'état & de l'humanité.

*Par M. l'Abbé Ygon , de l'académie
royale des belles-lettres de Caën.*

*V E R S à mettre au bas du portrait de
Mde de Fontette , intendante de Caën.*

DE Minerve elle a la sagesse ,
Elle égale Hélène en beauté ;
Hébé , par son air de jeunesse ,
Sapho , par son urbanité.

Par le même.

E P I G R A M M E S.

JEAN, dont la femme a tant d'amis ;
Contoit sous l'ormeau du village
Le grand danger où l'avoit mis
Certain Taureau du voisinage.
Corne baissée, avec fracas
(Si je n'eusse doublé le pas)
Sut moi le drôle venoit fondre. :.
Hé : grand sot, lui dit Nicolas,
Ne pouvois-tu pas lui répondre ?

Par M. de M-S.

L E P A G E.

Si tu veux te joindre à mes pages ;
Dit un marquis au jeune André,
Vingt-cinq écus seront tes gages,
Et de plus je t'habillerai.
Marché des deux parts assuré,
André se couche... Midi sonne ;
Point d'André. Le maître s'étonne,
Et va son laquais éveiller :
Eh ! que fais-tu donc là, mon drôle ?

L'autre répond, non sans bâiller :

J'attendois sur votre parole

Que vous me vinssiez habiller.

Par le même.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Décembre est *la Langue* ; la seconde est *le Secret* ; la troisième, *Salade* ; la quatrième, *le Mercure* ; la cinquième, *la Rose*. Le premier mot du Logogryphe est *Boucle*, d'oreilles, *boucle* de souliers, *boucle* de cheveux, *boule*, *bouc* & *bouë*. Le second est *Archet*, où l'on trouve *arche*, *trace*, *arc* arme, *arc* portion de cercle, *Thrace*, *carte*, *tâche*, *rat*, *chat*, *art*, *hart*, *ré* & *char*. Le troisième est *Logogryphe*, où l'on trouve *Io*, *ô* interjection, *horloge*, *Eloi*, *pré*, *œil*, *lie*, *rôle*, *oie*, *og*, *Pie*, Pontife Romain, *or*, *Pô*, *Loire*, *gogo*, *toi*, *gril*, *plie* poisson, *orge*, *gorge*, *épi* poil frisé du cheval, *gloire*, *ire*, *épi* de blé, *pôle*, le *Roi*. Le quatrième, *Livre*, en ôtant l'*u*, il reste *lyre* qui est un instrument de musique.

É N I G M E

J ne suis qu'un exactement ;
 Mais de tous les côtés on sçait me reproduire ,
 Et je vis à peine un moment
 Que chacun cherche à me détruire.
 J'ai des défauts assurément ;
 Car je me plais dans le mystère ,
 La feinte & le déguisement.
 Tromper est dans mon caractère.
 J'aime à voiler mes sentimens ,
 Mais mon état me justifie ;
 J'ai besoin d'échaper aux regards pénétrans ,
 Sans quoi l'on m'abandonne & souvent l'on
 m'oublie.

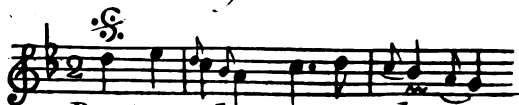
A U T R E.

COMMENT ne me deviner pas ?
 Je vais , je viens , je fais des pas ;
 Cher lecteur , c'est une merveille ,
 La fermeté dont j'ai besoin ,
 Quand il s'agit d'aller au loin .
 Dépend de ma boucle d'oreille ;
 Alors à qui va cheminant ,

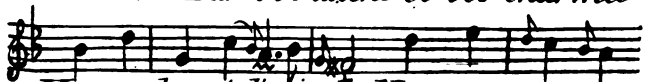
Je

Air d'Ajax.

Janvier.
1771.



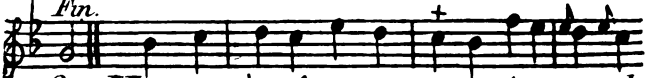
Par vos talens et vos charmes



Vous enchantés l'univers Nos cœurs vous ren-



- dent les armes, Surs d'être heureux dans vos



fers. Vos yeux à nôtre constance Assurent la



récompense Des maux que nous auront souff-



ferts Par vos &c. Les plaisirs de la tendresse



L'emportent sur la richesse Quand par vous



ils nous sont of-ferts Par vos &c.

De l'Imprimerie de Récequillière, Rue de la Huchette, au Panier, fleur.

Je fais utile & nécessaire ;
 Je porte un poids bien fatigant ,
 Qu'importe ! c'est là mon affaire ;
 Aussi , j'y succombe à la fin ,
 Tant est rude mon exercice ;
 J'ai peu de rouge & de chagrin ,
 Chez le bourgeois , dans mon service ;
 Mais on peut m'en voir quelque indice ,
 Chez les grands , chez le souverain ;
 C'est une espèce de martyre ,
 Que mon enceinte quelque fois ;
 Ce bobo , devrois-je le dire ?
 Fait grand mal jusqu'aux bouts des doigts.
 Si je suis mignon chez Thémire ,
 Le galand connoisseur admire ,
 Ce qui soutient bien ses attraits ;
 J'en dis trop ! holà , je me tais.

Par M. M. de Savigny.

A U T R E.

Je tiens le premier rang dans l'amoureux empire.

Sans ma possession nul amant n'est heureux.

Je puis , quand il me plaît , faire tout son martyre.

Je puis également combler ses tendres vœux ;

I. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Cela dépend de moi. Mon unique suffrage
Décide de son sort ; mais, quand du mariage
L'amour m'a fait subir les légitimes lois ,
Il ne m'est plus permis d'en user des mêmes droits.
Mon lot est d'établir la paix dans le mariage ,
Et moi-même j'y suis le plus intéressé ;
Mais, si de mon devoir je fais un autre usage ;
Cela dépend pour lors comme je suis placé.
Ou trop haut ou trop bas je suis insupportable ;
Un juste milieu plaît, seul il me rend aimable.
Quoique l'œil curieux, dans mon sombre ma-
noir ,
N'ait jamais apperçu rien d'agréable à voir.
A ce mot, cher Lecteur, point de faux commen-
taire ;
Car, ici, ma devise est celle d'Angleterre.

LOGOGRYPHE LATIN.

NON gradior quamvis quadrupes, moror inte-
gra Sylvis :

Fac tripedem ; ne quid claudicet usque veto.

Par un Pr. en P.

A U T R E.

JE suis un animal muet
Qu'on ne prend guère sans filet.
Lecteur, si tu me décomposes,
En moi tu trouveras des choses
Sans liaison & sans rapport :
Que l'on retranche de mon corps
La tête ; je suis dans l'église
Un vêtement que fort on prise,
Une marque de dignité.
Qu'on coupe l'autre extrémité ;
Je ne suis bon qu'à la cuisine :
Gens affamés de têt sans moi criroient famine !
Qu'on me coupe & la tête & la queue à la fois,
Mon tronc, par d'invisibles lois
Se pétrifie,
Et des mers en courroux je brave la furie.

Par le même.

D ij.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Réflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture, par M. l'Abbé Dubos, & septième édition. A Paris, chez Pissot, quai de Conti, à la Sagesse.

CE titre seul suffit pour garantir le mérite de l'ouvrage. On ne réimprime aussi souvent que les livres qui sont beaucoup lus. On peut cependant ajouter encore le témoignage de M. de Voltaire. « Tous » les artistes lisent avec fruit *les réflexions* » *sur la Peinture & la Poësie*; c'est le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit » sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté » de cet ouvrage, c'est qu'il n'y a que peu » d'erreurs & beaucoup de réflexions » vraies, nouvelles & profondes; ce n'est » pas un livre méthodique, mais l'auteur pense & fait penser. »

Les quatre Ages, ou la vie humaine, poëme en quatre chants & en vers de dix syllabes.

Cet ouvrage d'un jeune militaire distingué dans son état & connu dans la littérature par des ouvrages pleins de douceur & d'agrément, s'imprime actuellement chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Française.

Béverlei, tragédie bourgeoise imitée de l'anglois, en cinq actes & en vers libres; par M. Saurin, de l'académie française, nouvelle édition revue & corrigée. A Paris, chez la V. Duchesne, rue St Jacques, au Temple du Goût.

« L'auteur de cette pièce, par défé-
 » rence pour une partie du Public qui a
 » paru souhaiter que la catastrophe du
 » cinquième acte fût moins terrible, a
 » fait un second cinquième acte que l'on
 » trouvera dans cette nouvelle édition à la
 » fin de l'ouvrage. Les comédiens pour-
 » roient en faire l'essai & donner ensuite
 » la préférence à celle des deux façons
 » que le goût du Public auroit adoptée.»

C'est ainsi que s'explique M. Saurin dans un avis qui est à la tête de sa pièce. Nous sommes persuadés qu'en essayant ce nouveau dénouement, l'auteur n'a vou-

78 MERCURE DE FRANCE.

lu que faire voir à ceux qui se plaignoient d'être trop affligés & trop attendris combien il étoit facile de les consoler. En effet rien n'est plus aisé que de découvrir les fourberies de Stukeli, de réparer les malheurs de Béverlei & de l'arrêter au moment où il veut s'empoisonner, & c'est ce que l'auteur a exécuté dans le nouveau cinquième acte; mais il a raison de penser avec le plus grand nombre des spectateurs & des juges en littérature que la grande leçon morale qui résulte de son drame n'est complète que par la mort de Béverlei, que cette mort offre d'ailleurs un spectacle très - pathétique sans passer le but de la tragédie, & laisse dans toutes les âmes cet éguillon de douleur que l'on aime à remporter d'un spectacle fait pour remplir les besoins de la sensibilité. Ce qu'il y a de plus heureux dans le dénouement, c'est d'avoir été l'occasion de très-jolis vers qui nous ont été communiqués, & qui font voir que l'auteur de Béverlei fait plaisir & soutenir tous les tons.

A la première fois, au sortir de mon drame
Maint joli cavalier, mainte charmante Dame.

Disoient qu'on ne pouvoit l'ouïr

Sans, tout au moins, s'évanouir :
 Ils en avoient trouvé le dénouement horrible
 Et je ne les en blâme pas ,
 A Paris on est si sensible !
 On a les nerfs si délicats !
 Evitons tout ce qui les blesse ;
 Il importe de plaire à ce sexe enchanteur
 De qui dépend souvent , le succès de la pièce
 Et la fortune de l'auteur.
 Dans ce dessein , sans pourtant être fade , !
 Je viens de faire un nouveau dénouement ,
 Ami des nerfs & bon pour un malade :
 Leur plaira-t-il ? Je ne fais... non, vraiment ;
 Car , malgré les propos de ce sexe charmant
 Il aime à voir ensanglanter la scène.
 Dans le Cirque , jadis ; une Vierge Romaine ,
 Le pouce renversé , l'œil armé de fureur ,
 Forçoit un malheureux , étendu sur l'Arene ,
 A présenter la gorge au glaive du vainqueur :
 Nos femmes ont , sans doute , une ame plus hu-
 maine.
 Mais enfin , Paris excepté ,
 Ce sexe , né pour la tendresse ,
 Seroit-il cruel ? Non : on dit la cruauté ,
 Le partage de la foiblesse ,
 Et ce sexe est bien fort puisqu'il a la beauté.

D i v

Œuvres diverses du docteur Young, traduites de l'anglois par M. le Tourneur; 2 vol. in-12. A Paris, chez le Jay, libraire, rue St Jacques.

L'abondance des images, l'énergie du style, des idées vastes, un coloris sombre & plus encore la douceur que l'on goûte à répandre des pleurs sur ses propres maux, ont fait lire avec empressement le poème des *Nuits* du docteur Young. Ceux qui ont à se plaindre des revers de la fortune, des abus de la Puissance, des injustices de la société goûteront également une douce satisfaction à rêver tristement avec le mélancolique Anglois sur les biens & les maux de cette vie. Young, dans son discours sur l'*Estimation de la valeur de la vie*, pèse ce monde dans la balance de la vérité. Il passe en revue les différens états de la société, les rangs, les âges, les penchans, les relations sociales, les tempéramens, les humeurs & les passions des hommes. Il fait voir qu'il est un point commun où toutes ces différences vont s'unir : c'est le mécontentement, la plainte & la peine. Sa voix lugubre poursuit l'homme jusques dans ses plus tendres engagemens. Young lui annonce

que le bonheur est bien rare dans le mariage. Mais l'état du célibataire est-il plus heureux ? « Le célibat n'offre qu'un » désert où l'homme vit isolé , triste & » sans consolation. L'âge mûr arrive , les » tendres affections s'éveillent dans le » cœur de l'homme ; ces sentimens de- » mandent leur objet , & souffrent en » nous lorsqu'ils en sont privés ; si l'on » s'obstine à rester célibataire , il faut ou » étouffer tout-à-fait ces sentimens ou les » conserver , sans jamais les satisfaire. » Pour les étouffer , quelle violence il » faut faire à la nature ! les entretenir » sans les satisfaire , c'est un tourment » continuel ; c'est un tourment si affreux » qu'il a donné aux disciples de Platon » l'idée d'un enfer. Il en est du penchant » qui nous presse d'être pere , comme du » lait d'une mere : il faut qu'il sorte de » son sein pour se répandre , ou bien qu'il » s'y corrompe & enfante la maladie & » la douleur. Les noms d'époux & de » pere sont les titres d'honneur que dis- » pense la nature , & elle leur a attaché » des plaisirs bien supérieurs à ceux qui » suivent les titres que la fortune peut » donner. Quand on résiste à l'impulsion » de la nature , elle résiste à son tour aux

82 MERCURE DE FRANCE.

» nouveaux plans de bonheur qu'on veut
» se former hors du sien , & la nature
» est un puissant adversaire ! l'homme ,
» qui se reproduit dans des enfans , mul-
» tiplie son être ; ce sont autant de ca-
» naux qu'il ouvre au bonheur pour cou-
» ler dans son ame. Ces objets de sa ten-
» dresse sont vraiment ceux pour les-
» quels son cœur fut formé : il goûte les
» plaisirs d'une sensibilité d'autant plus
» délicate , qu'elle lui est inspirée par
» la nature. Oui , si l'amour paternel im-
» pose à l'homme le plus grand des de-
» voirs , il est aussi le plus grand bon-
» heur de la vie. Qu'il est affreux de ne
» sentir autour de soi personne à qui l'on
» puisse souhaiter du fond du cœur tout
» le bien que l'on se veut à soi-même ,
» personne à qui l'on prenne un tendre
» intérêt ! L'état d'un homme ainsi isolé
» est un état déplorable. On me dira ;
» la sagesse ne peut-elle pas comme la
» nature donner à notre sensibilité des
» objets qui l'emploient ? ne peut-elle
» pas dans toutes les conditions choisir
» des amis qu'on aime comme on ai-
» meroit ses enfans ? J'en conviens , j'ai
» perdu des amis que j'aimai de même ;
» mais l'ouvrage de la sagesse humaine

« est long & pénible : laissons faire la nature ; elle veut nous rendre heureux sans qu'il nous en coûte de peines. »

Ce discours sur l'estimation de la vie est suivi d'un *traité des passions*. Le but de l'Auteur est de faire voir que si elles sont la source de nos plaisirs, elles le sont aussi de nos peines ; qu'elles nous font plus de maux, qu'elles ne nous donnent de biens ; & il en tire une nouvelle preuve qu'il n'y a point de bonheur dans ce monde. Ce traité est plus métaphysique que moral, il plaira cependant par la finesse des nuances qu'Young distingue dans les différens caractères des passions, & par quelques idées neuves & vraiment originales. Il définit l'indignation un zèle généreux pour la justice, une colère héroïque & vertueuse contre la prospérité des hommes qui en sont indignes. » Cette passion élevée & sublime ébranle quelquefois l'ame par des secousses si violentes, qu'il n'est plus possible de vivre. Caton en mourut : à ses yeux nul mortel n'étoit digne de triompher de Rome & de la liberté. »

Les autres morceaux de ces œuvres diverses sont des *Lettres morales sur le plaisir*, des *conjectures sur la composition ori-*

D. vij

84 MERCURE DE FRANCE.

ginale, deux tragédies dont l'une est intitulée la *Vengeance* & l'autre *Busiris* Roi d'Egipte ; enfin, une *Epiître au Lord Land-downe* sur la paix de 1712.

Les Lettres morales sur le plaisir sont au nombre de quatre. La dernière nous offre le tableau pathétique d'un jeune débauché mourant dans le tourment du remords.

L'épiître que le Docteur Young a adressée à l'immortel Richardson sous le titre de *composition originale* est un morceau de critique & d'imagination ; c'est un mélange d'idées qui ont coulé librement de sa plume, qu'il a laissé s'assembler d'elles-mêmes un peu en désordre & dont l'objet sera agréable à tous les lecteurs & utile aux gens de lettres. Young définit le génie. » Le pouvoir d'accomplir » de grandes choses sans employer les » moyens qui sont généralement réputés » nécessaires ». On pourroit donner du génie une définition plus simple, plus courte, plus conforme même à l'étimologie du mot *genie* qui vient de *gignere*, enfanter, produire & dire que le génie est la faculté d'inventer. L'invention est la qualité commune à tous les différens génies ; c'est celle qui les distingue de

cette faculté que l'on appelle *esprit* & dont le talent consiste à mettre en œuvre avec plus ou moins d'art les productions du génie.

La tragédie intitulée *la Vengeance*, est une grande leçon sur le danger d'ouvrir son ame aux soupçons & d'y laisser fermenter le premier levain de rage & de jalousie. » J'ai passé en revue ,
 » dit Zanga un des principaux acteurs de
 » cette tragédie , tous les maux qui peu-
 » vent tourmenter le cœur humain & je
 » n'en ai point trouvé d'égal à la jalousie. C'est une hydre de calamités. Le
 » jaloux a mille morts à souffrir , & l'en-
 » fer passe dans son cœur. O jalousie que
 » sont auprès de toi toutes les autres
 » passions & leurs orages ? C'est de la paix !
 » Reine des maux , tu portes l'incendie
 » dans l'ame. C'est toi qui fais tourmen-
 » ter ! Tu es le grand contrepoids qui
 » semble balancer tous les transports
 » de plaisir que peut inspirer la beauté ».
 La fable de ce drame est fondé sur le fait suivant que le Traducteur rapporte dans sa préface. Dom Alonzo Gentil-homme Espagnol , avoit une femme vertueuse & belle avec laquelle il vivoit depuis plusieurs années dans la meilleure

intelligence. Alonzo n'étoit pas cependant exempt de défauts. Il étoit vain, soupçonneux & du caractère le plus impétueux. Il avoit à son service un more qu'il lui arriva un jour, sur des plaintes de son épouse, de punir sévèrement pour une faute assez légère. L'esclave jura de s'en venger, & communiqua son dessein à une des femmes de l'épouse d'Alonzo. Cette fille qui entretenoit un mauvais commerce avec le More, avoit aussi ses raisons pour haïr sa maîtresse ; elle redoutoit sa vigilance qui gênoit ses plaisirs : elle entreprit donc de rendre Alonzo jaloux, en lui faisant entendre que sa femme introduisoit secrètement son jardinier dans son appartement, & elle lui offrit de l'en convaincre par ses propres yeux. Dans un moment dont elle étoit convenue avec le More, elle fit dire au jardinier que sa maîtresse avoit des ordres pressés à lui donner, & qu'elle vouloit qu'il vint sur le champ dans son appartement. Elle avoit eu soin de placer Alonzo dans une autre chambre à l'opposite d'où il pouvoit voir tous ceux qui entroient dans l'appartement de sa femme. Il ne tarda point à voir paroître le jardinier. A cette vue la fureur l'entraî-

ne , il le suit dans l'appartement , & entrant avec lui le perce d'un coup de poignard : ensuite saisissant sa femme par les cheveux , sans autre éclaircissement , il la poignarde aussi. Il s'arrête alors à contempler ces deux cadavres avec toutes les agitations du démon de la vengeance , lorsque la malheureuse qui avoit été la cause de ces deux meurtres , déchirée par les remords , se jette à ses pieds , & d'une voix gémissante , sans songer aux conséquences , lui révèle tout son crime. Alonzo fut accablé de toutes les passions à la fois , & en fit éclater les premiers transports par des mots entrecoupés & des mouvemens désordonnés. A la fin il reprit ses sens , mais ce fut pour se déterminer à finir cette complication de tourmens que lui faisoient souffrir ensemble l'amour , la colere , l'horreur , la vengeance & le remords , & il tue la suivante , le More & lui après.

Il y a des beautés dans la tragédie d'Young. Le More Zanga , dont le cœur est enflammé par la vengeance , a un caractère soutenu & bien développé. Son intrigue est conduite avec art ; mais les ressorts en sont foibles , & on voit trop visiblement la main qui les fait mouvoir.

88 MERCURE DE FRANCE.

Il faut encore pardonner à Young des peintures outrées, quelques lieux communs & des élans d'une imagination ardente qui annoncent que c'est le poëte qui parle & non l'acteur.

La tragédie de Bafiris, Roi d'Egypte, est déjà connue par l'extrait qu'en a donné M. de la Place dans son *Théâtre Anglois*; mais elle paroît ici toute entiere. On reconnoît la touche de l'auteur Anglois & même son coloris. On peut voir de quelle maniere & dans quel ordre ses personnages ont exprimé leurs différens sentimens. M. le Tourneur nous fait espérer une pareille traduction du théâtre de Shakespéar, le pere de la tragédie chez les Anglois; entreprise difficile & laborieuse, mais qui n'est point au dessus des forces du traducteur du poëme des *Nuits*.

L'Imitation de Jesus - Christ, traduction nouvelle, par M. l'Abbé Jaubert, de l'académie royale des belles lettres & arts établie à Bordeaux; vol. in 12. A Paris, de l'imprimerie de G. Desprez, imprimeur du Roi & du Clergé de France, 1770. Prix, 2 l. 10 s. relié.

Le traducteur n'entre dans aucune dis-

cussion au sujet du véritable auteur de l'imitation de Jesus - Christ. Ce pieux écrivain avoit constamment suivi le sage conseil qu'il donne dans le second chapitre du premier livre de son ouvrage , & qui est si propre à réprimer la vanité : *Aimez à être ignoré des hommes.* Cet ouvrage , fruit d'une piété très-tendre , a toujours été regardé comme le manuel du Chrétien par les règles de conduite qu'il contient & les motifs de consolation qu'il nous donne pour toutes les afflictions de la vie. C'est , disoit Fontenelle , le meilleur livre qui soit sorti de la main des hommes puisque l'évangile n'en vient pas. Le traducteur , pour rendre sa version plus exacte & plus fidèle , n'a pas négligé de consulter le texte gaulois des anciennes éditions & le texte latin. Le vingtième chapitre du premier livre , qu'on ne trouve que dans l'édition qu'a donnée M. l'Abbé Lenglet en 1737 , est inséré dans cette nouvelle traduction qui est précédée de l'Ordinaire de la Ste Messe & suivie des psaumes de la Pénitence.

Manuel utile & curieux sur la mesure du tems; par M. Gabory; brochure in-12. de 134 pages. A Angers, chez Parisot, libraire; & à Paris, chez Guillyn, libraire, quai des Augustins. Prix, 1 liv. 10 s. broché.

Ce manuel contient des méthodes faciles pour 1°. régler parfaitement les montres & les pendules, & les entretenir en cet état; 2°. Trouver avec précision l'heure du soleil sur un cadran ordinaire, au clair de la lune; 3°. Construire un cadran horizontal très juste & s'orienter parfaitement; vérifier les anciens, & savoir ce qu'ils avancent ou retardent; 4°. Apprendre seul très-promptement à battre la mesure, avec toute la précision possible, dans l'exécution de la musique vocale & instrumentale. Toutes ces méthodes d'une utilité pratique sont simples & même tcréatives. Il est facile de se les approprier par le soin qu'a pris M. Gabory de les exposer avec précision. L'auteur nous en promet quelques autres dans le même genre, & nous l'exhortons ici, au nom de ceux qui aiment à s'amuser utilement & agréablement, à ne pas tarder à les publier. L'expédient qu'il donne

du pendule simple pour mesurer le mouvement d'un air est, quoique l'utilité en soit reconnue, rarement mis en pratique. Il seroit à souhaiter cependant que les compositeurs de musique se servissent de cette espèce de métromètre pour marquer avec précision le mouvement de l'air qu'ils ont composé. Tous ces mots empruntés de l'italien *adagio*, *largo*, *larghetto*, *allegro*, *andante*, *presto*, &c. n'indiquent rien que de vague & d'incertain; ils ne donnent qu'une idée approchante que chaque exécutant interprète différemment. Mais, si le compositeur, par le moyen des chiffres, marquoit en pouces & lignes au haut de chaque morceau de musique la longueur qu'il faudroit donner au pendule ou métromètre pour exécuter ce morceau dans le mouvement qu'il juge le plus convenable, il détermineroit physiquement ce mouvement, en ôteroit par conséquent l'arbitraire & ne seroit pas exposé d'entendre sa musique exécutée même par d'habiles concertans dans des mouvemens différens, & qui souvent lui ôtent tout son caractère.

Narcisingentorix, tragédie, œuvre posth.

92 MERCURE DE FRANCE.

hume du Sr de Bois - Flotté , étudiant en droit-fil , suivie de notes historiques de l'auteur ; *in-8°*. Prix , 1 liv. 10 s. 1770.

Les Lacédémoniens , pour éloigner leurs enfans de l'ivrognerie , faisoient paroître devant eux un esclave pris de vin. L'historien de l'Abbé Quille suit à-peu - près la même méthode. Afin de mieux corriger les mauvais plaisans qui courent après les pointes, les équivoques, les rebus & les sottises connues sous le nom de calembours ; il leur donne aujourd'hui une prétendue tragédie entièrement écrite dans ce style. La dose est un peu forte ; mais elle n'en produira que mieux son effet. Nous croyons donc faire l'éloge de la tragédie de *Vercingetorix*, qui est en un seul acte, en disant qu'il sera difficile de la lire jusqu'au bout. Nous en détacherons cependant un morceau , ce sera le meilleur moyen de la faire connoître. Sylvie , princesse aimée de Con- victolitan , recite ce monologue, scène VI^e.

Ah ! nous attendrissions les cieux *de mon carosse* :
Quel sera l'avenir , si le présent *de nôce*

Nous réduit *solitaire* à tant d'affreux tourmens ?
 Jette un coup-d'œil de *bœuf* sur deux tendres
 amans :

Les mêmes traits *de cuir*, puissant maître du
 monde ,

Ont ouvert de ton cœur la blessure profonde ,
 Lorsque tu vins d'*Arbois* sur ces bords *de cha-*
peau

Déposer *en justice* un précieux fardeau ,
 Et que la belle Europe interdite , tremblante ,
 Mit le comble *du toit* à la ruse innocente . . .
 Cher Convictolitan , tes derniers mots *de rein*
 Ne sortiront jamais de mon esprit *de vin*.

Ton image en mon cœur sera peinte *ou chopine*.
 Ah ! crois *de saint André*, que cette ardeur di-
 vine ,

A dans mon sein *patron* nourri les mêmes feux . .
 Mais ces garde - *mangers* que font - ils en ces
 lieux ?

Je vois les apprêts *tout* de ce festin barbare.
 Quel est le coup *de pied* que ce moment prépare ?
 Une secrète horreur me glace *au chocolat*.

Essai sur de nouvelles découvertes inté-
 ressantes pour les arts , l'agriculture &
 le commerce ; par M. Larouviere, bon-
 netier ordinaire du Roi & de toute la
 Famille Royale ; brochure *in - 12* de
 128 pages. Prix , 1 liv. 4 s. A Liège ;

94 MERCURE DE FRANCE.

& se trouve à Paris , chez Feril , libraire , rue des Cordeliers près celle de Condé.

Cet écrit est divisé en quatre parties. Il est question dans la première des mûriers & de la façon de les cultiver. La seconde traite de l'éducation & du gouvernement des vers à soie. La troisième indique la manière de tirer la soie des cocons. La quatrième a pour objet l'apocin, plante dont l'auteur fait voir l'utilité pour les arts , & l'emploi que l'on peut faire de ses aigrettes pour la fabrique de plusieurs sortes d'étoffes. Comme l'auteur parle souvent d'après sa propre expérience , on trouvera quelques observations neuves dans ce petit écrit. Il donne la description de différentes machines qu'il a inventées pour le tirage de la soie , & s'annonce comme le premier qui ait employé la soie torse pour faire les bas de soie. Il est aussi un des premiers qui ait blanchi en France les bas de soie sans soufre , & qui en même tems ait donné la manière d'employer le poil de lapin , non - seulement pour faire des étoffes , mais aussi pour toutes sortes d'ouvrages de bonneterie.

Calendrier intéressant pour l'année 1771 ,
 ou Almanach physico - économique ,
 contenant une histoire abrégée & raisonnée des indictions qu'on a coutume d'insérer dans la plûpart des calendriers : un recueil exact & agréable de plusieurs opérations physiques , amusantes & surprenantes , qui mettent tout le monde à portée de faire plusieurs secrets éprouvés utiles à la société , &c. par M. S. D. Prix 12 sols broché & 18 f. port franc par la poste. A Bouillon , aux dépens de la société typographique ; & se trouve à Paris, chez Lacombe , libraire , rue Christine.

Ce calendrier , joliment imprimé , a paru l'année passée pour la première fois. Il fut d'autant plus accueilli qu'il rassembloit des connoissances économiques & physiques d'un usage journalier & qu'il n'est pas permis d'ignorer. Les additions & les corrections que l'auteur a faites à celui qu'il publie cette année remplissent encore mieux l'objet qu'il s'étoit proposé, de recréer & d'instruire. Les différens problèmes contenus dans cet almanach sont précédés d'une histoire instructive , quoique très-concise du calendrier & des

96 MERCURE DE FRANCE.

réformes que l'on y a faites en différens tems. La dernière partie de cet almanach n'est pas la moins intéressante, elle contient plusieurs secrets récréatifs & utiles. La plupart de ces secrets peuvent même être regardés comme une suite d'expériences de physique qu'il est agréable de connoître.

M. Tullii Ciceronis de amicitia dialogus ; ad T. P. atticum ; très - petit volume. Prix, 6 liv. relié en maroquin. A Paris, chez Barbou, imprimeur-libraire, rue des Mathurins.

Cette édition du traité de l'amitié de Cicéron est remarquable par la finesse & la netteté des caractères, la beauté du papier & la correction du texte. C'est un bijou que le luxe typographique donne pour étrennes aux amateurs de jolies éditions. On voit à la tête le buste de Cicéron, gravé par le Sr Ficquet avec cette netteté, cette précision, cette légèreté d'outil qu'on lui connoît. Ce traité de l'amitié peut être regardé comme le pendant du *Cato major* que le même imprimeur a publié il y a quelques années.

Sarcotis

Sarcotis & Caroli Imp. Panegyris, Carmina, tum de heroicâ poesi tractatus auctore Masenio. Adjecta est lamentationum Jeremiæ paraphrasis, auctore D. Grenan. Londini & venit Parisiis, apud J. Barbou, viâ Mathurinensium 1771. Volume in-12. très-bien imprimé.

L'Erreur des Desirs; par Madame Benoit, 2 parties in-12. A Paris, chez la Veuve Regnard & Demonville, Imprimeur-Libraire, Grand'Salle du Palais, & rue basse des Ursins. A Lyon, chez Cellier, Libraire, au Cabinet Littéraire; & à Rouen, chez Abraham Lucas, Libraire, sur le Port. 1770.

Le comte de Volment, qui joue le principal rôle dans cet ouvrage, est un jeune homme de vingt-cinq ans, bien fait & doué de plusieurs belles qualités, mais extrêmement sujet à la jalousie; il est prêt à se marier avec Melinde, jeune personne aimable qu'il aime, & dont il est aimé. Comme il est sur le point de l'épouser, il entre

I. Vol.

E.

tout-à-coup en fureur d'une galanterie
 innocente que fait à Melinde, Falzor,
 son cousin, & le force de se battre avec
 lui. On les sépare blessés tous les deux,
 Les parens de Melinde, outrés du pro-
 cédé de Volment, font casser le ma-
 riage, & Melinde épouse Falzor. Vol-
 ment désespéré, tombe malade, est
 long-tems aux portes de la mort, guérit
 enfin, & se console. Il jette les yeux sur
 Léonice, fille aussi recommandable par
 sa vertu, que par sa beauté; les parens
 hésitent long-tems à la lui accorder,
 parce qu'ils craignent tout de son carac-
 tère jaloux; il l'obtient enfin. Il l'em-
 mène à la campagne aussi-tôt après le
 mariage, accompagnée de sa belle-
 mère & de son beau-frère. Son affreuse
 jalousie se manifeste bien-tôt; il conçoit
 les soupçons les plus horribles contre
 son épouse. Son frère & sa belle-mère,
 obligés de s'en aller, ne le rassurent
 point par leur départ; il continue à
 persécuter son épouse, & la tient dans
 le plus terrible esclavage. Ce n'est qu'avec
 peine qu'il consent de la mener voir sa
 mère à l'extrémité, qui expire dans ses
 bras: elle perd aussi son frère peu de
 tems après; revenue à la campagne

avec son mari , elle sent qu'elle va bientôt devenir mère , ce qui la console un peu de ses malheurs , & lui fait espérer de fléchir son époux ; elle lui fait part de sa joie ; le jaloux Volment entre en fureur à cette nouvelle ; il conçoit des soupçons affreux contre cet enfant , & menace de le faire périr dès qu'il aura vu le jour ; la malheureuse Léonice , voulant sauver la vie à son enfant , prend la résolution d'accoucher en secret , par le moyen de Gertrude , sa confidente , & du chirurgien Bertod , son cousin , & à la faveur d'une maladie qui survient à son mari ; elle réussit dans son entreprise , & donne le jour à une fille nommée Pauline. On l'envoie en nourrice dans le prochain village , par l'entremise du chirurgien , & l'on persuade à Volment , que la prétendue grossesse de sa femme , n'étoit qu'une hydropisie. A l'âge de trois ans , la jeune Pauline ayant perdu sa nourrice , est mise dans un couvent , où elle est élevée , où elle embellit & fait des progrès de jour en jour. Comme elle réussit très-bien dans le dessin , sa mère qui ne l'a pas vue depuis le moment de sa naissance , desireroit d'avoir son por-

trait peint par elle-même ; on le lui fait faire , & on l'apporte à Léonice , qui , après l'avoir mille fois baisé & arrosé de ses larmes , le cache avec soin pour tromper la jalousie de son mari. Cependant un jeune chevalier , nommé Zalais , vient au couvent , & ayant entendu chanter Pauline , en devient amoureux. Pour la voir avec plus de liberté , il feint d'être épris de Mlle Thérèse de Soge , nièce de l'Abbesse , avec qui Pauline s'est d'abord étroitement liée ; mais qui a conçu contre elle la jalousie la plus forte , parce qu'elle la surpasse en talens : cette jalousie s'aigrit , lorsqu'elle apprend la passion mutuelle du Chevalier & de Pauline , qui , toujours sincèrement son amie , est saisie de remords , & prête à lui avouer tout ; mais Thérèse la reçoit avec hauteur & mépris : elle se retire. En s'en allant , elle laisse tomber une lettre que le Chevalier lui a écrite ; Thérèse la ramasse , la lit , & va la porter à l'Abbesse , sa tante ; elles sont toutes les deux furieuses contre Pauline , & forment contre elle le projet le plus affreux ; elles l'enferment dans sa chambre , ne la laissent voir à personne , &

feignent qu'elle est très-malade ; enfin , quelques jours après , ils publient qu'elle est morte ; le Chevalier vient au parloir , apprend cette funeste nouvelle , & tombe évanoui entre les bras de la tourrière , qui , touchée de pitié , lui révèle le complot de l'Abbesse & de Thérèse , lorsqu'il est revenu à lui-même ; il écrit à Pauline par le moyen de la tourrière ; elle lui répond par la même voie ; l'Abbesse lui a déclaré qu'il faut prendre le voile , & feint que c'est de la part de la personne qui l'entretenoit au couvent ; Thérèse , pour se défaire de sa rivale , se résout à payer sa dot. Pauline , qui soupçonne leur artifice , dissimule & gagne du tems. Cependant on écrit à Léonice , pour lui apprendre la mort de sa fille ; cette nouvelle la met au désespoir ; pendant qu'elle lit la lettre , Volment survient , & , la vue de ce papier excitant sa défiance , il le lui arrache , & le lit , ce qui produit un éclaircissement. Volment reconnoît Pauline pour sa fille , il est au désespoir de sa mort : ici l'auteur ramène le lecteur à Pauline & au Chevalier ; ce dernier disparoît tout-à-coup , & , déguisé en payfan , va se cacher dans une solitude

à une lieue du couvent où est sa maîtresse ; sa famille est alarmée ; Madame de Bruge , s'acte , imagine pour l'attirer , de faire venir Pauline chez elle , ce que l'Abbesse & sa nièce n'accordent qu'avec peine , crainte que leur projet ne soit éventé. A peine Pauline est arrivée chez Madame de Bruge , que la comtesse de Volment , son amie , vient pour la voir. Le portrait de Pauline , que la Comtesse porte au bras , produit une reconnoissance entre la mère & la fille. Son père , qui survient en même tems , la reconnoît aussi. Elle saisit ce moment pour leur parler de son amour pour le Chevalier , leur demande l'aveu de son bonheur , & l'obtient. Dans l'instant même le Chevalier entre. Volment est étonné de reconnoître en lui le fils de Falzor , son ennemi , pour lequel il sent une aversion inexprimable , à cause de la ressemblance de ses traits avec ceux de son père ; il se repent déjà dans le cœur , d'avoir donné sa parole à sa fille , & consent cependant , en apparence , à leur union ; mais il emploie en même tems des moyens propres à rompre le mariage. Il écrit aux parens du Chevalier une lettre feinte d'un rival pleine de menaces les

plus terribles contre le Chevalier , s'il ne renonce à Pauline. La veille de la nôce , le Chevalier reçoit cette lettre que ses parens lui envoient ; il la regarde comme un artifice de Thérèse , & s'en embarrasse peu. Volment , outré du peu de succès de son dessein , entre dans la chambre de sa fille , lui dévoile ses sentimens , & la conjure de lui sacrifier sa passion pour le Chevalier : elle ne peut s'y résoudre. Volment , furieux , s'en va , revient , & lui présentant d'une main une lettre , & de l'autre du poison , lui donne le choix de s'empoisonner ou de copier la lettre , par laquelle elle renonce au Chevalier. Pauline , après avoir réfléchi sur le sacrifice qu'on exige d'elle , boit le poison. Son père , qui ne s'attend pas qu'elle prendra ce parti , trouve sa fille expirante. Déchiré de remords , il sent enfin toute l'horreur de son procédé ; il appelle du secours. On trouve que le poison n'a pas encore fait son effet , on parvient à rappeler Pauline à la vie ; elle guérit. Volment consent à son mariage avec le Chevalier , qui se fait aussi tôt ; peu de jours après , Volment disparaît , il leur laisse une lettre où il leur dit , que l'aversion qu'il sent ,

malgré lui , pour le Chevalier , l'oblige à les quitter pour quelque temps , mais qu'il espère de prendre bientôt sur lui de la faire entièrement disparaître. Effectivement , il vient un an après se réunir à sa famille , & ils passent tous enfin leurs jours dans la satisfaction & la tranquillité.

Ce roman est en général bien écrit ; il mérite , sur-tout , par son début moral , d'être distingué de la foule des autres romans. Il y a des caractères exagérés , tel est celui de Volment , qui n'est pas même fort vraisemblable ; on y voit cependant , avec plaisir , un fonds de vertu. Elle domine presque par-tout dans cet ouvrage. On y trouve , d'ailleurs , des situations très-intéressantes.

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques , grecs & latins , tant sacrés que profanes , contenant la géographie , l'histoire , la fable & les antiquités. Dédié à M. le Duc de Choiseul par M. Sabbathier , professeur au collège de Châlons-sur-Marne , & secrétaire perpétuel de l'académie de la même ville ; tome VIII^e. A Châlons-sur-Marne , chez Seneuse , imprimeur

du Roi. A Paris , chez Delalain , libraire , rue de la Comédie Française ; Barbou , imprimeur - libraire , rue des Mathurins ; Hérissant fils , libraire , rue St Jacques.

Ce nouveau volume commence la lettre C. On voit avec satisfaction que M. Sabbathier redouble ses soins & ses recherches pour ne laisser à son lecteur rien à désirer sur ce qui concerne la géographie , l'histoire , la fable , l'antiquité. L'exactitude d'ailleurs & la célérité avec laquelle ces volumes se suivent , sont des motifs qui doivent porter les gens de lettres à favoriser une entreprise aussi utile & aussi laborieuse. Ce dernier volume contient de très - bonnes dissertations sur les calendes , le calendrier , les camps , les campemens , le capitol , &c. Les articles des personnages illustres présentent toujours quelques faits qui piquent la curiosité & rendent ce dictionnaire aussi agréable à lire qu'utile à consulter. On louera dans Junius Canus , personnage illustre , cette fermeté qui le porta à regarder la mort comme un présent de la part du farouche Caligula. Canus avoit l'esprit cultivé par l'étude de

la philosophie; il eut un jour une longue contestation avec Caligula. Comme il se retiroit : *Ne vous y trompez pas*, lui dit ce Phalaris, ainsi que l'appelle Senèque, *j'ai ordonné que l'on vous mît à mort.* « Je » vous en rends graces, prince plein de » bonté » répondit tranquillement Julius Canus. Selon un décret du senat, rendu sous Tibère, il devoit se passer dix jours entre le jugement & l'exécution. Julius Canus, durant cet intervalle, ne donna aucune marque de crainte ni d'inquiétude, quoiqu'il fût très bien que les menaces de Caligula en pareil cas étoient infailibles & sans retour. Lorsque le Centurion vint l'avertir pour le mener au supplice, il le trouva jouant aux dames avec un ami. Il compra ses dames & celles de son adversaire, afin, lui dit il, que vous ne vous vantiez pas fausement de m'avoir gagné. Et il ajouta, en adressant la parole au Centurion : « Vous me » serez témoin que j'ai sur lui l'avantage d'une dame. » Mais ce soin si futile ne décèle-t-il pas un peu d'ostentation dans la fermeté de ce Romain? Ce qu'il dit à ses amis est plus digne d'une ame courageuse. Comme il les voyoit attendris & versant des larmes, il les en re-

prit : « Pourquoi ces gémissemens ? pour-
 » quoi ces pleurs ? vous êtes fort en pei-
 » ne de savoir si l'ame est immortelle ;
 » je vais en être éclairci dans le mo-
 » ment. »

Il est aussi parlé dans ce volume d'un autre Canus , fameux joueur de flûte sous l'empire de Galba. Ce prince ayant pris un jour plaisir à entendre ce musicien tira de sa bourse cinq deniers pour l'en gratifier. Cette modique récompense surprit le musicien , & nous rappelle un pareil trait de Nourshirvan , Roi de Perse , surnommé *le Juste*. Lorsqu'il n'étoit encore que prince dans la province de Khorasan , il aimoit les plaisirs & vivoit avec splendeur ; il répandoit les richesses au tour de lui & au loin. Les chanteurs les plus excellens, les joueurs d'instrumens les plus habiles venoient le prier de les entendre , & ils étoient riches lorsque Nourshirvan les avoit entendus. A peine fut-il monté sur le trône qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre. Il prit beaucoup de plaisir à leurs concerts ; mais il les récompensa beaucoup moins qu'il n'avoit fait lorsqu'il n'étoit que prince dans le Khorasan & sujet du Roi des Rois. Un des musiciens ayant osé s'en

108 'MERCURE DE FRANCE.

plaindre à lui-même, il lui répondit :
« Autrefois je donnois mon argent , au-
» jourd'hui je donne celui de mon peu-
» ple. »

Le grand Vocabulaire François, contenant 1°. l'explication de chaque mot considéré dans ses diverses acceptions grammaticales, propres, figurées, synonymes & relatives. 2°. Les lois de l'orthographe; celles de la prosodie ou prononciation, tant familière qu'oratoire; les principes généraux & particuliers de la grammaire, les règles de la versification, & généralement tout ce qui a rapport à l'éloquence & à la poésie. 3°. La géographie ancienne & moderne, le blason ou l'art héraldique; la mythologie; l'histoire naturelle des animaux, des plantes & des minéraux; l'exposé des dogmes de la religion, & des faits principaux de l'histoire sacrée, ecclésiastique & profane. 4°. Des détails raisonnés & philosophiques sur l'économie, le commerce, la marine, la politique, la jurisprudence civile, canonique & bénéficiale; l'anatomie, la médecine, la chirurgie, la chimie, la physique, les

mathématiques, la musique, la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, &c. par une société de gens de lettres; in-4°. tome XIV^e. A Paris, chez C. Panckoucke, libraire, à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Ce nouveau volume contient l'I voyelle & le commencement de l'J consonne. On y trouve des articles étendus & satisfaisans sur l'Idylle, l'Iliade, l'imagination, l'imitation, l'imprimerie, l'indienne, l'injure, les insectes, l'art du jardinier, &c. *Jars* & *Jarzé* sont les derniers mots de ce volume. *Jars* est le mâle d'une oie. On dit populairement de quelqu'un qu'il *entend le jars*, pour dire qu'il est fin & qu'il n'est pas aisé de lui en faire accroître. Mais cette expression vulgaire n'a aucun rapport au substantif de l'article cité. Il auroit été nécessaire pour cette raison d'en donner l'origine. Peut-être que *jars* n'est qu'une abréviation de *jargon*, & *entendre le jars* voudroit dire entendre le jargon.

Le Trésor du Parnasse ou le plus joli des recueils; tomes V^e. & VI^e. in-12. petit format. A Paris, chez la V. Duchesne, rue St Jacques.

110 MERCURE DE FRANCE.

Les premiers volumes de cette collection de poésies ont été publiés en 1762. L'épigramme de Martial *sunt bona, sunt mala*, &c. peut s'appliquer à toutes ces sortes de recueils. Cependant on distinguera celui-ci par le nombre de jolis morceaux qui y sont rassemblés. Ce petit conte, attribué à M. de la Popelinière, a une naïveté & une précision qui font plaisir. Il est intitulé : *les Torts de l'absence*.

Absens ont tort. Chez une Toulousaine,
Maillac un tems fut domicilié.
Maillac partit seulement pour quinzaine ;
Un autre vint, Maillac fut oublié.
Maillac revint. Quoi, dit-il, infidelle !
C'est donc ainsi que ton cœur inconstant !
Mon grand ami, j'ai tous les torts, dit-elle,
Gronde moi vite, & finissons querelle ;
Car, entre nous, l'autre est là qui m'attend.

Voici le modèle des madrigaux. Il fut adressé à une Dame par M. de V. en lui envoyant un mouchoir.

Ce gage précieux de mon ardeur extrême
A l'amour autre fois a servi de bandeau,

Et ce dieu, de son front, l'a détaché lui-même.
Pour mieux voir aujourd'hui son triomphe nou-
veau,

Et pour en orner ce que j'aime.

Mémoires sur la nature, les effets, propriétés & avantages du feu de charbon de terre apprêté pour être employé commodément, économiquement & sans inconvénient, au chauffage & à tous les usages domestiques. Avec figures en taille - douce ; par M. Morand le Médecin, assesseur honoraire du Collège des Médecins de Liège, &c. vol. in-12. A Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie-Françoise.

Il y a déjà du tems que l'on se plaint de la rareté des bois de toute espèce ; & la cherté qui s'ensuit ne se fait pas seulement appercevoir dans la capitale, mais encore dans les principales villes de nos provinces. Cette disette de bois ne peut qu'augmenter, puisque la consommation annuelle excède le produit. On doit donc savoir gré à l'auteur de ces mémoires, de ce qu'il s'occupe des moyens de nous procurer un nouveau

112 MERCURE DE FRANCE.

chauffage. L'usage du charbon de terre, introduit dans nos foyers, pourvoira à la nécessité d'économiser nos bois, & d'arrêter leur dépérissement. Il leur ménagera un rétablissement devenu douteux ou impossible sans ce secours. Ce charbon de terre, d'ailleurs, deviendra une ressource contre le prix exorbitant du bois de chauffage. Quand même il n'y auroit que les pauvres, & ce qu'on appelle le petit peuple, qui profiteroient de la ressource qu'on leur présente, cette nouvelle consommation donnera aux possesseurs de mines de charbon, une émulation qui ne manquera pas de faire renaître & fleurir une nouvelle branche de commerce. M. Morand, certain en conséquence, de rendre un service essentiel à la société, n'a pas craint de se détourner de ses occupations, pour se transporter sur les lieux qu'il avoit jugé capables de donner des charbons de terre nécessaires pour Paris. Il a fait exprès un voyage dans les Provinces de France, auxquelles cette ville est pour le présent obligée de borner son approvisionnement. Il a descendu dans les mines, afin de consulter leur état; il y a réitéré les expériences sur les différens

charbons qu'elles produisoient. Les mêmes soins ont été donnés de sa part pour les matières convenables à l'apprêt qu'ils doivent recevoir. En un mot , il a tellement rendu ce travail complet , que *tant qu'il ne sera rien innové dans ce qu'il a arrêté pour le choix des charbons de terre , qu'on ne s'écartera point des attentions nécessaires pour les façonner ,* il peut répondre que l'usage de ce nouveau chauffage se maintiendra suffisamment , pour gagner avec le tems.

Traité du Jeu de Whisk , contenant les lois de ce jeu , des règles pour le bien jouer , des calculs pour en connoître les chances & la solution de plusieurs cas embarrassans. Traduit de l'Anglois d'Edmond - Hoyle , cinquième édition , revue , corrigée & augmentée. in-12. petit format. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Musier fils , libraire , Quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.

Il auroit peut-être été difficile de prévenir la fortune que ce jeu , originaire d'Angleterre , a fait en France , d'autant plus qu'il contrarie un peu la vivacité de nos Dames , & tient leur langue

114 MERCURE DE FRANCE.

captive. Il est vrai que ce jeu a bien des attraits, & ces attraits sont principalement fondés sur la multiplicité de ses combinaisons qui nourrissent l'esprit, sur la nécessité des événemens qui le tiennent en échec, sur la surprise agréable ou fâcheuse de voir des basses cartes faire des levées auxquelles on ne s'attendoit pas. Il est fort doux d'ailleurs pour tant de gens qui ne cherchent dans le jeu qu'un moyen de plus de tuer le tems qui passe si vite, de savoir d'avance ce qu'ils peuvent perdre dans une partie & de ne pas voir à chaque coup leur bonheur exposé à être immolé à la prérogative despotique d'une seule carte. L'esprit de combinaison & de calcul est d'un grand avantage au jeu du Whisk. La fortune cependant y a beaucoup de part, & les *honneurs*, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent dans le monde, y sont distribués par cette capricieuse déesse; le joueur le plus savant est quelquefois contraint de se laisser arracher la victoire par le plus heureux ou le plus *honoré*. C'est peut-être un défaut de ce jeu dont les chances ou les hasards ont été calculés par de grands mathématiciens Anglois. Le célèbre Moivre n'a pas dédaigné de s'en

J A N V I E R. 1771. 115
occuper. On trouve, dans le traité que nous annonçons, des calculs qui enseignent avec une exactitude morale, comment il faut jouer un jeu ou une main, en démontrant quelle chance il y a, que votre associé ait une, deux ou trois cartes d'une certaine couleur dans sa main. Ce traité est terminé par une espèce de petit dictionnaire qui résout la plupart des cas critiques qui peuvent arriver.

Le Pour & le Contre de l'Inoculation ou
dissertation sur les opinions des Sçavans & du peuple sur la nature & les effets de ce remède; par M. de Bienville, médecin de Rotterdam.

M. de Bienville donne en peu de mots l'histoire de la petite vérole, la différence de sa contagion d'avec celle des autres maladies épidémiques qui ont affligé l'humanité. Il prouve sa généralité & ses terribles effets dans tous les mondes connus. Il conclut qu'il est d'un devoir indispensable à chaque homme, & spécialement aux médecins d'en chercher le remède, &, si l'on en propose un, de l'examiner sans prévention, &, sa bonté une fois reconnue, de le préconiser autant qu'il mérite de l'être. Sur ce principe il

116 MERCURE DE FRANCE.

parle de l'inoculation comme d'un remède proposé pour le virus variolique. Il examine ce nouveau remède ; mais il trouve qu'on l'a annoncé d'une manière peu propre à inspirer de la confiance. Il voit que le préservatif est réellement le spécifique contre les terribles effets du virus variolique ; mais il ne peut être regardé comme tel , soit par les descriptions qu'on en a faites , soit par les qualités insuffisantes qu'on lui donne. Il cherche donc le vrai sous l'aspect qui lui convient ; en effet , les préjugés s'évanouissent dès qu'il examine l'inoculation telle qu'elle est en elle-même & non telle que ses panégyristes même l'ont annoncée. Il n'y trouve plus les termes effrayans d'insertion, de levain morbifique, de transplantation d'une maladie dans un corps sain , d'un mal certain mais léger , pour en éviter un douteux qui ordinairement est très-grave , d'un préservatif qui cependant n'a point le privilège de garantir le mal pour lequel on l'annonce comme préservatif.

Il y voit au contraire un remède fort simple & bien moins désagréable qu'une infinité d'autres dans la pratique. Il y découvre un spécifique doux dans son opé-

ration ainsi que dans ses effets, & un préservatif qui garantit irrévocablement de la petite vérole.

Il dit que tous les hommes sensés doivent se regarder comme attaqués du virus variolique ; que par conséquent ils doivent tous avoir recours à l'inoculation qui en est le spécifique.

Il n'approuve cependant pas qu'on fasse violence à ceux qui ont une répugnance marquée à se servir de ce remède. Il leur en propose un autre qui n'est point de la même efficacité, mais qui fait attendre les effets de la contagion avec moins de crainte, parce qu'il prépare le corps contre les attaques de sa malignité. Ce remède préservatif est de M. de Rosen, médecin du Roi de Suède. Notre auteur en donne une recette, & prescrit la méthode & le régime dont elle doit être accompagnée.

Ensuite il passe à diverses réflexions sur les différentes manières dont ce remède a été administré. Il se croit fondé à donner la préférence aux préparations & aux régimes qui étoient observés parmi les Circassiens & les Grecs. Ce n'a été, à ce qu'il prétend, que depuis qu'on s'est relâché des précautions & du régime

118 MERCURE DE FRANCE.

qu'on a observé des accidens qui ont décrit l'inoculation. Il propose des règles pour ne point s'exposer à ces inconvéniens; il prévoit les maux qui en peuvent résulter afin qu'on puisse juger, en observant les mêmes phénomènes, qu'il a parlé par expérience.

Tout cet ouvrage tend à détruire les fausses opinions qu'on a données de l'inoculation, à prouver que c'est un remède doux, certain & spécifique, pourvu qu'il ne soit point administré par un homme à système qui se croit au-dessus des règles de prudence.

L'auteur fait une réflexion, ou plutôt beaucoup de réflexions capables d'intimider ceux qui croient ne devoir pas penser comme lui. C'est que plus le Public est opposé à un bon remède, plus les médecins sont obligés à l'administrer avec précaution; car le moindre événement fâcheux sera toujours attribué à l'opérateur s'il a voulu se mettre au-dessus des règles ordinaires, & la personne ainsi que le remède seront chargés d'un préjugé odieux que des prodiges ensuite n'auront plus le pouvoir de détruire.

J A N V I E R. 1771, 119

Annales de la ville de Toulouse, ouvrage
proposé par souscription.

Le Prospectus a été présenté par M. de Rosoi, éditeur, à Mgr le Dauphin, à Mgr le Comte de Provence & à Mgr le Comte d'Artois. Mgr le Dauphin a bien voulu permettre que l'ouvrage lui fût dédié.

Cette histoire unira deux avantages aussi rares qu'intéressans; le premier, de ne laisser aucune lacune dans la suite des siècles, & de conduire le lecteur jusqu'à nos jours; le second, de n'être rédigé que sur des mémoires aussi sûrs qu'invariables, & puisés dans un dépôt sacré, monument précieux du patriotisme, objet irrécusable de la foi publique.

Les *Annales* formeront 4 vol. in-4°. de sept à huit cens pages.

Le prix de la souscription sera de 40 l. broché. On donnera 15 liv. en souscrivant. Le premier volume se recevra sans rien payer; on donnera 9 liv. en recevant le deuxième, 8 liv. en recevant le troisième, & pareille somme en recevant le quatrième. Le premier volume paroîtra en Avril 1771, & de cinq en cinq mois on donnera un volume.

Cet ouvrage suffira sans doute pour ceux qui n'ont pas la grande histoire du Languedoc : il intéresse toutes les classes des citoyens, de quelque province qu'ils soient ; & , quant aux habitans du Languedoc & de sa capitale , on assure que chaque génération trouvera dans ces *Annales* , un monument que ses intérêts , sa gloire & sa grandeur lui feront un devoir de chérir & de consulter.

Les deux derniers volumes depuis 1610 jusqu'en 1760 , sont le fruit des recherches de M. Benech , officier attaché au service militaire du capitoulat ; & un homme de lettres qui s'est chargé de la rédaction entière de l'ouvrage , s'engage solennellement avec le Public d'être aussi exact à ne point différer la livraison des volumes , qu'à lui consacrer tous les soins & toute la vigilance qu'exige un ouvrage qu'il a entrepris autant comme patriote que comme littérateur.

On souscrit à Paris , chez la V. Duchesne , libraire , rue St Jacques , au Temple du Goût ; & à Toulouse , chez les principaux libraires.

La souscription sera ouverte jusqu'au premier Mars prochain. Ceux qui n'auront pas souscrit avant ce tems paieront 60 liv.

Les

Les spectacles de Paris ou Calendrier historique & chronologique des Théâtres, avec des anecdotes & un catalogue de toutes les pièces restées au théâtre dans les différens spectacles, le nom de tous les auteurs vivans qui ont travaillé dans le genre dramatique, & la liste de leurs ouvrages. On y a joint les demeures des principaux acteurs, danseurs, musiciens & autres personnes employées aux spectacles; vingtième partie pour l'année 1771. A Paris, chez la V. Duchesne, libraire, rue St Jacques, au Temple du Goût, avec approbation & privilège.

Parmi le grand nombre d'Almanachs qui paroissent tous les ans sur toutes sortes de matieres, on a toujours distingué l'*Almanach des Théâtres*, qui, depuis vingt ans, ne laisse rien ignorer de tout ce qui se passe chaque année de curieux & d'intéressant dans les différens spectacles de cette capitale. On y marque non-seulement les événemens qui font époque dans l'histoire de nos théâtres; mais on y insère encore tout ce qui caractérise & fait connoître les talens des auteurs & des acteurs. On y donne une idée suffisante

I. Vol.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

de toutes les pièces nouvelles , jouées pendant l'année , même de celles qui , n'ayant eu qu'une représentation , semblent condamnées à ne voir jamais le jour , mais dans lesquelles il y a toujours quelque chose à retenir. Parmi plusieurs nouveautés remarquables insérées dans cet almanach de 1771 , on trouvera l'éloge historique d'un acteur de la comédie françoise & d'une célèbre danseuse de l'opéra , morts dans l'année 1770. Nous avons sur-tout fait attention à l'éloge de Mlle Camargo , dans lequel nous avons trouvé plusieurs traits qui rappelleront toujours avec plaisir la mémoire de cette danseuse inimitable & chère au Public , dont elle a fait si long - tems l'admiration.

Le Manuel des Artistes & des Amateurs ,
ou Dictionnaire historique & mythologique des emblèmes , allégories , énigmes , devises , attributs & symboles , relativement au costume , aux mœurs , aux usages & aux cérémonies , contenant tous les caractères distinctifs & l'explication de chaque sujet naturel ou moral , sacré ou profane , historique ou fabuleux , dont on peut

J A N V I E R. 1771. 123
faire usage dans la poésie, la peinture,
la sculpture, l'architecture, le dessin,
l'ornement & la décoration, &c. ou-
vrage utile aux poëtes, aux artistes &
aux amateurs des beaux arts, composé
en faveur des nouvelles écoles gratui-
tes de dessin; 4 vol. in-8°. petit for-
mat. A Paris, chez J. P. Costard, rue
St Jean-de-Beauvais.

L'auteur, dans sa préface, définit l'hié-
rographie, une espèce de secours poéti-
que, inventé par la peinture ingénieuse
pour donner de la force & de l'expres-
sion aux sujets qu'elle traite, & faire, pour
ainsi dire, discourir les images qu'elle re-
présente; mais l'hiérogaphie n'est pas
seulement un secours poétique, c'est un
langage propre à l'artiste qui veut peindre
des idées abstraites. Il recueille pour cela
les propriétés de cette idée, & en forme
un tout sensible qu'il exprime sur la toi-
le. L'auteur finit sa préface par assurer
qu'il a fait des recherches sérieuses sur
l'hiérogaphie qui lui a paru toujours
très nécessaire aux arts, & qu'il s'est at-
taché à ce qu'en ont dit les plus anciens
auteurs. Son Dictionnaire auroit été plus
complet, s'il eût recueilli les nouveaux
symboles employés par les grands maî-

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

tres ; tels que Rubens , Poussin , le Brun , &c. leurs figures allegoriques peuvent servir à caractériser plusieurs Êtres moraux dont on chercheroit vainement des emblèmes dans la mythologie ou les anciens monumens. Nous aurions aussi désiré de trouver dans ce recueil plusieurs pensées très ingénieuses de Bernard Piccard , de Mrs Boucher , Cochin , Eifen , Gravelot , qui , de nos jours , ont traité l'allégorie avec succès ; mais l'auteur se contente de ce qu'il a trouvé chez les anciens Hiéroglyphes. Ainsi , lorsqu'il nous décrit l'image de la mélancolie , il ne faut pas s'attendre qu'il fera mention de la manière dont le Fety l'a représentée dans un tableau qui est chez le Roi. L'auteur nous dit simplement que la mélancolie se représente dans une solitude , assise sur des cailloux , dans un habillement négligé , appuyant ses coudes sur ses genoux , soutenant sa tête de ses deux mains & ayant proche d'elle un arbrisseau desséché. L'image de le Fety est plus ingénieuse. Ce Peintre l'a représentée comme une femme qui a de la jeunesse & de l'embonpoint sans fraîcheur. Elle est à genoux , ayant le bras droit appuyé sur un massif de pierre & soutenant sa tête de la main gauche ; elle semble mé-

diter profondément sur une tête de mort qu'elle tient de la main gauche. A ses pieds l'on voit un chien à l'attache & , sur le même plan , différens attributs des sciences & des arts , pour désigner que les génies mélancoliques , naturellement enclins à la méditation , sont propres à l'étude des sciences. L'image que M. Vien , Peintre de l'Académie Royale , nous en a donnée , méritoit aussi d'être rapportée.

Les tableaux allégoriques de M. Di pour la chambre du commerce de la ville de Dunkerque sont des modèles du bon usage de l'allégorie & de la nécessité de son emploi. Ses pensées sont neuves , riches & poétiques ; elles peuvent servir à exprimer bien des circonstances qui ont rapport à l'histoire d'une ville , & il auroit été agréable de les trouver ici.

Il est parlé dans ce Dictionnaire de l'apothéose. L'auteur observe qu'Auguste de son vivant , à l'âge de vingt-huit ans , fut reconnu comme Dieu Tutelaire dans toutes les villes de l'Empire. Cet exemple fut imité par tous les Empereurs qui vinrent après , de sorte que l'on vit au rang des Dieux , nonseulement les hommes les plus stupides , mais encore

les plus scelerats. Cette réflexion est très-juste ; mais étoit-ce ici le lieu de la faire ? L'artiste auroit préféré qu'on lui donnât la description que Pope a faite de l'apothéose d'Homère d'après un ancien marbre , sculpté par Archelaüs de Prienne. Ce Prince des Poëtes est dans un temple assis au-dessus d'une estrade , dans l'attitude qu'il donne à ses Dieux , ayant à ses côtés une épée & des agrêts de navire , par allusion aux sujets de l'Iliade & de l'Odyssée. A ses pieds & plus bas que l'estrade sont deux souris. Derrière lui est le temps qui s'arrête & la terre représentée par une figure portant des tourelles sur la tête & tenant une couronne de laurier. Devant Homère est un autel où les arts lui font des sacrifices comme à leur Divinité. D'une part, la Mythologie sous la figure d'un jeune garçon , paroît debout , de l'autre est une femme qui représente l'Histoire. La Poësie, derrière elle , porte le feu sacré. La tragédie & la comédie l'accompagnent ainsi que la nature , la vertu , la mémoire , la Rhétorique & la sublime intelligence , chacune sous les caractères qui les désignent.

L'auteur a inséré dans son recueil une

suite d'énigmes ; mais on ne voit pas de quelle utilité une énigme sur une rape ou sur une pelotte peut être à l'artiste. Au reste parmi ces énigmes il y en a de très-ingénieuses , nous citerons celle-ci de M. de Lamotte en faveur de ceux qui ne la connoïtroient point ; elle peut d'ailleurs servir de modèle aux Poëtes qui veulent s'occuper de ces jeux d'esprit.

J'ai vu , j'en suis témoin croyable ,
 Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur ;
 Un bandeau sur les yeux , tenter l'assaut d'un
 cœur ,

Aussi peu sensible qu'aimable.
 Bientôt après , le front élevé dans les airs ,
 L'enfant tout fier de sa victoire ,
 D'une voix triomphante en célébroit la gloire ;
 Et sembloit pour témoin vouloir tout l'Univers.
 Quel est donc cet enfant , dont j'admire l'audace ?
 Ce n'étoit point l'amour ; cela vous embarrasse.

Le dernier volume de ce manuel des artistes est terminé par un catalogue raisonné des auteurs qu'on a consultés pour la composition de cet ouvrage , soit auteurs mythologues, soit auteurs hiéroglyphes. Ce catalogue est suivi d'un discours sur la connoissance des tableaux. Tous

F iv.

les préceptes en général que cette partie renferme, les définitions, les remarques, les réflexions sont de M. ** magistrat d'une Cour supérieure de Paris & membre de l'Académie Royale de Montpellier. L'auteur du Dictionnaire a aussi puisé dans les écrits de M. Watelet ce qui pouvoit avoir rapport à son objet.

Poësies sacrées, dédiées à Mgr le Dauphin, sur les airs les plus analogues aux sujets, tirés des anciens & des nouveaux Opéra, par M. l'Abbé de la Perouze. vol. in-8° ; prix 5 liv. broché. A Paris chez Saillant & Nyon, Libraires rue S. Jean de Beauvais.

Le premier mérite de ces poësies est de rappeler le genre lyrique à sa première institution, celle de payer à l'Être suprême le tribut de gloire & de reconnaissance qui lui est dû. M. l'Abbé de la Pérouze dans la vue que ses poësies offrissent moins de difficulté pour le chant, les a adaptées à une musique connue, à une musique de théâtre ; ce sont les vases des Egyptiens qu'il a purifiés en les employant aux usages du peuple de Dieu. Mais la gêne où s'est trouvé le Poëte lyrique pour mouler en quelque

forte la mesure de ces vers fut celle d'une musique empruntée, n'a-t-elle pas un peu influé sur sa poésie; & la prosodie n'est-elle pas ici un peu altérée ? Ses vers ne sont pas cependant dépourvus de ces formes souples & variées que demande le chant. Ce recueil présente d'abord les pièces de vers imprimées de suite au nombre de 67. On les trouve encore gravées sous la musique avec une basse chiffrée.

Plan d'éducation publique, vol. in-12.
à Paris chez la veuve Dacheigne rue
S. Jacques, au Temple du goût.

Dans le compte que nous avons rendu de cet ouvrage, au mois de Septembre 1770, il s'est glissé une erreur sur le nom de l'auteur. Ce n'est pas M. l'Abbé *Coger*, comme nous l'avons imprimé : mais M. l'Abbé *COYER* qui a tracé ce plan d'éducation, si intéressant pour les collèges, les pères de famille, & la Nation.



*Traduction libre en vers , de la premiere
Eclogue de Virgile.*

*Par M. MARIN , Censeur royal &
Secrétaire de la librairie.*

*Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi ,
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ.*

T I T Y R E & M É L I B É E.

M É L I B É E.

ASSIS tranquillement à l'ombre de ce hêtre ,
Tu chantes , ô Tityre , & ta flûte champêtre
Exprime sous tes doigts , des accords ravissans ;
Tu chantes , les échos répètent tes accens.
Pour nous , telle est du sort l'injuste barbarie ,
Nous quittons à regret notre chere patrie ;
Nous allons , exilés dans des climats lointains ,
Du récit de nos maux étonner les humains ,
Tandis que , reposant sur la verte fougere ,
Dans tes doctes chansons tu vantes ta bergere ;
Par ses charmes puissans nos bois sont embellis ,
Tout retentit ici du nom d'Amarillis.

T I T Y R E.

Un Dieu , car de ce nom quel mortel est plus
digne ?

Un Dieu seul est l'auteur de ce bienfait insigne ;
 Oui , placé désormais au rang des immortels ,
 Ce héros me verra , berger , sur ses autels ,
 Pour rendre à mes souhaits sa déité propice ,
 Offrir d'un tendre agneau le sanglant sacrifice :
 C'est lui qui , dans ces lieux , assura mon repos ;
 Je lui dois tout enfin , mes champs & mes trou-
 peaux ,
 Et mon Amarillis, le charme de ma vie.

M É L I B É E.

J'admire ton bonheur sans y porter envie :
 Tu fais quel trouble affreux agite ces climats ,
 Des soldats étrangers , de barbares soldats
 Ont banni le repos de ce charmant asyle ,
 Et sans avoir pris part à la guerre civile ,
 Dans le malheur commun nous sommes con-
 fondus.
 Tu vois de mes troupeaux , des biens que j'ai
 perdus ,
 Dans ce peu de brebis , le seul bien qui me reste ,
 Et ce matin encore un accident funeste
 M'a , non loin de ces lieux , privé de deux che-
 vreaux ;
 Ah ! sans doute le Ciel vouloit combler mes maux.
 Sur un lit de gazon ils avoient pris naissance ;
 Tityre , hélas ! c'étoit mon unique espérance.
 J'aurois dû le prévoir : souvent de ce malheur
 Les dieux avoient pris soin de prévenir mon cœur.

132 MERCURE DE FRANCE.

Sur un triste cyprès , la voix d'une corneille ;
Trois fois d'un ton lugubre a frappé mon oreille ;
Et la foudre, tombant sur ce chêne voisin ,
Trois fois de mes troupeaux annonça le destin.
Je n'ai point profité de ce double présage ,
Mes maux , de ma raison , m'avoient ôté l'usage.
Mais apprends moi quel dieu t'accorda sa faveur ?

T I T Y R È.

César , qui des Romains a comblé le bonheur.
Je croyois , ô bergèr , dans mon erreur profonde,
Que la superbe Rome , en merveilles féconde ,
N'étoit point au-dessus de ces tristes cantons ,
Où nos simples bergers vont vendre leurs moutons.

Ainsi je comparois les hameaux à la ville ,
Les sapins orgueilleux au lierre débile ,
Les taureaux indomptés aux timides agneaux ,
Les dains les plus craintifs aux plus fiers animaux ;

Et du grand au petit , mon peu d'expérience
Ne savoit point encor faire la différence :
De Rome cependant les remparts redoutés
S'élèvent au-dessus des plus vastes cités
Autant qu'un chêne altier sur un fragile arbruste.

M É L I B É È.

Quel dessein t'a conduit dans cette ville auguste

T I T Y R E.

La liberté qui règne en ces heureux climats ,
 Quoiqu'un peu tard sans doute y dirigea mes pas.
 Lorsque j'en entrepris le pénible voyage
 Quelques rides déjà sillonnoient mon visage.
 De Galatée alors oubliant les mépris ,
 Pour de nouveaux appas mon cœur étoit épris ;
 Car , je dois l'avouer , lorsque cette volage
 Me tenoit asservi sous son dur esclavage ,
 Je ne pouvois promettre à mon cœur agité ,
 L'espoir de recouvrer la douce liberté ;
 Et , sans cesse occupé du desir de lui plaire ,
 J'abandonnois au soin d'un pâtre mercenaire
 La tardive moisson de mes champs négligés.
 J'étois esclave alors ; mais les tems sont changés.
 La jeune Amarillis , moins légère & plus tendre ,
 Me procure un bonheur que je n'osois attendre.
 Non , mon ame jamais n'aima si tendrement.

M É L I B É E.

Titire , elle a pour toi le même empressement.
 Lorsque tu dirigeois ta course vagabonde ,
 Vers ce lieu que le Tibre arrose de son onde ,
 Par des pleurs assidus flétrissant ses attraits
 Elle faisoit au ciel entendre ses regrets.
 Ses brebis , sans bergère , erroient à l'aventure ;
 Ses champs étoient sans fruit & les prés sans ver-
 dure ,

134 MERCURE DE FRANCE.

Elle jetoit sur nous un regard languissant ;
 Il peignoit sa douleur : Tityre étoit absent.
 Nos vœux avec les siens étoient d'intelligence ;
 Tout, jusqu'aux arbrisseaux, demandoit ta présence.

T I T Y R E.

Eh ! que pouvois-je faire en ce triste séjour ?
 J'y voyois Galatée ; & mon funeste amour
 Encore mal éteint renaissloit de sa cendre ,
 Mon cœur, de ses attraits, ne pouvoit se défendre ,

Et j'ai dû me résoudre à ne la plus revoir.
 D'ailleurs Rome, berger, offroit à mon espoir,
 Ce héros à la fois & si jeune & si sage,
 A qui, douze fois l'an, je rendrai mon hommage.

Je l'ai vu, Mélibée, & j'osai devant lui
 Manifester les maux qui causoient mon ennui.
 Dès qu'il eut entendu le sujet de ma plainte ;
 « Dissipe la douleur dont ton ame est atteinte.
 » De ce malheur commun tu seras excepté ;
 » Je te rends, m'a-t'il dit, tes biens, ta liberté.
 » Tu peux de tes travaux, reprendre l'exercice. »

M É L I B É E.

Ainsi donc, ô berger, par un destin propice
 Tu ne quitteras point ces prés toujours fleuris
 Où tes pipeaux légers enchantent nos esprits.

Tes moutons , attentifs au son de ta musette ,
 Viendront bondir en foule autour de ta houlette ,
 Et t'égayer encor par leur doux bêlement.
 Toi-même tu pourras , assis nonchalamment
 Auprès de ces ruisseaux qui caressent ces plaines ,
 Des zéphirs amoureux respirer les haleines.
 Un essaim bourdonnant sur ces champêtres bords ,
 Après avoir des fleurs enlevé les trésors ,
 T'invitera souvent , par son murmure aimable ,
 A goûter la douceur d'un repos agréable ;
 Et, lorsqu'un doux réveil te r'ouvrira les yeux ,
 Des tendres rossignols les sons mélodieux ,
 Et par sa triste voix la colombe plaintive
 Charmeront tour-à-tour ton oreille attentive ;
 Tandis qu'un laboureur , pressant de l'aiguillon
 Une genisse lente à tracer un sillon ,
 Pour calmer les ennuis de son ame inquiète ,
 Mêlera ses accens aux sons de sa musette.

T I T Y R E.

C'est César qui m'assûre un destin si charmant :
 Aussi l'air aux béliers servira d'aliment ;
 On verra les poissons brouter sur les montagnes ;
 Les lions , aux déserts préférer les campagnes ;
 Les Scythes , habiter au milieu des Romains ;
 Le Tigre arrosera les plaines des Germains ;
 L'Eridan à l'Euphrate ira joindre son onde ,
 Et j'aurai fait enfin le tout entier du monde ,
 Avant que ce bienfait , dans mon ame tracé ,

Par un coupable oubli puisse en être effacé.

M É L I B É E.

Que ton sort, ô Tityre, est différent du nôtre ?
 Nous sommes innocens, il est vrai, l'un & l'autre ;
 Cependant Mélibée & tes concitoyens
 Iront bientôt gémir sur les bords phrygiens.
 Au milieu des Lapons, peuples de sang avides,
 Les uns vont habiter ces régions arides
 Où l'hiver établit l'empire des frimats ;
 D'autres sont exilés dans ces affreux climats
 Où l'Africain, foulant une terre brûlante,
 Tâche en vain d'assouvir la soif qui le tourmente,
 Et d'autres chez ce peuple, ennemi des Romains,
 Que la mer sépara du reste des humains.
 Quoi ! banni pour toujours de ces charmans ri-
 vages,

Je ne reverrois plus ces prés & ces bocages,
 Séjour de mes aïeux cultivés par leurs soins,
 Et dont le revenu suffit à mes besoins ?
 Je ne reverrois plus cette maison champêtre
 Où le myrthe, le jonc & des branches de hêtre,
 Entrelacés ensemble, & de chaume couverts,
 Me mettoient à l'abri des rigueurs des hivers ?
 Lieux charmans, ô Mantoue, ô ma chere patrie,
 Est-ce donc pour toujours que vous m'êtes ravie ?
 Ce tranquille marais abondant en poissons,
 Cette aimable prairie & mes riches moissons,
 Mes brebis qui faisoient mes plaisirs & me joia,

Du barbare soldat vont donc être la proie ?
 Et nourrir désormais d'avidés légions ?
 Romains, voilà le fruit de vos dissensions.

Ah ! puisque les destins me deviennent con-
 traires,
 Fuyez loin de mes yeux, brébis qui m'êtes chères,
 Cherchez pour vous conduire un berger plus heu-
 reux,

Le sort, le sort cruel se refuse à mes vœux.
 Je ne vous verrai plus brouter dans cette plaine
 Le cythise fleuri, le thin, la marjolaine ;
 Vous ne bondirez plus aux accens de ma voix,
 Adieu, chères brebis, pour la dernière fois.

T I T Y R E.

Puisque tous deux ici le hasard nous rassemble
 Sous mon rustique toit nous souperons ensemble.
 Je puis t'y présenter un champêtre repas,
 Les fruits de mon verger ne te déplairont pas.
 J'ai du miel de Sicile & d'excellent laitage,
 Nous mettrons nos troupeaux à l'abri de l'orage
 Et le même bercail les enfermera tous :
 Mais, pressons nos brébis, le jour fuit, hâtons
 nous,
 Les ombres de la nuit qui tombent des montagnes
 Semblent, en augmentant, nous chasser des cam-
 pagnes.

* Nous donnerons quelques autres Eglogues
 traduites par le même auteur.

STANCES à un Ministre , sur les espérances qu'il a la bonté de me donner depuis si long tems.

ESPÉRER pour moi n'est plus rien !
Espérer n'est plus de mon âge ;
Le présent est mon seul passage ,
Et l'avenir n'est plus mon bien.

Abandonnons à la jeunesse
Ces trompeurs & lointains objets :
Au bonheur de jouir sans cesse
Elle ajoute par ses projets !

Ses vœux aujourd'hui satisfaits ,
Quelque jour peuvent l'être encore ;
A ses yeux charmés , chaque aurore
Fait briller de nouveaux bienfaits.

Helas ! de ces douces chimères
La raison m'a trop tôt guérir ;
Aux erreurs même les plus chères
Mon cœur flétri n'ose s'ouvrir.

Je borne mes tristes pensées
A de tristes réalités ;
Les illusions sont passées ,
J'en suis réduit aux vérités.

Vers mon tombeau le tems me chasse,
 Sa faulx est prête à me frapper :
 Près de moi tout change ou s'efface,
 La nature va m'échapper !

Sur l'ombre qui fuit & s'envole,
 Puis je compter dorénavant ?
 Vous me tiendrez, dit-on, parole ;
 Mais sera-ce de mon vivant ?

*A M. l'Abbé de la Porte , en lui ren-
 voyant le Voyageur François.*

J'AI lu cet ouvrage charmant
 Qui réunit la double gloire ,
 Et d'instruire comme une histoire ;
 Et d'amuser comme un roman.

Par une Dame.

*VERS pour mettre au bas du portrait de
 M. de la Martiniere , conseiller d'état ,
 chevalier de l'ordre du Roi & premier
 chirurgien de Sa Majesté.*

Ce portrait est représenté en pié dans
 un salon tendu d'une tapisserie sur la-

quelle on apperçoit au loin un siège de place ; avec un choc de cavalerie , & au-devant des chirurgiens occupés à panser des blessés sur le champ de bataille , &c.

Au milieu des héros, ta gloire est bien plus
sûre ;

Cher à l'humanité , fameux par des bienfaits ,
Quand leur art destructeur fait gémir la nature ,
Tu ré pares les maux que leur valeur a faits.

*CANTIQUÉ sur la naissance du Sauveur
du Monde.*

Sur l'AIR : *Au bord d'un clair ruisseau.*

Où donc est la grandeur ?
Auguste est sur le trône :
La splendeur l'environne
Du monde il est vainqueur.
Jésus est un enfant ,
Sur la paille il repose ,
De ses pleurs il l'arrose ,
Qui des deux est plus grand ?

O foi , guide des cœurs ,
C'est toi que je réclame ,
Viens , flambeau de notre ame ,

Dissiper mes erreurs.
 Que l'orgueil révolté,
 Abjurant ses maximes,
 De tes leçons sublimes
 Goûte la vérité.

Que vois-je, ô vains mortels ?
 Votre choix est-il juste ?
 Vous voulez pour Auguste
 Eriger des autels.
 Les Rois sont-ils des Dieux ?
 Ils n'en sont que l'image,
 Réservez votre hommage
 A qui règne sur eux.

Si le Dieu de la loi
 Naît dans la dépendance,
 Ce n'est point impuissance
 Il pouvoit naître en Roi.
 Et, s'il verse des pleurs,
 Ce n'est point par foiblesse ;
 Il vient par la tendresse
 Conquérir tous les cœurs.

Voyez-vous dans les airs
 Cette étoile nouvelle,
 Oui, j'annonce, dit-elle,
 Le Roi de l'Univers.
 Quoiqu'il semble à vos yeux
 Sans force & sans puissance,

142 MERCURE DE FRANCE.

C'est sa main qui balance
Et la Terre & les Cieux.

Jésus, enfant par choix,
Etoit avant de naître,
C'est lui qui forme l'être
Des bergers & des Rois.
Il enferme les mers
Dans leurs vastes rivages,
Il retient les orages,
Il commande aux entiers.

Egal à l'Immortel,
Fils de Dieu, Dieu lui-même,
Son pouvoir est suprême
Et son trône éternel.
Mais, du haut des splendeurs,
Ciel ! peux-tu le comprendre !
L'amour le fait descendre
Dans le sein des douleurs.

Où suis-je transporté !
Quels sublimes cantiques !
Quels concerts magnifiques !
Quelle vive clarté !
A cette heureuse nuit
Quel jour est préférable !
Quelle voix à l'étable
M'appelle & me conduit ?

Ciel ! quel objet nouveau !
 Je vois bergers & mages ,
 Confondant leurs hommages
 Entourer ce berceau.
 O ravissant séjour !
 Palais digne des Anges !
 Que je vois sous ces langes
 De grandeur & d'amour !

A C A D É M I E S.

I.

Extrait de la séance publique de l'Académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , du 12 Août 1770.

M. Marer, secrétaire, a ouvert la séance par un discours où il a fait sentir l'importance du problème que l'académie avoit proposé pour le sujet du prix de cette année.

Il s'agissoit de « déterminer dans quels
 » tems des maladies & dans quelles cir-
 » constances on doit suivre la méthode
 » échauffante ou la rafraîchissante , &
 » d'exposer les espèces , la nature & la
 » manière d'agir des remèdes à employer

144 MERCURE DE FRANCE.

» dans l'une ou dans l'autre de ces méthodes. »

Un grand nombre d'auteurs ont tenté la solution de ce problème. Si quelques-uns d'entr'eux n'ont écouté que leur zèle sans consulter leurs forces, la compagnie a eu la satisfaction de voir que huit des dissertations qui lui ont été envoyées méritoient de fixer son attention.

Mais, de ces huit pièces réservées pour le concours, il n'en est que trois qui ont disputé le prix avec avantage; cependant comme les cinq autres sont très-bonnes en elles-mêmes, l'académie, pour donner aux auteurs des preuves de son estime & du cas qu'elle fait de leurs ouvrages, a décidé qu'on désigneroit ces dissertations par leurs épigraphes:

On lit à la tête de la première ce distique d'Ovide:

Temporibus medicina valet, data tempore profunt.

Et bona non apto tempore sapè nocent.

La seconde pour devise cette réflexion de Celse:

Non post rationem inventa est medicina, sed post inventam medicinam ratio quaesita est.

La troisième, ce vers de Phèdre:

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.

Le

J A N V I E R. 1771. 145

La quatrième, cette remarque de Quintilien :

Ad consentiendum ducuntur homines experimentis.

La cinquième, ce vers de Virgile :

Rara per incertos ducebat semita calles.

Les trois dissertations qui l'ont emporté sur celles-ci n'ont pas rempli les vœux de l'académie avec un succès égal. Celle qui a pour épigraphe l'aphorisme d'Hipocrate , qui commence par ces mots : *Multum & repente vacuare vel replere* , & qui est le cinquante unième de la 2^e. section , a paru digne du prix proposé.

Celle qui a pour devise la réponse de Capivacius à des gens qui lui demandoient ses secrets

Si velis habere mea secreta discite meam methodum.

a le plus approché du mérite de la pièce couronnée , & a balancé les suffrages ; & la bonté de la troisième , à la tête de laquelle on lit un passage de Galien , commençant par ces mots : *Atque ea sanè utilitas* , a déterminé l'académie à donner un second accessit.

L'auteur de la pièce couronnée est M. de Boissieu , docteur en médecine & pro-

I. Vol.

G

feulent agrégé au collège des médecins de Lyon, membre des académies de Montpellier & Villefranche, qui a déjà remporté, il y a trois ans, le prix de cette académie.

Celui de la dissertation, qui a eu le premier *accessit*, est M. Godard, médecin à Verviers près Liège, qui a aussi remporté le prix de cette académie en 1764, & obtenu un *accessit* en 1767.

M. Planchon, médecin à Tournai, est l'auteur du mémoire qui a eu le second *accessit*.

L'usage est de lire l'ouvrage couronné ou d'en donner un extrait; mais on y a dérogé parce que cette pièce va être incessamment imprimée, & le secrétaire a fait ensuite la lecture de l'histoire littéraire de l'académie pour l'année 1769, que les circonstances n'avoient pas permis de lire dans la séance publique de la rentrée.

M. le président de-Brosses a lu ensuite la relation des suites que la conjuration de Catilina a eues dans Rome après la mort de cet ambitieux.

La séance a été terminée par M. l'Abbé Picardet qui a prononcé un discours sur l'harmonie, considérée comme cause

JANVIER. 1771. 147
physique du mouvement des sphères cé-
lestes.

I I.

Extrait de la Séance publique de l'Académie des Sciences , Belles - Lettres & Arts de Rouen , le premier Août 1770.

M. de Saint-Victor ouvrit la séance par un compliment succinct à l'assemblée, il fit une mention historique & honorable de M. l'Abbé Nollet, associé-titulaire, & de M. Marteau, associé-adjoint de cette Académie, morts dans le courant de cette année.

Tel fut ensuite le compte qu'il rendit des travaux Académiques, dans le département des Sciences & des Arts utiles.

M. David, alors associé-adjoint, aujourd'hui Académicien-titulaire, a présenté à l'Académie une *machine de son invention pour les pilotis.*

Cette mécanique présente, au moyen d'un mouvement continu, exécuté par quatre chevaux, une manière simple & facile de faire battre quatre moutons successivement & sans interruption.

M. Jamard, associé-adjoint, a présenté à la Compagnie un exemplaire imprimé de son Ouvrage, portant pour titre : *Recherches sur la théorie de la Musique.* Nous avons rendu compte de ce traité l'année dernière.

M. Dambournay, Académicien-titulaire, a lu sur la Garantie un mémoire qui contient les procédés qu'il a suivis pour dessécher les racines,

G ij

& conserver à la poudre qu'il en extrait sa couleur jaune , ainsi que pour séparer les différentes qualités de cette poudre par un appareil qui ne revient qu'à 100 liv. Des moyens que M. Dambournay indique , il résulte que deux hommes font entr'eux quarante livres de poudre par jour , & que la mouture ne revient pas à deux sols la livre.

M. du Lague , Académicien-titulaire , a lu un mémoire , concernant le passage de Vénus sur le Disque du Soleil , observé conjointement avec M. Bouin à Rouen , & par M. Pingré au Cap-François.

M. du Lague a lu une lettre sur la comète de cette année , observée à Cherbourg par M. le Valois. Dans la même lettre , il est fait mention d'un phénomène arrivé le premier Décembre 1769 , que l'auteur dit avoir été considéré comme un tremblement de terre général dans la Normandie.

M. David a présenté l'éloge de M. le Cat par M. Valentin , maître en Chirurgie de Paris , dédié à cette Académie. Ce sont des fleurs , qu'un élève , devenu maître à son tour , vient de répandre sur le tombeau du grand homme , dont il écoute les leçons.

M. le Directeur a fait part d'une lettre de M. Dambournay , adressée à l'Académie , contenant différens détails sur le tremblement de terre arrivé le premier Décembre 1769 , & ressenti dans cette Ville & aux environs.

M. le Chancelier , Académicien-titulaire , a présenté à la Compagnie un exemplaire imprimé de l'Ouvrage de M. Bonté , qui a remporté l'*accessit* l'année dernière.

Ce même Académicien a lu un mémoire dont il

est auteur, & qui porte pour titre : *Observations sur l'eau de mer distillée.*

L'importance qui résulteroit du dessallement de l'eau de mer , l'intérêt du commerce à la réussite & à l'étendue de cette découverte , tiennent en suspens sur cette matière l'attention des esprits patriotiques & amis de l'humanité. Les Physiciens & les Chymistes s'en occupent avec une ardeur égale. Tous se proposent un but uniforme dans les procédés différens qu'ils emploient. *Distillation & filtration.* Voilà les deux principaux moyens qu'ils ont jusqu'ici mis en usage. Le public, qui se plaît à voir les arts concourir à son avantage, excite également toutes les classes de savans à la solution de ce problème économique & chymique, qui peut, à ce qu'il nous semble, se réduire à ces termes :

« Trouver le procédé le plus simple, le plus prompt, le plus facile & le moins dispendieux de dégager l'eau de la mer des parties étrangères quelconques, qui constituent son âcreté & son amertume, & la convertir en eau pure, douce & salubre ».

Nous avons fait lecture d'une lettre imprimée du sieur Pyre à l'Académie, renfermant un autre imprimé, portant pour titre : *Lettre à un Médecin de Province, pour servir à l'Histoire de la Médecine.*

M. Macquer, membre de plusieurs Académies, associé-libre de celle de Rouen, nous a fait parvenir un mémoire intitulé : *Expériences pour le dessallement d'eau de mer par filtration.*

M. Oursel nous a donné un mémoire justificatif de son système de filtration & de ses procédés. Il l'a intitulé : *Troisième mémoire sur la possibilité de rendre l'eau de mer potable par la*

N 50 MERCURE DE FRANCE.

Seule filtration ; ou Réponse au mémoire & expériences de Messieurs Poulletier de la Salle, Maître des Requêtes, & Macquer, des Académies de Paris, Stocholm, Turin, Rouen, &c. L'Académie a entendu avec satisfaction la réponse de M. Ourtel ; elle a nommé des Commissaires pour l'examen de ce dernier mémoire.

M. l'Abbé Dicquemares , associé-adjoint , a présenté à l'Académie un nouvel exemplaire de son *Cosmoplane* , exécuté plus en grand que celui qu'il avoit donné l'année dernière. Comme on a l'explication abrégée de cet instrument Astronomique & Géographique , on ne croit point devoir ici la répéter ; on se contente d'observer que la nouvelle forme , donnant à toutes ses proportions plus d'étendue , accroît sa netteté , sans altérer sa précision.

M. du Lague , Académicien-titulaire , a donné lecture d'un mémoire de M. le Chevalier Dangeosse , associé , portant pour titre : *Observations de l'Eclipse de Lune, du 13 Décembre 1769, & d'une Aurore Boréale, arrivée à Tarbes le 19 Janvier 1770.*

M. le Chandelier , Académicien-titulaire , nous a remis un mémoire anatomique de M. Bonté , Médecin de Coutances.

Ce mémoire contient trois observations :

La première , d'une plaque osseuse , trouvée adhérente à la pleuvre d'un sujet. Cette membrane étoit , quant à ses autres parties , dans son état naturel. L'ossification étoit de sept ou huit travers de doigt d'étendue ; elle étoit inégale ; on y remarquoit des enfoncemens , qui suivoient la direction des côtes , avec des saillies moulées dans leurs intervalles. L'organisation n'étoit point fibreuse.

La seconde observation est celle d'un Placenta à Hydatides, rendu par une femme au huitième mois de la grossesse.

La troisième observation de M. Bonté roule sur un enfant hermaphrodite, né vivant à Coutances en 1764. Les deux sexes, suivant l'auteur, étoient parfaitement distincts & séparés.

L'esprit de vie n'anima que quarante-huit heures cet individu monstrueux & imparfait : erreur de la nature : objet d'étonnement & non pas d'instruction, fait pour contenter une vaine & inutile curiosité par une conformation extraordinaire, plutôt que pour donner matière à des découvertes applicables au reste de l'humanité.

M. le Valois, ancien Marin, Capitaine, & Cosmographe de la Société Académique de Cherbourg, & associé adjoint de cette Académie, nous a lu un mémoire intitulé :

Discours sur les calmes qu'on rencontre en mer, & sur l'utilité qu'il y a de trouver un moyen facile & capable de faire avancer un navire sans vent & sans rames, avec la description d'une machine inventée & propre pour cet usage.

Ce mécanisme, décrit par l'auteur, nous a paru ingénieusement imaginé & combiné. Mais, comme, en fait de mécanique, on ne peut pas conclure démonstrativement de la théorie à la pratique, nous ne pouvons que présumer, sans oser affirmer une exécution complète.

M. le Valois nous a aussi donné la description d'un Horizon artificiel, qu'il a pareillement inventé depuis peu, précédé d'un discours sur son utilité & son usage.

Tous les navigateurs savent de quelle importance est la connoissance des latitudes en mer, & trop souvent ils éprouvent la difficulté de les ob-

152 MERCURE DE FRANCE.

server. M. le Valois propose d'ajouter l'usage du miroir de métal à celui du miroir d'huile, dont on se servoit déjà, & de comparer le résultat des observations sur le miroir solide & le miroir fluide. Il indique les avantages qu'on se procurera par ce nouveau procédé, & quelques inconvénients cependant, qu'il n'a point encore pu corriger entièrement. Mais, lorsqu'on ne peut saisir parfaitement l'exactitude, il faut se consoler par les approximations.

M. le Chandelier, Académicien, a lu un mémoire intitulé : *Second mémoire sur les eaux minérales de Rouen, pour servir de supplément, ou plutôt de correctif au précédent, lu à la séance Académique, du 8 Juin 1768.*

On sait que la vérité ne se découvre pas toujours toute entière aux yeux de l'observateur ; mais le premier retour vers elle est le naïf & sincère aveu de l'erreur.

Eclairé par de nouvelles expériences ou des observations récentes, M. le Chandelier ne craint pas de réformer le système qu'il avoit avancé dans un mémoire précédent sur les eaux minérales. D'après plusieurs expériences faites en commun avec un Chymiste éclairé, répétées depuis en particulier, cet Académicien avoit cru pouvoir conclure que *le fer contenu dans nos eaux minérales est divisé, dissous par l'eau même, sans la participation d'aucun acide.*

Parmi les moyens que la Chymie emploie pour arriver à la connoissance des mixtes, les principaux & les plus ordinaires sont la décomposition par le feu & les dissolvans ; mais il est encore un procédé qui s'applique mieux que les deux premiers à la dissolution des eaux. Ce sont les composés chymiques, que l'on appelle *réactifs*, qui,

par les lois de combinaison ou d'affinité, produisent quelquefois deux nouveaux composés. M. le Chandelier cite un exemple de cette double affinité. En travaillant aux expériences sur lesquelles il avoit établi le système qu'il abandonne aujourd'hui, l'auteur avoit employé un alkali phlogistique, qu'il tenoit du Chymiste qui opéroit de concert avec lui; il l'avoit employé, disons-nous, sans avoir poussé l'attention jusqu'à éprouver si cet alkali étoit phlogistique au point de saturation. Mais depuis, frappé de quelques objections qui furent proposées à ce même Chymiste par M. Marteau, l'illustre Confrère dont nous déplorons la perte, M. le Chandelier pria ce dernier de lui faire passer son alkali phlogistique. Il en eut à peine une phiole aux mains, qu'il s'empressa d'en faire l'expérience. En regrettant d'être forcés de supprimer le détail intéressant & exact de ses procédés variés & multipliés jusqu'au scrupule, pour s'assurer cette fois de la vérité, nous nous contenterons d'exposer la conclusion que M. le Chandelier en a tirée démonstrativement.

Les eaux minérales de Rouen contiennent du vitriol, le fer s'y trouve sous cette forme dans cet état de combinaison.

L'auteur termine ce mémoire par une réflexion à laquelle il invite tous les Chymistes, en leur présentant l'exemple de la propre surprise dans laquelle il est tombé lui-même.

Lorsqu'on fait usage des *réactifs*, il est de la première importance de les avoir parfaits. Il résulte une différence extrême d'un dissolvant saturé & d'un dissolvant surabondant. La partie excédente du dissolvant, lorsqu'il n'est pas saturé, nuit à la *réaction*, & peut quelquefois mettre obstacle à la *précipitation*.

G r.

154 MERCURE DE FRANCE.

M. de la Voisié, membre de l'Académie des Sciences de Paris, présenté par M. Dornai, membre titulaire de l'Académie, nous a donné lecture d'un mémoire dont il est auteur, intitulé : *Mémoire sur la nature des eaux de la Ville de Rouen.*

Si l'analyse des eaux minérales intéresse la Chymie & la Médecine par la diversité des mixtes qui les composent & l'utilité qui peut résulter de leur combinaison pour le soulagement & la guérison des malades, on peut assurer que la connoissance de ce liquide alimentaire répandu sur toute la surface du globe, de sa nature & de ses qualités, intéresse, par son usage universel & journalier, l'humanité entière. M. Lavoisé, depuis un tems, consacre une partie de ses lumières & de ses recherches à l'*Examen de la nature des eaux* qu'il rencontre dans ses voyages.

L'analyse des eaux renferme deux objets, que leur observateur se propose également.

Connoître la nature des substances salines & terreuses contenues dans ce fluide.

Déterminer la quantité de ces mixtes.

Pour arriver à cette double connoissance, au lieu d'employer la voie de l'évaporation, l'Académicien de Paris se sert d'un alkali fixe ; pour précipiter les parties terreuses, & d'une dissolution d'argent & de mercure, pour décomposer les sels vitrioliques & marins.

Mais, pour déterminer la quantité de ces mixtes, il a cru que le moyen le plus simple & le plus certain étoit de calculer & comparer les différens degrés de pesanteur de l'eau. Il a donc imaginé un nouvel aréomètre, ou pese-liqueur, dont il nous a donné la démonstration.

M. de Lavoisier nous a fait part des essais qu'il a successivement faits avec le secours de cet instrument, d'abord sur l'eau de Seine pendant la marée montant; auprès du pont de cette Ville, ensuite à Diépedalle pendant la haute marée sur plusieurs fontaines, & finalement sur quelques puits de la Ville; de toutes ces expériences faites en Physicien habile, & en manipulateur adroit, il résulte que l'eau de Seine est la plus légère & la plus salubre, puisqu'elle contient la moindre quantité de substance étrangère. Après elle, celle des fontaines doit tenir le second rang, & celle des puits le dernier.

M. Scanigatty, associé-adjoint, a fait aux yeux de l'Académie, une expérience sur deux thermomètres en même tems, dont l'un rempli d'esprit de vin, & l'autre de mercure. Il a paru résulter de cette expérience, que la température des fluides agit avec plus de promptitude & d'activité sur le mercure que sur les liqueurs; ce qui pourroit dans la pratique donner des motifs de préférence aux thermomètres de mercure sur les thermomètres d'esprit de vin.

M. Chef d'hôtel, membre de cette Académie, a présenté un mémoire intitulé *Observations relatives à l'expérience faite par M. Scanigatty, en présence de l'Académie, le 14 Avril 1770.*

C'est de l'expérience que nous venons de décrire dans l'article précédent qu'il s'agit ici; l'Académie n'ayant encore pu prendre une connoissance suffisante de ce mémoire, on le propose d'en rendre compte une autre année.

M. l'Abbé Dicquemares, associé-adjoint, nous a fait passer la description & la figure d'un instrument de son invention, propre à mesurer le tems de

Gvj.

trente secondes en mer , & à donner par le Lock la mesure exacte du fillage d'un vaisseau.

L'Académie , d'après le rapport des Commissaires , a considéré cette machine comme une ingénieuse application d'une mécanique inventée par feu M. l'Abbé Noller , pour expliquer l'effet des frottemens.

Le Secrétaire a fait part à l'Académie de l'extrait analytique en François de la description Allemande d'une machine astronomique , nouvellement inventée & exécutée par M. Halm , Curé d'un Village du Duché de Wurtemberg. L'auteur de la description Allemande est M. Fischer , Bibliothécaire du Prince Souverain *.

M. le Valois , dont nous avons déjà cité plusieurs ouvrages dans le compte de la présente année , a lu un système d'explication d'un problème de Physique *sur une observation qu'il a faite au Bresil de plusieurs cedres trouvés à 3 , 4 & jusqu'à 600 pieds de profondeur , suivant le rapport des ouvriers qui exploitent les mines d'or de cette contrée.*

M. God , Commissaire des Guerres en cette Ville , nous a fait passer *une observation intéressante sur une propriété singulière de l'huile de vitriol.*

Ce mémoire contient deux propositions, la première , qu'il ne faut pas regarder comme un axiome en Chymie , que les acides communi-

* Les bornes du tems qui restoit de la reception de ce mémoire à la Séance publique n'ont point permis un examen suffisant ; pour en rendre compte à l'assemblée.

quent généralement la couleur rouge aux teintures bleues & violettes des végétaux.

La seconde , qu'il se fait une combinaison réelle de l'acide vitriolique avec l'indigo.

Du rapport des Commissaires de l'Académie , il résulte que les expériences de M. God sont exactes , & sa théorie fondée sur des principes vrais & solides , nous desirons qu'il suive ses recherches en ce genre , & qu'il continue ses efforts pour s'assurer de la possibilité apparente de saturer d'indigo l'acide vitriolique , de cette combinaison neutralisée il pourroit éclore dans l'art de la teinture quelque découverte neuve & utile.

M. Auran, second Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, a lu un ouvrage , dont il est auteur , intitulé : *Second mémoire contenant l'histoire de la gaine des muscles de la cuisse* , &c.

Cet ouvrage a été précédé d'un premier mémoire que M. Auran communiqua à l'Académie l'année dernière , dans lequel l'auteur débutoit par l'exposition des connoissances générales & préliminaires qui doivent servir d'introduction à l'histoire anatomique de toutes les gaines des muscles du corps humain. Il rapportoit ensuite tout ce que les anatomistes anciens & modernes ont écrit en ce genre , afin d'indiquer l'insuffisance de leurs connoissances sur cette matière , & le point en même-tems dont il part , pour suppléer à leurs imperfections.

Pour démontrer l'importance de l'anatomie musculaire , M. Auran fait une courte énumération des usages généraux qu'il attribue aux enveloppes des muscles & du nombre de ces enveloppes ; il en compte quinze , c'est-à-

138 MERCURE DE FRANCE.

dire, 14 de plus que les anatomistes qui l'avoient précédé. Leurs usages particuliers sont très-nombreux, & ne peuvent être décrits que dans le corps du traité.

M. Auran suit le même plan dans son second mémoire. Le but général de son ouvrage nous paroît être de multiplier, autant qu'il peut, les points de rapport, qui sont entre l'anatomie & l'art de guérir; c'est à ce système que nous devons l'entreprise de son traité, dont il espère déduire l'éclaircissement de quelques points obscurs de pathologie & de nouvelles idées pour le traitement de plusieurs maladies.

M. de Marigues, lieutenant de M. le premier chirurgien & correspondant de l'académie royale de chirurgie, nous a fait parvenir deux mémoires, dont l'académie a entendu la lecture, avec autant d'intérêt, que de satisfaction.

Le premier est intitulé *Observation sur un vomissement mortel, causé par le skirre du Pancréas.*

Le second mémoire de M. Marigues, présente pour titre: *Observation sur un effet singulier du tonnerre.*

Un physicien connu, M. l'abbé Chappe, auteur de la description d'un voyage qu'il a fait en Syberie, pense avoir constamment reconnu que la foudre bien souvent se porte de bas en haut, c'est-à-dire, qu'elle s'élève alors en silence par des conducteurs invisibles, pour n'éclater que lorsqu'elle est parvenue à une certaine hauteur. Plusieurs savans avoient adopté ce système. Le fait que décrit M. Marigues, passé presque sous ses yeux, quoique propre,

au premier coup d'œil, à confirmer le système de M. l'abbé Chappe, en pourra cependant paroître destructif, après un examen plus réfléchi.

M. David, académicien titulaire, a présenté une machine de son invention, dont l'effet, (*par le moyen d'une roue posée horizontalement*) est de pouvoir couper sous l'eau, à une hauteur déterminée & de niveau, plusieurs pilotis à la fois, quoiqu'on ne connoisse pas quel sera le niveau du terrain couvert d'eau, sur lequel la machine peut être.

Cette machine a été mise sous les yeux de l'assemblée, l'auteur lui en a donné la démonstration.

M. de Brossard, écuyer, demeurant en la ville d'Honfleur, a lu un mémoire, dans lequel il expose l'utilité d'une mécanique de son invention dont l'effet doit être de faire faire aux navires de toute espèce, *grayés de cette manœuvre*, du moins une lieue par heure dans les tems les plus calmes. Comme ce mémoire ne contient que les effets & l'utilité de cette machine, sans en expliquer le développement mécanique, nous ne pouvons, à ce sujet, entrer dans aucun détail.

M. Scanigatty, associé - adjoint, a fait la démonstration du modèle, en carton, d'une lampe qu'il a adaptée à une cage cylindrique, & dont le but est de faire éclore des œufs par la chaleur graduée & combinée du feu de cette lampe.

M. Chefdhôtel, associé - adjoint, a présenté à l'académie le projet, la figure, la description, la démonstration géométrique, l'usage & même des vues de perfection d'un instrument :

de mathématique qu'il a nouvellement inventé , propre à décrire des spirales. L'auteur propose de l'appeler *compas spiraltique* , comme on a donné le nom d'elliptique à l'instrument imaginé pour décrire les ellipses.

M. l'Abbé Bouin , associé - titulaire , a lu une lettre de M. le chevalier d'Angos , associé-adjoint ; en réponse à quelques objections que cet académicien lui avoit faites contre son hypothèse de la lumière , comme cause générale , & peut-être unique du mouvement des corps célestes , & de tout mouvement dans l'univers.

M. David a lu une observation , dont il est l'auteur , sur une tumeur à pédicule à la joue droite , devenue cancéreuse , & guérie par extirpation , suivie de réflexions relatives à la cure de cette maladie. Ce mémoire a été lu par l'auteur à la séance.

Ce même académicien nous a lu un autre mémoire , sur l'usage des eaux contenues dans l'amnios.

M. David considère l'usage de ces eaux , relativement à la mère & à l'enfant qui y est plongé. On ne sauroit , selon lui , trop admirer la multitude des effets que la nature produit avec un seul agent. C'est d'abord à la faveur du liquide , qui afflue dans l'utérus , que la capacité de ce viscère s'agrandit insensiblement , & qu'il prépare une habitation commode au précieux germe qui doit s'y développer. L'action de ce nouvel individu sur l'organe sensible qui le renferme , n'est dans le contact , que le produit de l'excès de son poids sur celui du liquide , dans lequel il est plongé , & cet excès est bien peu considérable.

Quel avantage ne partage-t-il pas avec sa mère de cette manière d'être ? Les chocs , les divulsions de l'uterus , & tous les accidens qui en sont les suites , ne sont réservés que pour les secousses violentes , au lieu qu'ils eussent été très-fréquentes, Outre ces avantages , on sait combien ce même fluide est précieux pour préparer le passage de l'enfant à la lumière.

Mais , quelque variés & quelque importants que soient ces usages , ils eussent été insuffisans pour la conservation du fœtus , si la nature n'eût doué ces liqueurs d'une autre faculté ; celle de rafraîchir le sang de l'enfant , comme l'air reçu dans le poumon , rafraîchit le sang de ceux qui respirent. Cet effet , qui n'avoit point encore été soupçonné par aucuns physiologistes , se trouve amplement discuté dans le mémoire de M. David. L'usage de l'air , qui entre dans le poumon , étoit , il y a quelques années , encore tellement problématique , que cette académie proposa , parmi les savans , une couronne à celui , qui , dévoilant avec plus de clarté le *méchanisme & les usages de la respiration* , dissiperoit toutes les incertitudes qui régnoient encore à cet égard. M. David remporta le prix proposé , & démontra , d'après les expériences les mieux constatées , que le principal effet de l'air qui se précipite dans le poumon , est de rafraîchir le sang qui passe à travers les ramifications très-multipliées des vaisseaux pulmonaires ; aujourd'hui il représente aussi démonstrativement un autre fluide introduit par la même nécessité , & produisant dans les liqueurs de l'enfant , le même effet que le sang des adultes reçoit de l'air qu'ils respirent.

C'est le thermomètre à la main, qu'il faut voir M. David s'avancer dans cette nouvelle route qu'il vient d'ouvrir aux anatomistes parmi les ténèbres de l'économie animale, où souvent nous marchons encore d'un pas chancelant & incertain, après tant de siècles & de découvertes: lorsque son mémoire sera publié, il sera facile de suivre l'auteur dans les expériences claires & précises dont il étaye son système.

M. David a encore présenté dans le cours de cette année, un traité de la nutrition & de l'accroissement. (1)

M. de Machy, membre des académies des Curieux de la nature & de Berlin; & associé-adjoint de l'académie de Rouen, nous a fait la lecture d'un mémoire intitulé: Observations sur le traitement de l'argent par le borax ou le salpêtre. Ce mémoire a été lu par l'auteur à la séance publique.

MM. de Lague & Boüin, académiciens titulaires, commissaires nommés pour l'examen du calcul de trois observations de Vénus, Mars & Jupiter, par M. le chevalier d'Angos, ont fait leur rapport de ce mémoire, auquel ils ont substitué ce titre, qui leur a paru mieux en remplir l'esprit.

(1) Comme ce mémoire ne tardera pas à paraître par la voie de l'imprimerie, l'académie a regardé comme superflu d'en donner un extrait.

Résumé des calculs pour réduire en lieux vrais les lieux apparens de Vénus, Mars & Jupiter, trouvés par quatre observations faites à Rouen en 1760 par M. le chevalier d'Angos, officier au régiment de Navarre, associé-adjoint à l'académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen.

MM. les Commissaires, sur cet objet, ont jugé par les opérations de l'auteur, qu'il possédoit bien la méthode des calculs astronomiques, & les conduisoit avec intelligence. Ces calculs repassés & vérifiés ont paru fort justes, & ce résumé méritera de trouver place dans le recueil des mémoires de l'académie.

Nous avons fait part à l'académie d'une observation astronomique de M. Bischoff, traduite de l'allemand en latin, & envoyée de Studgard. MM. Ligor & du Lague, nommés commissaires sur cet objet, ont fait leur rapport, dont il résulte qu'on ne peut trop regretter le peu de momens que M. Bischoff a pu employer à son observation; qu'il seroit à propos de savoir le nom du lieu où l'observation a été faite, sa situation relativement à Studgard, & le moment de la séparation des deux planettes, Mars & Jupiter; le secrétaire a été chargé de demander à l'astronome allemand toutes les informations qu'il pourra donner sur un phénomène rare, curieux & intéressant.

M. Scanigatty nous a communiqué un journal des observations météorologiques de l'année 1769 & de l'année 1770 jusqu'à ce jour. De ce journal il résulte que, pendant l'année 1769, la plus grande hauteur du baromètre a été le 22 Juin à 8 heu-

164 MERCURE DE FRANCE.

res du matin, le mercure ayant monté ce jour à 28 pouces 11 lig. & demie; à l'instant du tremblement de terre qui s'est fait sentir dans cette ville & aux environs le premier Décembre à six heures du soir, le baromètre étoit à 28 pouces 9 lignes, où il s'est soutenu pendant trois heures; le plus grand abaissement du mercure a été, le 14 Novembre, à 27 pouces 1 ligne; le plus grand degré de froid est arrivé le 22 Janvier, où le thermomètre de M. de Reaumur a descendu à 6 degrés au-dessous de la glace; le plus grand degré de chaleur a été les 5 & 6 Juillet, où le thermomètre a monté à 27 degrés au-dessus de la congelation.

Pendant l'année 1779, la plus grande hauteur du baromètre a été, le 23 Janvier, où le mercure étoit à 28 pouces 9 lignes, & il s'est soutenu à ce point jusqu'au 27 au soir; & pendant la nuit du 27 au 28, il s'est élevé à 28 pouces 11 lignes, où il est resté toute la journée du 28. Le plus grand abaissement du mercure a été le 11 Juin au matin à 27 pouces 1 ligne.

Le plus grand degré de froid a été à 4 degrés au-dessous de la glace, les 25 & 26 Février. Le plus grand degré de chaleur a été, le 24 Juillet, où le thermomètre a monté à 23 degrés au-dessus de la glace. Les vents qui ont régné le plus constamment pendant le cours de ces deux années ont été à partir de l'ouest, jusqu'au nord-est, passant par le nord.

Distribution des Prix dans le département des sciences, fondés par le Corps Municipal.

Prix d'Anatomie.

Le premier prix a été remporté, *ex aequo*, par

J A N V I E R. 1771. 165

le Sr Bioche de la Guadeloupe & le Sr Desvaches de Montivilliers, tous deux élèves de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Le second prix a été accordé de droit à celui des deux concurrens au premier prix que le sort n'a pas favorisé de la première médaille.

Le troisième prix a été remporté par le Sieur Bagnian, élève de la ville.

Prix de Chirurgie.

Le premier prix a été remporté par le Sr Pourpart de Pont-l'Evêque, élève de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Le second & le troisième ont été remis à l'année prochaine.

Prix de Botanique.

Le premier prix a été adjugé à M. Gamare de Pont-l'Evêque.

Le second, à M. le Large de Caën.

Le troisième, à M. Philipès de Pontaudemer.

Le quatrième, réservé de l'année dernière, a été remporté par M. de Bonpar de Pont-l'Evêque.

M. de Launé de Déville a mérité l'*accessit*.

Mathématique.

Le premier prix a été remporté par M. Jean Mabire, de la paroisse de Beauficel près Lyon-la-Forêt.

Le second, par M. Pietre Forfait de Rouen.

Le troisième, par M. J. B. Lemoine, de Rouen.

166. MERCURE DE FRANCE.

M. François Alix, de Honfleur, a mérité l'accessit.

Hydrographie.

Le premier prix de cette science a été adjugé à M. le Bourfier, de Rouen.

Le second, à M. Mabire, de la paroisse de Beauficel, près Lyon-la-forêt.

Le troisième, à M. Jacq. Samson le Bourfier, de Rouen.

Grand Prix de la classe des Sciences pour l'année 1771.

L'Académie propose pour le grand prix de la classe des sciences de l'année 1771, cette question chimique à résoudre :

Après avoir établi ce qui caractérise les argiles en général, déterminer les différences chimiques & physiques qui distinguent entre elles celles des argiles qu'on connoît sous le nom de bols, de glaises & de terre à foulon.

L'Académie se flatte que, de la solution de ce problème, non-seulement il résultera l'éclaircissement de ce point d'histoire naturelle, mais encore quelque découverte nouvelle applicable à la pratique des arts utiles, dont la perfection fait un des principaux objets de ses travaux & de ses recherches.

Belles-lettres.

Ensuite M. Haillet de Couronne, secrétaire pour la partie des belles-lettres & des arts agréa-

bles, présenta le compte des travaux dans le département dont il est chargé, & il dit :

M. le chevalier de la Maltière, directeur, a fait un discours de rentrée.

M. le président de St Victor, secrétaire pour les sciences, a donné un mémoire de belles-lettres, ayant pour titre : *Observation critique sur une médaille consulaire de la famille Calpurnia, citée par Patin dans les familles consulaires ; & par Havercamp, dans son commentaire du Thesaurus Marcellianus.*

L'objet de ce mémoire est de prouver (contre le sentiment des auteurs qui ont parlé de cette médaille) que c'est Apollon & non le dieu Terme qui y est représenté. M. de St Victor discute & approfondit cette question ; elle lui fournit l'occasion de parler de la fixation des jeux apollinaires, époque qui donna dès-lors une nouvelle illustration à la famille Calpurnia.

M. de Cideville, académicien titulaire, un de nos bienfaiteurs, vient encore de nous donner pour présent la statue du jeune Faune dansant. Cette belle figure d'après l'antique, grande comme nature, réparée sous les yeux de M. Lemoine, sculpteur du Roi notre associé, sera placée dans la salle des élèves pour le dessin, & appartiendra à cette école.

Cette simple annonce qui n'exprime rien de notre reconnaissance, & qui passe si rapidement sans rien dire de satisfaisant ni sur le goût ni sur les connoissances variées qu'à M. de Cideville, est la seule expression qu'il nous ait été permis d'employer en cette circonstance.

M. Descamps, académicien titulaire, peintre

168 MERCURE DE FRANCE.

du Roi & professeur de l'école de dessin en cette ville , a présenté à l'académie *un exemplaire imprimé de son voyage pittoresque de la Flandre & du Brabant , un vol in-8* . Ce livre est instructif , intéressant & plein de variété.

Le même académicien *prépare une analyse raisonnée de tous les termes de peinture* qui pourroient être compris dans un supplément ou dans une nouvelle édition du dictionnaire encyclopédique.

M. l'Abbé Yard , académicien titulaire, connu par son idée de la *Poësie angloise* , dont le Public est en possession , a lu , comme suite & continuation de ce bon ouvrage , *une dissertation sur l'Eloquence angloise* , dans laquelle il a inséré la *traduction littérale d'un discours prononcé par la Reine Elisabeth vers la fin de l'année 1561* ; M. l'Abbé Yart établit & conclut qu'on ne doit reconnoître pour véritable éloquence que celle qui est dictée par le cœur & par les passions.

M. l'Abbé Fontaines , académicien vétéran , nous a envoyé & nous a lu *plusieurs Odes d'Horace qu'il a traduites en vers françois* : nous nous félicitons de pouvoir annoncer qu'il a achevé toute sa traduction de cet auteur latin , & l'académie a choisi la seconde éode pour être lue à cette séance , afin de rendre le Public juge de cet ouvrage qui mérite une véritable attention.

M. Balliere , académicien titulaire , ayant été nommé *commissaire avec M. l'Abbé des Housfayes pour l'examen d'un manuscrit que M. Gueourt de Pival a présenté , intitulé , Ortholexie françoise* , ils ont tous deux fait un rapport favorable de cet ouvrage , & l'académie a autorisé son secrétaire d'en délivrer un certificat à l'auteur.

Ce

Ce rapport est devenu *un mémoire considérable qui présente d'excellentes vues pour la perfection du livre de M. Guérout de Pival.*

M. l'Abbé des Houllayes, académicien titulaire, a offert à l'académie le recueil imprimé des discours & poésies qui ont remporté le prix des *Patinods* en 1768 & 1769; on trouve dans ce volume les éloges, qu'en qualité de secrétaire de l'académie de l'Immaculée Conception, il a prononcés publiquement : on y lira avec attendrissement celui qu'il a fait de M. du Boulay, son intime ami.

M. Dornay, académicien titulaire, a lu un *mémoire pour servir d'introduction à l'ouvrage dont il s'occupe, concernant les lois rurales & agricoles.* Ces objets, naturellement faits pour toucher le cœur & plaire à l'esprit, deviennent encore plus intéressans par la façon dont M. Dornay en parle. Un tel ouvrage peut devenir le code de tous les citoyens, c'est-à-dire du propriétaire & du cultivateur.

M. Bachelet, académicien titulaire, nous a présenté une estampe qu'il a gravée d'après le tableau de Bonaventuro Peters : elle porte pour titre la redoute de Scenek, & est dédiée à M. de Mironmesnil, premier président.

M. Bachelet a bien rendu par son burin la légèreté des ondes & la transparence des objets réfléchis dans l'eau.

M. Jadonille, académicien titulaire, a présenté à l'académie *différens ouvrages de sculpture* : 1^o. Un modèle en ronde-bosse de la statue du Roi Clotaire, pour être exécutée en plomb. 2^o. Un bas-relief représentant la Religion : elle est assise

sur des nuages , & appuyée sur la pierre triangulaire , symbole mystérieux ; d'une main elle tient la croix , & dans l'autre est un frein pour désigner qu'on doit réprimer ses passions. Derrière elle sont les tables de la loi : le rameau desséché qu'on aperçoit apprend que les cérémonies de l'ancien Testament ne sont plus en usage , & l'on y remarque un ange qui soutient le livre de l'Evangile.

Le même académicien nous a encore fait voir deux esquisses en bas-relief faisant pendant , dont l'une représente la Justice avec ses divers attributs portés par des génies, entourés de nuages, pour faire entendre que cette vertu est descendue du Ciel.

L'autre bas-relief est pour le commerce ; le sculpteur y a rassemblé tout ce qui peut rendre sensible l'utilité de cette profession. Un des deux enfans tient dans ses mains le caducée & une bourse : il s'appuye sur un léopard pour marquer qu'il s'agit particulièrement de la Normandie : l'autre enfant soutient une corne d'abondance , d'où tombent différens fruits & divers coquillages , ce qui exprime les avantages du commerce qui réunit toutes les nations. On aperçoit des fragmens d'un vaisseau antique , & sur le devant on remarque un miroir , symbole de la Providence , tandis que , sous le voile de cette même allégorie , le coq désigne la vigilance , & que la tête du chien sert à exprimer la fidélité qui est l'ame du commerce.

Ces deux ouvrages sont destinés à orner le dessus des portes de la juridiction consulaire de cette ville.

M. l'Abbé Auger , adjoint , a lu dans plusieurs séances un discours qu'il destine à servir de préface à sa traduction des harangues de Demosthène & de Cicéron.

J A N V I E R. 1771. 171

Le but de cette dissertation préliminaire est de marquer le genre de l'éloquence grecque & de caractériser le génie des orateurs Romains. On trouve dans le corps de cet ouvrage *la traduction que cet académicien a faite en vers françois de deux morceaux de poésie grecque, dont un est tiré du chœur d'une tragédie de Sophocle, & l'autre est un fragment précieux de ce que Solon avoit écrit sur les lois; Demosthène nous l'a conservé dans son discours de la fausse Ambassade.*

M. l'Abbé Auger a lu à la séance publique sa traduction de l'ouvrage de Solon & une partie du discours qui précédera les harangues de Demosthène & de Cicéron.

M. Marescot de Lisors, reçu adjoint, a prononcé un discours de remerciement lors de sa réception.

M. Chef-d'Hôtel, adjoint, nous a donné un mémoire utile & curieux, intitulé, *Conjectures sur l'arithmétique des anciens Romains.*

M. Groult, procureur du Roi en l'amirauté de Cherbourg, associé adjoint à l'académie, auteur d'un nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine, en a lu le prospectus & a prié l'académie de vouloir bien examiner son manuscrit en 6 vol. in-4°.

On a pensé que cet ouvrage, sans être un travail académique, devoit cependant être considéré par l'académie comme un objet de droit public, & la compagnie a nommé des commissaires pour cet examen.

Le Pere Girault de l'Oratoire, associé adjoint, a continué sa traduction en vers latins des fables de la Fontaine. Il nous a remis ses cahiers des 7; 8 & 9^e livres.

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

Nous avons lu à nos séances particulières plusieurs de ces fables ; & , après les avoir comparées avec le françois , nous avons cru qu'elles pourroient soutenir cette comparaison. Nous nous flatterons que le Public confirmera le jugement , & qu'il ne fera pas un accueil moins favorable à cette nouvelle suite qu'à celles qu'on a déjà fait imprimer.

On a lu la traduction de celle intitulée : *les animaux malades de la peste* , 21. fable du livre 7.

M. Clerc , associé adjoint , médecin de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans à Vilers-Cotterets , nous a envoyé un ouvrage considérable imprimé. C'est un in - 4^o. de 700 pag. dont le titre est : *Yu le Grand & Confucius , histoire chinoise*.

« Soit qu'on veuille envisager cet ouvrage comme un recit historique , soit qu'on le regarde comme un roman moral , on ne peut qu'applaudir aux vues philosophiques de cet auteur estimable. Son livre nous présente le système des mœurs & le plan des lois adoptées par une nation respectable dont l'origine remonte jusques aux époques les plus reculées : c'est un peuple tranquille cultivant l'agriculture , le commerce & les arts qu'il nous propose de suivre & d'aimer. »

L'académie a chargé le secrétaire des belles-lettres d'écrire à M. Clerc , & cette lettre nous a valu une *nouvelle dissertation philosophique* , dans laquelle il examine le principe de l'ordre moral , des lois & du droit naturel.

« La nature (dit ce sçavant) reçoit son action d'un principe producteur ; ce principe ne peut être autre chose que la sagesse & la Providence ; j'en conclus que la génération des êtres n'est au-

« tre chose que l'image de l'essence éternelle em-
 « preinte sur la nature. »

M. Voiriot, peintre du Roi à Paris, associé-adjoint, nous a fait un magnifique présent, bien cher à notre cœur, graces à ses heureux talens ainsi qu'à l'attachement qu'il a pour les intérêts de l'académie. Elle possède les deux portraits, parfaitement ressemblans, de M. de Cideville & de M. de Miromesnil.

La modestie des deux personnes qu'ils représentent ne nous a point permis, en cette occasion, l'acte public de reconnaissance que nous eussions désiré pouvoir donner.

M. Lemire, graveur à Paris, associé adjoint, nous a envoyé deux *vignettes* : elles sont un chef-d'œuvre pour l'art & la finesse du travail. L'une de ces deux gravures représente le Roi dans un médaillon ; l'autre offre deux médaillons en regard, ce sont ceux de l'immortel Henri IV & de Louis XV le Bien-Aimé.

M. l'Abbé Diemare, ecclésiastique, demeurant au Havre, associé adjoint, a fait présenter à l'académie une brochure dont il est auteur ; elle a pour titre : *Lettre d'un amateur à son ami sur les arts de peinture, sculpture, architecture, & sur les fêtes publiques.*

La compagnie a chargé son secrétaire pour le belles-lettres & les beaux arts, de lui envoyer différentes observations qu'elle a cru devoir faire, & cette attention de l'académie nous a procuré, de la part de cet auteur, une seconde lettre sur les mêmes objets.

M. Debeyer, associé étranger, demeurant à Nimegues, & qui précédemment nous a envoyé

H iij

une dissertation *touchant les destinées*, a eu la générosité de communiquer *des observations critiques* qu'un anonyme a faites sur la dissertation ; mais nous avons pensé que cette critique n'efface point le mérite particulier du mémoire dont M. Debeyer est l'auteur.

L'académie a reçu quelques ouvrages de personnes étrangères qui ne lui sont attachées par aucun lien. Elle va rappeler leurs noms & le titre des pièces qu'ils ont envoyées ; la compagnie desire qu'on veuille bien regarder cette annonce comme un témoignage de la reconnaissance envers eux.

M. de Falbert nous a adressé un imprimé, ayant pour titre : *Avis aux gens de lettres*. Cette brochure a trait à une discussion que M. Luneau de Boisgermain, homme de lettres, avoit avec MM. les Libraires de Paris.

M. Philippe, connu d'une façon avantageuse par les différens cours gratuits de géographie & d'histoire qu'il a donnés à Paris, par d'excellentes éditions de 12 auteurs latins chez Coutelier, & par son ouvrage du spectacle de l'histoire romaine, a fait présenter à l'académie la seconde édition in-4°. de son *analyse chronologique de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à Charlemagne inclusivement.

Dom Gourdin, professeur de rhétorique au collège de Beaumont-en-Auge, nous a envoyé deux *Epîtres en vers françois qu'il a composées* ; l'une sur le feu élémentaire, & l'autre sur le bonheur.

M. l'Abbé Dubosc, professeur d'humanités au collège de Lisieux à Paris, & originaire de la ville de Rouen, nous a fait parvenir deux odes latines,

J A N V I E R. 1771. 175

l'une intitulée , *ad Serenissimam Delphinam invitatio* , l'autre , *Rheni vaticinium in faustissimas Serenissimi Delphini ac Serenissimæ Archiducissæ nuptias* : Nous avons encore eu du même auteur trois hymnes sur St Nicaise, St Melon & leurs compagnons martyrs.

M. de Couronne ajouta : j'ai rendu compte à l'académie des occupations & de toute la correspondance qu'exige la place de secrétaire dont je suis chargé. J'ai lu l'éloge de M. Duboulai , & la lecture de cet éloge terminera la séance.

Distribution des Prix fondés par le Corps Municipal pour le département des arts.

Prix de l'Ecole du Dessin.

L'académie avoit proposé (*pour sujet du prix de composition*) aux élèves peintres & sculpteurs de cette école.

« Le sacrifice que fit Noë , sortant de l'arche » avec sa famille lorsqu'après avoir préparé l'autel , ce saint homme offrit à Dieu , pour actions » de grâces les victimes choisies & sans tache. »

Le prix a été accordé au tableau fait par M. J. Bapt. Lefèvre , de Valenciennes , le même qui , l'année dernière , avoit obtenu le second prix d'après nature , & qui avoit eu en 1766 l'*accessit* dans la classe du dessin.

On a remarqué dans ce tableau une grande facilité , un pinceau libre , un bon ton de couleur ; les lumières & les ombres y sont distribuées avec intelligence.

H iv

Classe d'après Nature.

Le premier prix a été remporté par M. Alphonse Cousin, de Rouen. L'année dernière il eut le prix d'après la Bosse.

Le second prix a été pour M. Pierre Lehoué, de Rouen.

L'accessit a été accordé à M. Charles Lemoyne, de Rouen, qui, l'autre année, eut l'accessit dans la même classe.

Classe d'après la Bosse.

Le prix a été adjugé à M. J. François le Sueur, de Bouillencourt en Picardie.

Classe du Dessin.

Le prix a été remporté par M. . . . Alix, d'Honneur.

M. le professeur, pour exciter de plus en plus l'émulation parmi les élèves dans cette classe, & pour récompenser leurs efforts, a demandé qu'on le laissât maître d'accorder & de donner lui-même cette année un prix extraordinaire; c'est M. Théodore-Joseph Maton, de Cambrai, qui a obtenu ce prix.

L'accessit a été pour M. . . . Boyllieu, de Rouen.

Architecture.

Le programme étoit de construire sur un plan quadrilatère, au milieu d'un jardin, un belvédère terminé d'un dôme; les quatre entrées devoient être également décorées, & l'on avoit de-

mandé l'élevation, le plan du raix-de-chauffée & celui du premier étage.

Ce prix a été remporté par M. Jean Tubœuf, d'Etiolles auprès de Paris; il a choisi pour sa décoration l'expression des ordres dorique & ionique. On a remarqué que les formes étoient belles quant à la partie de la décoration, & ce jeune artiste qui donne de grandes espérances, a fait ses distributions avec beaucoup d'adresse & d'intelligence.

Grand prix de la classe des belles-lettres.

Le sujet de dissertation littéraire, proposé par l'académie, étoit de déterminer dans les principes du goût ce qui appartient à la nature, & ce qui appartient à l'opinion pour en conclure jusques à quel point un homme de génie doit s'accommoder au goût de son siècle & de sa nation?

L'académie n'a point jugé à-propos d'accorder le prix cette année; mais dans le nombre des concurrens elle a distingué le mémoire N°. 1, ayant pour devise: *Quid verum atque decens curo & rogo & omnis in hoc sum.*

L'auteur paroît connoître la marche & les procédés des arts; mais on regrette qu'il ne se soit pas davantage occupé de traiter son objet relativement à la littérature, & qu'il n'ait point cherché à développer suffisamment pour les belles-lettres les conséquences pratiques qui doivent être un des objets essentiels de cette dissertation. On a trouvé la partie métaphysique bien traitée, mais on a pensé que la partie littéraire auroit pu l'être mieux.

L'académie, en remettant le prix, propose de

H v

nouveau le même sujet pour l'année prochaine ; on adressera à M. de Couronne, secrétaire perpétuel, les mémoires francs de port, suivant l'usage & dans la forme ordinaire avant le premier Juillet 1771.

*Précis de l'éloge de M. Duboulay, par
M. de Couronne.*

Un exorde simple, mais touchant, annonce le genre de perte que le Public & l'Académie ont faite. L'auteur de cet éloge fixe l'attention par deux objets principaux. M. Duboulay fut (dit M. de Couronne) *académicien digne de nos éloges & citoyen vertueux digne de nos regrets.*

Cette exposition amène l'obligation de discuter ses ouvrages & celle de considérer ses qualités.

Sous ce premier point de vue on suit, (d'après l'ordre chronologique) les différentes occupations de M. Duboulay dans la physique & dans la littérature, jusqu'au moment où il devint secrétaire perpétuel de l'académie. A cette époque un tableau plus général présente le plan de ses devoirs & de ses travaux tant publics que particuliers, d'où dérive alors l'examen circonstancié de ses talens considérés du côté de l'histoire, de l'éloquence, de la poésie, & du génie qu'il eut pour la rédaction des idées des autres.

Dans le second tableau on explique quels étoient ses principes comme citoyen, comme magistrat & comme pere de famille ; en sorte que dans cette partie on a le portrait des qualités de son cœur qui étoit excellent, & l'exemple de ses mœurs qui furent toujours pures. Il est mort de la petite vérole au 3^{me} jour de sa maladie, âgé de

JANVIER. 1771. 179.

46 ans, 7 mois, 7 jours. On ne peut trop regretter un citoyen dont la vie a été recommandable par l'étendue de ses talens littéraires, & par un amour extrême pour le bien public.

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Samedi 8 Décembre le Concert spirituel a commencé par une symphonie. Ensuite a on donné le *Te Deum*, grand Motet de M. d'Auvergne, Surintendant de la Musique du Roi. Mlle Le Chantre a rendu sur l'orgue un concerto qui a fait admirer le double talent qu'elle a de bien composer & de bien exécuter. Mlle Delcambre, dont la voix est agréable, a chanté avec goût *Quam dilectat*, &c. joli Motet à voix seule de M. Botson M. Bezozzi, de la Musique du Roi, a joué avec le succès qui lui est ordinaire, un concerto de hautbois de sa composition. On a applaudi à la belle voix de Mlle Duplant dans le *Diligam te*, Motet à voix seule de M. d'Auvergne. Le Concert a fini par *Exurgat Deus*, beau Motet à grand chœur de M. l'Abbé Girout,

Hvj

180 MERCURE DE FRANCE.

Maître de Musique de l'Eglise des SS.
Innocens.

Le 24 Décembre on a donné une symphonie de M. Milandre : ensuite *Omnes gentes*, beau Motet à grand chœur de M. d'Auvergne. MM. Bezozzi & Melidor Ordinaires de la Musique du Roi, ont exécuté avec applaudissement un nouveau concerto de hautbois & de cor-de-chasse. Mlle Delcambre a chanté avec autant de goût que de précision *Quam dulcis*, excellent Motet à voix seule de M. Botson. M. Balbatre a fait le plus grand plaisir en exécutant sur l'orgue un concerto de sa composition, mêlé de Noels. On a beaucoup applaudi à la voix de M. Durand, qui a chanté *Diligam te*, Motet à voix seule de M. l'Abbé Jolied. M. Spendeau, Virtuose de S. A. Mgr. le Stathouder, a exécuté un beau concerto de cors-de-chasse de sa composition. Le Concert a fini par *Fugit nox*, Motet à grand chœur, mêlé de Noels de Boismortier.

O P É R A.

LE Mardi 11 Décembre on a mis au théâtre pour la première fois, *Ismène & Isménias*, *Tragédie en trois Actes*. Poëme de M. Laujon, Secrétaire des commandemens de S.A.S. Mgr le Comte de Clermont. Le sujet de cet Opera est tiré en partie des Amours d'Ismène & Isménias ; mais les convenances du Théâtre ont engagé l'Auteur à faire des changemens à la fable de ce Roman. Il a donné Azaris, Roi d'Euricôme, pour rival à Isménias, & il a substitué au personnage de Cratistene, ami d'Isménias, celui de Thémistée son pere.

Acte I. Le Théâtre représente le Palais de Jupiter à Euricôme.

Thémistée, père d'Isménias & grand Sacrificateur, félicite son fils d'avoir été choisi pour annoncer la fête solennelle de Jupiter ; il doit rester indifférent, & , s'il manque à son devoir & à son serment, un châtiment sévère l'attend à son retour. Cependant Isménias n'a pu voir Ismène, Princesse d'Euricôme, sans l'ai-

182 MERCURE DE FRANCE.

mer. Ismène vient à la tête de la jeunesse
d'Euricôme lui rendre hommage.

I S M È N E.

Isménias, vous semblez peu flatté
Des honneurs que vous rend un peuple qui vous
aime.

I S M E N I A S.

Rien n'est égal à ma gloire suprême ;
Couronné dans ce jour des mains de la beauté ;
L'excès de ma félicité
Séduiroit Jupiter lui-même.
Mais quand il faut toujours songer
A se garder , à se défendre
Du plaisir trop flatteur que le cœur peut y pren-
dre ,
La gloire est bien près du danger.

Ismène est choisie pour Reine d'Euri-
côme. Les peuples, Themistée & le Roi
lui annoncent cet honneur , dont Ismène
& Isménias, épris des mêmes feux , sont
également troublés. Themistée rappelle
son fils à son devoir.

A C T E I I.

Le théâtre représente des bois consa-
crés à Diane sous le titre de Déesse de

J A N V I E R. 1771. 133
l'Indifférence. On voit dans le fond le temple de cette Déesse. La Prêtresse & les Prêtres de l'Indifférence célèbrent en chœur ses bienfaits. Ismène, & après elle Isménias, viennent implorer les faveurs de la Déesse de l'Indifférence. Les deux Amans sont interdits de se voir dans ce temple. La Prêtresse leur promet les secours de la Déesse : elle évoque les malheureux esclaves de l'Amour.

A ma voix accourez du ténébreux rivage,
Malheureux, que l'amour fit gémir dans les fers;
Venez, de vos malheurs divers,
De l'effet de ses traits nous retracer l'image !
Puissez vous, comme nous, apprendre à l'Univers
A braver son esclavage.

La Prêtresse, pour éclairer Ismène & Isménias sur les funestes effets de l'amour, en retrace à leurs yeux l'image dans les malheurs de Médée, de Jason & de Creuse, qui font le sujet d'un Ballet dramatique. Malgré ce spectacle effrayant, ces Amans ne peuvent retenir l'aveu mutuel de leurs amours, & leurs efforts sont inutiles pour combattre leur passion. Aza-

134 MERCURE DE FRANCE.

ris vient aussi dans le temple de Diane pour en enlever Ismène. Elle s'efforce de répondre à l'amour du Roi, & Isménias doit recevoir leurs sermens solennels.

A C T E I I I.

Le théâtre représente le temple de Jupiter ; il y a un autel pour l'hymen du Roi & d'Ismène.

ISMÈNE implore le destin.

Tu m'as dicté tes loix , destin inexorable ,
Je vais en subir la rigueur ;
Du moins donne à mon foible cœur
La force d'accabler un amant misérable
Dont je partage le malheur.

Azaris & Ismène sont à l'autel prêts à être unis ; & , lorsqu'ils vont prononcer leurs sermens , Isménias interrompant Ismène s'écrie :

Osez vous bien , cruelle ,
Pour former ces coupables nœuds ,
Choisir l'amant le plus fidèle ?

Azaris , transporté de fureur & de jalousie , fait enchaîner à l'instant l'Amant téméraire , & ordonne qu'il périsse.

J A N V I È R. 1771. 185

Thémisthée n'a point la force de frapper son fils ; les Prêtres prennent la hache sacrée pour l'immoler , & sont arrêtés par l'Amour & sa suite.

. L' A M O U R .

Arrêtez , quelle aveugle rage

Anime vos cœurs en ce jour :

Jupiter n'est armé que pour venger l'outrage

Que vous osez faire à l'Amour ;

Voulez-vous qu'un mortel me refuse l'hommage

Que me rendit cent fois le Souverain des Cieux ;

De mon pouvoir lui-même il vous offre l'image ;

Servir l'Amour ; c'est imiter les dieux.

A Ismène & Isménias.

Formez les plus aimables chastes ,

L'Amour va combler vos desirs ,

Vous avez trop connu ses peines ,

Connoissez enfin les plaisirs.

A Azaris.

Et toi qui , de mes traits , éprouves la rigueur ,

Je ne veux pas que ton malheur

D'un jour si glorieux ternisse la mémoire ;

Dans ton ame mes feux se changeoient en fureur ,

Je les éteins , jè te rends à la gloire.

Le tout se termine au gré des Amans ,
du Roi & des peuples.

Ce qui a été dit de cet Ouvrage dans le *Mercur* de Juillet 1763, faisoit bien présumer de sa réussite, qui est aujourd'hui constatée par la manière dont le public a suivi ses représentations. Les décorations, les habits & l'exécution de cet Opera, sont autant de nouvelles preuves de l'attention que les Directeurs ne cessent d'avoir à tout ce qui peut contribuer à la magnificence de ce spectacle & à la satisfaction des Auteurs. Azaris, Roi d'Euricôme, représenté par M. Gelin; Isménias, envoyé des Dieux, par M. le Gros, & Thémisthée, père d'Isménias, par M. Larrivée, sont trois principaux rôles que ces Acteurs ont rendus avec le succès dont leurs talens sont assurés. Mlle Beaumenil n'a pas moins réussi dans le rôle d'Ismène, Princesse d'Euricôme. Le rôle de la Prêtresse de l'Indifférence au second Acte, a été chanté par Mlle Rosalie, ainsi que celui de l'Amour au troisième Acte, successivement avec Mlle Châteauneuf; l'une & l'autre y ont reçu des applaudissemens mérités. Mlle Vincent a fait plaisir dans les deux airs de Bergère du même Acte.

Le Ballet du premier Acte, par M. Gardel, est le premier de sa composition qui ait été présenté au public; on y

J A N V I E R. 1771. 187

a trouvé beaucoup d'art & de génie dans les différens groupes , un beau dessein dans les figures , & les pas réglés d'une manière qui prouve que M. Gardel joint à la perfection du talent de la danse, celui de la musique , si essentiel à la composition des Ballets, qu'il est , pour ainsi dire , indispensable. ▶

Le Ballet dramatique de Jason & de Médée au second Acte, est amené pour présenter à Ismène & à Isménias une image des suites funestes de l'amour. Les principaux personnages , savoir , Jason , (M. Vestris) Médée , (Mlle Allard) Creuse , (Mlle Guimard) , sont chacun dans leur caractère, d'une expression qui étonne. La Jalouse , la Vengeance & le Désespoir , figurés par Mlles Pesslin , Affelin & M. Dupré , les trois Divinités infernales qui appottent à Médée *le Fer* , M. Delaistre , *le Feu* , M. Leger , *le Poison* , M. Rogier , forment une scène dont le tableau est du plus grand effet. Il a , dit on , été vu dans des Cours étrangères . mais bien postérieurement à l'idée qu'avoit eu le charmant Auteur de Daphnis & Cloé , d'Eglé & de Silvie , de l'annexer à cet Ouvrage & de l'introduire sur la scène, puisqu'en 1755 la musique de cet Acte & du Ballet pantomime fut répétée à Pa-

ris, & en 1763 l'Opera fut donné à Choisi devant leurs Majestés, avec le même Ballet, dont M. Vestris a très-bien saisi l'historique & l'esprit en le remettant au théâtre. Il n'a pas moins ingénieusement composé le Ballet du troisieme Acte; la disposition des divertissemens de Bergers & de Bergères, de Pastres & de Pastourelles & des Peuples, termine l'Opera d'une manière très-agréable. Il suffit de nommer M. Gardel, Mlles Allard, Guimard, Pessin, Asselin, Duperey, MM. Simonin & Delaistre, pour donner une idée de la noblesse, des graces & de la gaité que leurs talens supérieurs ont fait briller dans les Entrées seules, dans les Pas de deux & les Pas de trois qu'ils ont exécutés dans ce Ballet, dont la musique, ainsi que celle des autres divertissemens & de la pantomime, contribue beaucoup à leurs succès par la variété des nuances & des caractères que cette musique présente au Maître des Ballets. La partie chantante n'est pas moins bien traitée. Le duo qui termine le premier Acte, le chœur des Prêtresses, *règne sur nous, &c.* celui qui est à la fin du Ballet pantomime, *les plaintes, les larmes, &c.* celui du troisieme Acte, *au Dieu qui lance le tonnerre, &c.* & le superbe monologue d'Ismène

J A N V I E R. 1771. 189

dans le même Acte , ont produit les sensations les plus vives. On pourroit citer plusieurs autres morceaux de musique , que les Auteurs célèbres dans cet Art se feroient honneur d'avoir mis au jour.

COMÉDIE FRANÇOISE.

M. de la Rive, jeune homme de vingt-deux ans , a essayé sur la scène française des talens qu'il n'avoit fait paroître encore sur aucun théâtre. Une figure avantageuse , un organe qui a de la force & de la beauté , plusieurs morceaux bien entendus & bien sentis dans les rôles qu'il a joués , & plus que tout cela , les leçons de l'actrice célèbre qui a présidé à ses débuts , donnent de lui des espérances flatteuses que ses progrès ont déjà confirmées & qui ne font que croître de jour en jour.

C'est dans la tragédie d'Alzire qu'il s'est montré pour la première fois le lundi 3 Decembre , chargé du rôle de Zamore. Nous ne pouvons omettre ici l'accueil distingué que le public a fait à Mde Vestris qui , dans le rôle d'Alzire , rôle

190 MERCURE DE FRANCE.

aussi difficile qu'il est beau , a fait voir une très-grande étude de son art , & a rendu les beautés de l'ouvrage avec une intelligence sûre & une noblesse vraiment tragique. L'Acteur nouveau a continué son début dans le Comte d'Essex , le 10 Décembre , dans Achille , le 17 Décembre , & dans Œdipe , le 26 Décembre. Il a joué trois fois dans chacun de ces rôles.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont représenté pour la première fois, le Jeudi 6 Décembre les *deux Avarés* comédie nouvelle en deux actes , mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Fenouillot de Falbert ; & la musique de M. Gretri. Cette pièce est très-intriguée. Les deux avarés sont les oncles l'un de Jérôme & l'autre d'Henriette. Leurs maisons sont près l'une de l'autre. Jérôme chante un air pour appeler sa maîtresse qui paroît à la fenêtre. Les amans descendent & viennent conter leurs amours & leurs chagrins. L'oncle de Jérôme pa-

roît & les fait fuir. Cet avare projette le dessein de voler le tombeau d'un Muphti qui doit aussi renfermer ses trésors ; il n'est épris que des charmes de l'or ; tout le reste lui paroît méprisable & il désireroit bien plus le paradis de Mahomet si , au lieu d'être rempli de Houris, il l'étoit d'or & d'argent. Il a besoin de secours pour exécuter son projet, c'est une moitié de ces richesses qu'il sacrifie pour avoir l'autre ; il associe Gripon l'autre avare à son complot. Gripon va trouver un joueur à qui il prête de l'argent à deux pour cent par heure. Il revient bientôt & se félicite du gain qu'il a fait & de celui qu'il va faire. Il soupe avec un peu de pain & de vin. Il envoie coucher sa nièce & sa servante qui n'ont pas soupé. Les deux avares conspirent de faire enfermer le neveu & d'écarter la nièce pour n'avoir pas de compte à rendre de leurs biens. Jérôme les entend & fait part de sa peine à sa maîtresse. Les deux avares viennent à l'ouvrage ; mais les Janissaires qui font leur ronde & marchent en chantant, les obligent de s'écarter. Ces janissaires vont faire la saisie d'un cabaretier qui vend en fraude du vin aux musulmans. L'a-

vare Gripon laisse imprudemment ses clefs à la porte de sa maison. La gouvernante d'Henriette s'en saisit, & profite de cet oubli pour reprendre les bijoux, les richesses & les autres biens de Henriette. Elle en remplit un panier qu'elle apporte aux amans qui causent de leurs amours. L'amant prend le panier & le pose sur le bord d'un puits, où le panier tombe. Henriette & sa gouvernante font descendre Jérôme dans le puits, où il n'y a point d'eau ; pour qu'il y reprenne le panier. Les avares reviennent ; on se sauve à leur approche. L'amant a beau crier ; on le laisse. Les avares ôtent la pierre du tombeau ; ils trouvent une grille qu'ils viennent à bout de lever ; il y a un débat entre les deux avares pour savoir qui sera assez hardi pour entrer dans le caveau. L'oncle de Jérôme y va en tremblant. Il trouve un turban & une robe du Muphti qu'il jette à Gripon ; ce n'est pas ce que ce dernier demande & il se croit volé par son camarade qui, dit-il, garde pour lui l'or & les diamans. Il l'appelle fripon, voleur, & l'enferme dans le caveau en faisant tomber la grille. Cependant les Janissaires viennent refaire leur ronde & se partagent en deux bandes

bandes qui ferment aux Avars les issues pour se sauver. L'avare Gripon s'enfonce dans le caveau ; & l'autre avare profite d'une échelle pour se cacher dans le coin d'un balcon. Les Janissaires chantent, boivent, & sont bientôt ivres. Ils veulent apaiser le feu du vin qui les brûle & vont tirer de l'eau. Mais quelle surprise lorsqu'ils voient remonter un homme qui a la robe & le turban du Muphti : ils croient que c'est l'apparition de Mahomet lui-même qui vient leur reprocher d'avoir violé la loi de l'alcoran. Ils sont tous épouvantés & se sauvent pleins d'effroi. Jérôme rit de cette aventure qui le délivre du puits, & qui écarte les Janissaires. Il appelle sa maîtresse ; ils vont fuir ensemble , lorsqu'ils apperçoivent leurs oncles , l'un enfermé dans un caveau , l'autre perché sur un balcon. Les oncles sont réduits à implorer le secours de leur neveu & de leur nièce , qui ne leur est accordé qu'à condition qu'ils consentiront au mariage des amans. Enfin les avars deviennent humains & généreux par nécessité. Il y a beaucoup d'action & de situations heureuses & plaisantes dans cette comédie dont l'auteur sembloit devoir tirer un meilleur parti pour la scène & le musi-

194 MERCURE DE FRANCE.

cien. Il y a plusieurs airs dans le premier acte & la marche qui sont dignes du génie de M. Gretri. Ce compositeur ingénieux a le talent supérieur de faire déclamer sa musique, & de la rendre pittoresque & expressive suivant les images & les sentimens qu'il doit exprimer ; mais il faut aussi que les paroles fournissent les moyens de remplir le dessin qu'elles tra-
cent.

A R T S.

G R A V U R E.

I.

Le Roi de la Fève, d'après le tableau de Jacques Jourdain, superbe estampe parfaitement gravée par *Poletnich*, & se vend 6 liv. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

CETTE Estampe a 22 pouces de largeur & 17 de hauteur. La joie est exprimée avec une variété singulière dans les figures des convives de ce repas singulier ;

J A N V I E R. 1770. 195

Roi de la fève y brille en tenant son verre qui excite les cris du Roi boit.

Cette estampe est brillante, nette & coloriée avec un art infini. Les figures sont dans la plus grande proportion, & d'un ton vigoureux. On lit au bas ces vers.

Le vin le fait regner, le vin comble ses vœux ;
Il est de plus grands Rois, mais non de plus
heureux.

I I.

Le Miroir cassé, Estampe d'environ 17 pouces de haut sur 12 de large, gravée par Chevillet d'après le tableau original de Schenau peintre de S. A. S. E. de Saxe. A Paris chez Chevillet graveur rue des Maçons, maison de M. Freville.

Une aimable personne, la tête baissée & l'ajustement un peu dérangé, semble regretter l'accident qui vient de lui arriver. Son miroir est cassé. Le jeune homme auteur du désordre à genoux & les mains jointes demande un pardon qu'on est près de lui accorder. Il y a beaucoup d'agrement dans cette composition. Elle a été gravée par M. Chevillet avec beau-

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

coup de soie. Son burin a cette pureté & ce brillant qui font les délices des amateurs.

I I I.

Deux Estampes en pendant d'environ 19 pouces de large sur 16 de haut, gravées par C. le Vasseur d'après les tableaux originaux d'Etienne Jeaurat peintres du Roi. A Paris chez l'auteur graveur du Roi rue des Mathurins vis-à-vis celle des Maçons.

Le transport des filles de joie à l'hôpital & le carnaval des rues de Paris sont les scènes représentées dans ces deux Estampes. La composition en est tumultueuse & telle qu'il convient au sujet. Huit vers qui y sont relatifs sont placés au bas de chaque estampe.

I V.

La négligence apperçue, Estampe d'environ 16 pouces de haut sur 12 de large, gravée par B. L. Henriquez d'après le tableau de Soldi. A Paris chez Henriquez, maison du limonadier faisant le coin de la rue du Haut-Moulin au bas du pont Notre-Dame. Prix 1 liv. 16 s.

J A N V I E R. 1771. 197

Une bonne femme montre à sa fille un linge qu'elle vient de roussir en le repassant & lui reproche sa négligence. Cette fille a les yeux baissés. Son petit frere est occupé à souffler le feu d'un fourneau. Cette scène est rendue avec naïveté.

V.

Portrait de Madame la Comtesse du Barry
gravé par Bonnet d'après le tableau de M. Drouais peintre du Roi. A Paris chez Bonnet rue Galande proche le place Maubert. Prix 1 liv. 4 s.

Cet agréable portrait est vu de face & renfermé dans un ovale. L'Estampe a environ 18 pouces de haut sur 14 de large ; La gravure en est traitée dans la manière du dessin au crayon rouge. On a mis au bas ces quatre vers.

Effacet par ses traits Vénus, Flore & les Graces ;
Du dieu de la tendresse allumer le flambeau ,
Voir sans cesse voler le zéphir sur ses traces ,
C'est , belle du Barry , votre parfait tableau.

V I.

Le portrait en petit de sa Majesté Joseph II Empereur, Roi des Romains né à Vienne le 13 mars 1741, se distribue à la même adresse. Prix 12 sols.

I iij

M U S I Q U E.

I.

Supplément au Dictionnaire Lyrique-Portatif, ou Choix des plus jolies Ariettes de tous les genres, disposées pour la voix & les instrumens, avec les paroles françoises sous la musique ; le tout recueilli & mis en ordre par M. du Breuil, Maître de clavecin, rue de Poitou au Marais, deux volumes in-8°. Prix, 15 liv. brochés en carton. A Paris, chez Didot, Libraire & Imprimeur rue Pavée, à l'entrée du quai des Augustins, 1771. On en trouve des exemplaires chez Lacombe, Libraire rue Christine.

CE *Supplément* est un nouveau Dictionnaire Lyrique qui contient dans l'ordre alphabétique la suite des airs agréables qui ont été les plus applaudis sur le théâtre, dans les sociétés. Ce Recueil est intéressant pour le Amateurs, pour les Maîtres de chant & d'instrumens, &

pour les Elèves qui veulent s'amuser ou s'instruire, en étudiant les morceaux les plus accrédiés du goût & de la bonne musique. Ce *Supplément* est supérieurement gravé & très-exact. Il a l'avantage de rassembler & d'offrir à un prix modique, ce qu'il seroit difficile & très-couteux de se procurer séparément. Les airs sont notés sur la clef de G-ré-sol, sur la seconde ligne, comme la plus connue & la plus généralement convenable aux voix & aux instrumens.

Six Quatuors pour deux violons alto basse, composés par M. Janski, premier Violon de Sa Majesté Polonoise; prix 9 liv. A Paris, chez M. Jolivet, Editeur & Marchand de musique, rue Françoisse, près la rue Pavée S. Sauveur, à la Muse lyrique, & aux adresses ordinaires de musique.

Sonates pour le clavecin avec accompagnement de violon *ad libitum*, dédiées à Mademoiselle de Bourdieu, composées par M. Wondrasdchek, Opera IV; prix 4 livres 4 sols. A Paris, aux adresses ordinaires de musique.

Symphonie périodique à quatre parties obligées , avec hautbois ou flûtes , & cors-de-chasse , composée par Frédéric Sautel ; prix 2 liv. 8 sols. A Paris , chez l'Auteur , quarré de la Porte S. Martin , même maison du Tabletier , & aux adresses ordinaires de musique.

Les ouvrages gravés de M. de Mondonville ne se vendent que chez lui , rue des Vieux Augustins , deuxième porte cochère à gauche en entrant par la rue Coquillière , à Paris.

*LETTRE de M. de Voltaire au Rédacteur
du Secrétaire du Parnasse.*

Au Château de Ferney , le 7 Décembre 1770.

MONSIEUR ,

J'ai reçu votre *Secrétaire du Parnasse*. S'il y a beaucoup de pièces de vous dans ce recueil , il y a bien de l'apparence qu'il réussira long-tems ; mais je vois que votre secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une épître à Mlle Ch. . . , actrice de la comédie de Marseille. Je n'ai jamais connu Mlle Ch. , & je n'ai jamais eu le bonheur de courtoiser aucune Marseilloise. Le Journal Encyclopédique m'avoit déjà attribué ces vers dans lesquels je promets à Mlle Ch. . .

Que malgré les Tyſiphônes ,

L'amour unira nos perſonnes.

Je ne ſais pas quelles ſont ces Tyſiphônes ; mais je vous jure que jamais la perſonne de Mlle Ch. n'a été unie à la mienne, ni ne le ſera.

Soyez bien ſûr encore que je n'ai jamais fait rimer Tyſiphône qui eſt long à perſonne qui eſt bref. Autre fois quand je ſeſais des vers je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand ſoin de l'oreille.

Soyez perſuadé, Monſieur, que mon barbare ſort ne m'a jamais ôté la lumière des yeux de Mlle Ch. & que je n'erre point dans ma triſte carrière. Je ſuis ſi loin d'errer dans ma carrière que depuis deux ans je ſors très-rarement de mon lit, & je ne ſuis jamais ſorti de celui de Mlle Ch.

Je prends cette occaſion pour vous dire qu'en général c'eſt une choſe fort ennuyeuſe que cet amas de rimes redoublées qui ne diſent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Je ne connais point l'amant de votre gentille Marſeilloiſe, mais je lui conſeille d'être un peu moins prolixe.

D'ailleurs, toutes ces épîtres à Aglaure, à Flore, à Philis, ne ſont guère faites pour le Public. Ce ſont des amuſemens de ſociété. Il eſt quelquefois auſſi ridicule de les livrer à un libraire qu'il le ſeroit d'imprimer ce qu'on a dit dans la converſation.

MM. Cramer m'ont rendu un très-mauvais ſervice en publiant les ſadaïſes dans ce goût qui me ſont ſouvent échappées. Je leur ai écrit cent fois de n'en rien faire. Les vers médiocres ſont ce

202 MERCURE DE FRANCE.

qu'il y a de plus insipide au monde. J'en ai faits beaucoup comme un autre ; mais je n'y ai jamais mis mon nom , & je ne le mettais à aucun de mes ouvrages.

Je suis très - fâché qu'on me rende responsable depuis si long-tems de ce que j'ai fait & de ce que je n'ai point fait. Cela m'est arrivé dans des choses plus sérieuses. Je ne suis qu'un vieux laboureur réformé à la suite des Ephémérides du Citoyen, défrichant des campagnes arides & semant avec le semoir ; n'ayant nul commerce avec Mlle Ch. ni avec aucune Tyfiphône, ni avec aucune personne de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois.

MONSIEUR,

Votre, &c.

J'ajoute encore que je ne suis point né en 1695 ; comme le dit votre graveur ; mais en 1694 , dont je suis plus fâché que du peu de ressemblance.



*DISCOURS que M. Bachelier a prononcé
à la distribution des prix de l'Ecole
gratuite de Dessin , le 28 Décembre
1770.*

M E S S I E U R S ,

Il faudroit des expressions toujours nouvelles pour une solennité qui fait naître des sentimens toujours nouveaux. Chaque année fait connoître autant de bienfaiteurs que de nouveaux talens. On voit la Nation s'échauffer avec complaisance sur des succès qu'elle a encouragés ; votre reconnaissance , Messieurs , en doit être d'autant plus vive qu'elle réunit les devoirs les plus sacrés.

Un Roi , l'amour de ses sujets , daigne vous protéger ; ses ministres excitent votre émulation & récompensent vos progrès. Tous les ordres de l'état contribuent par leurs bienfaits à féconder le germe de vos talens. Quel honneur pour vous d'intéresser la patrie à vos études.

Le magistrat qui préside à cet établissement , vous donne tous les jours des preuves de sa bienveillance ; il suspend ses travaux pour venir vous couronner lui-même. Sa modestie m'impose silence sur les obligations que vous lui avez ; mais les transports d'allégresse , les cris de joie dont retentissent les voûtes de cet auguste lieu , sont un éloge bien plus touchant , bien plus flatteur , c'est le trouble du sentiment , c'est le cri de la nature ; & l'art n'y peut atteindre.

Les bienfaiteurs qui composent le bureau d'administration voient avec la plus grande satisfaction vos progrès répondre à la générosité de leur zèle ; profitez, Messieurs, d'une éducation qui vous est aussi nécessaire pour vous perfectionner dans les arts mécaniques qu'avantageux pour sonder vos dispositions, & vous déterminer dans le choix d'une profession.

Trop long-tems le hasard a décidé de votre sort ; que de talens enfouis, que d'hommes ignorés qui eussent fait honneur à la nation, s'ils eussent connu le germe que la nature avoit mis en eux.

Je m'étendrois davantage sur l'influence que cette éducation doit produire sur vos travaux, si je n'étois bien convaincu que vous êtes tous pénétrés des mêmes principes.

Pour moi, Messieurs, chargé de diriger vos études, je mettrai encore au rang de mes devoirs de vous rappeler sans cesse que la reconnoissance est la vertu de tous les âges ; cet emploi est trop cher à mon cœur pour garder le silence sur celle que vous devez aux plus célèbres musiciens qui se rassemblent, à l'invitation de M. Gaviniés, pour contribuer par des chefs - d'œuvres de leur art à la dotation de cet établissement.

L'objet de cette assemblée est la distribution des maîtrises, apprentissages & grands prix annuels. Les corps & communautés & les bienfaiteurs ont été priés de prendre part à cette cérémonie.

A N E C D O T E S.

I.

LA Comtesse d'Eglington , une des plus belles femmes de l'Ecosse , perdit l'affection de son mari , parce qu'elle lui avoit donné sept filles & point de fils. Le Comte alla jusqu'à l'assurer qu'il étoit résolu de faire divorce avec elle. Je suis prête à y consentir , répondit la Comtesse , vous n'avez qu'à me rendre ce que je vous ai apporté en me mariant. — Oh vous serez satisfaite , votre dot & vos droits vous seront comptés jusqu'au dernier scheling. — Non , non , Mylord , ce n'est pas cela dont il s'agit , rendez-moi ma jeunesse , ma beauté , ma virginité , & je vous quitte sur le champ. Cette restitution n'étoit pas au pouvoir du Lord ; il se tut & ne parla plus de séparation. Avant la fin de l'année la Comtesse mit au monde un fils , qui lui rendit la tendresse de son mari.

I I.

Sir Charles Wager commandoit l'Es-

cadre Angloise envoyée dans la Mer Baltique en 1725 , pour maintenir la paix dans le Nord. Il dépêcha une frégate à Petersbourg , avec une lettre du Roi d'Angleterre à la Czarine. Lorsque l'Impératrice en eut pris lecture , elle demanda à l'Officier qui la lui avoit remise de combien de vaisseaux l'Escadre Angloise étoit composée. *De vingt deux* , répondit celui-ci. *Comment* , s'écria la Czarine , *vingt deux vaisseaux de guerre pour m'apporter une simple lettre ! voilà les frais de poste les plus coûteux dont j'aie jamais entendu parler. Je compte que votre Maître ne trouvera pas mauvais que j'économise davantage sur ceux de ma réponse.*

I I I.

Le Lord Waldegrave ayant abjuré la Religion catholique , fut envoyé en France , où il demeura plusieurs années en qualité d'Ambassadeur : un jour qu'il étoit dans une maison où il y avoit une assemblée nombreuse , son cousin , le Duc de Berwick , qui avoit eu quelque démêlé avec lui , & qui cherchoit à le mortifier , tourna la conversation sur la Religion , & pria l'Ambassadeur d'avouer

franchement lesquels, des Ministres d'Etat ou des Ministres de l'Evangile, devoient se glorifier de sa conversion. *En vérité, Milord, reprit vivement Waldegrave, je ne puis vous satisfaire, en quittant la Religion Catholique, j'ai renoncé à la confession.*

I V.

Louis XIV demanda, dans le tems qu'il triomphoit de ses ennemis, au jeune Duc du Maine son fils, s'il profitoit bien des leçons de son Maître? *Ah! je ne serai jamais qu'un ignorant, répartir le jeune Prince. Pourquoi cela, dit le Roi?..... Sire, c'est que l'on me donne congé toutes les fois que vous remportez quelque victoire.*

DÉCLARATIONS, LETTRES-PATENTES, ARRÊTS, &c.

IL paroît un arrêt du conseil d'état du Roi, du 18 de Novembre, qui ordonne que le remboursement des principaux de l'emprunt fait par la compagnie des receveurs-généraux des Finances, sera fait par ordre de numéros, des contrats, de constitutions & des promesses de passer contrat.

Par une déclaration du Roi, donnée le 4 du même mois, & enregistrée à la chambre des Comptes le 17, Sa Majesté fixe le tems pendant lequel les officiers comptables demeureront dépositaires des parties non-réclamées.

Il paroît aussi des lettres-patentes du Roi, du 5 Juillet dernier, enregistrées à la chambre des Comptes le 17 du mois de Novembre, qui ordonnent la conversion des rentes de tontines en rentes purement viagères, à compter du 1 Janvier 1770.

Le 8 Décembre, le Roi a tenu, à onze heures du matin, son lit de justice, & y a fait enregistrer & publier un édit portant règlement.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 2 Déc. qui ordonne que toutes les rescriptions sur les recettes générales, les assignations sur les revenus du Roi & autres effets dont le paiement a été suspendu par l'arrêt du 18 Février dernier, & qui ont été ou seront convertis en reconnoissances du Sieur Micault d'Harvelay, garde du trésor royal, seront remboursées à la caisse commune des recettes générales; qu'en conséquence il sera fait annuellement & à commencer de l'année prochaine, un fonds assigné sur le produit des recettes générales des finances, qui ne pourra être moindre de trois millions & qui sera employé audit remboursement. Le même arrêt porte que ce remboursement aura lieu, par la voie du sort, dans une loterie qui sera tirée en l'hôtel de la caisse commune des recettes générales, dans le mois de Février de chaque année, à commencer au mois de Février prochain. Il contient aussi diverses autres dispositions relatives à cet objet.

Par un autre arrêt du conseil d'état du Roi, du même jour, Sa Majesté ordonne que le Sr *Magon*

de la Balue remestra au Sr d'Harvelay, garde du trésor royal, les rescriptions & assignations suspendues, étant en ses mains, pour le montant des actions de la caisse d'escompte non acquittées, qui sont en celles du Public.

Il paroît un édit du Roi, du premier Décembre 1770, enregistré à l'Audience de France, qui détermine le droit de marc d'or qui sera perçu à l'avenir. En conséquence ce droit sera fixé au quarantieme de la finance des offices de finances. Tous ceux qui sont pourvus de commissions des fermiers généraux du Roi, des administrateurs des postes, des fermiers généraux des poudres & salpêtres & autres fermiers & régisseurs des droits de Sa Majesté, auxquelles commissions sont attachés des privilèges & exemptions, paieront le droit de marc d'or sur le pied du quarantieme de leur cautionnement pour ceux qui en ont fourni, & du cinquieme de leurs appointemens annuels pour ceux qui n'en ont point fourni. Tous ceux qui seront pourvus à l'avenir de charges, places & offices auprès du Roi, seront aussi assujettis au paiement du droit de marc d'or, conformément au tarif joint à l'édit, ainsi que ceux auxquels Sa Majesté accordera des brevets, pour graces, honneurs, titres, dignités, services, tant civils que militaires, & enfin pour toutes lettres d'érection de terres en dignités, lettres de noblesse, reconnaissance ou confirmation de noblesse, & lettres portant établissement de droits, concessions, privilèges & autres graces généralement quelconques.

Il paroît aussi un arrêt du conseil d'état du Roi, du 29 Novembre 1770, portant règlement

210 MERCURE DE FRANCE.

pour la perception du droit d'indult , sur les marchandises provenant du commerce de l'Inde.

Par une déclaration , du 23 Septembre dernier , enregistrée à la chambre des Comptes le 19 Novembre suivant , Sa Majesté fixe les délais dans lesquels les trésoriers généraux de l'extraordinaire des guerres & ceux de l'artillerie & du génie , compteront de leurs exercices actuellement finis.

A V I S.

I.

Cours de Physique expérimentale.

M. SIGAUD Delafond , démonstrateur de physique expérimentale en l'université , professeur de mathématiques , de la société royale des sciences de Montpellier , des académies d'Angers , de Bavière , &c. commencera un cours de physique expérimentale le lundi 7 Janvier 1771 , à 11 heures du matin , qu'il continuera les lundi , mercredi & vendredi de chaque semaine. Il en commencera un autre le mardi 8 , à 6 heures du soir , qu'il continuera les mardi , jeudi & samedi. Ces cours seront considérablement augmentés sur l'électricité. Il suivra sur cette partie un traité qu'il vient de publier , pour servir de suite à ses leçons de physique , & dans lequel il démontre toutes les découvertes qu'on a faites jusqu'à ce sur cette importante matière.

Ceux qui voudront suivre ces cours , sont priés

de se faire inscrire chez le démonstrateur, qui demeure rue St Jacques, près S^t Yves, maison de l'Université.

I I.

Calendrier intéressant pour l'année 1771, ou *Almanach Physico-Economique*, contenant une histoire abrégée & raisonnée des indictions qu'on a coutume d'insérer dans la plupart des calendriers, un recueil exact & agréable de plusieurs opérations physiques amusantes & surprenantes, qui mettent tout le monde à portée de faire plusieurs secrets éprouvés, utiles à la société, &c. &c. &c. Par M. S. D. Prix 12 s. *broché*. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Le Jardinier Prévoyant, *Almanach* pour l'année 1771, seconde année. 6 s. *broché*. A Paris, chez Didot jeune, Quai des Augustins.

Almanach de l'Etranger, pour l'année 1771, pour lui servir à former avec aisance, économie & agrément son séjour à Paris; in-16. Prix, *broché* 1 liv. 4 s. *relié* 1 liv. 16 s. A Paris, chez Hochereau l'aîné, libraire, quai des Augustins, au Phénix.

Cet almanach est curieux, & un guide agréable pour les étrangers & les François qui veulent faire leur cours de curiosités dans la capitale.

Almanach des Centenaires, ou durée de la vie humaine jusqu'à cent ans & au-delà, démontrée par des exemples sans nombre tant anciens que modernes, tome X contenant, 1^o. des remarques sur le calendrier, 2^o. le calendrier de l'année 1771;

212 MERCURE DE FRANCE.

3°. la suite des centenaires ; 4°. la guzette centenaire de 1671 ; 5°. la table générale des centenaires. A Paris, chez Martin Lottin l'aîné, libraire & imprimeur de Mgr le Dauphin & de la Ville, rue St Jacques, près St Yves, au Coq & au Livre d'or, 1771.

Almanach géographique, petit atlas élémentaire composé de cartes générales & particulières des différens empires, royaumes & républiques de l'Europe, & des autres parties de la terre, suivi de descriptions sous le titre d'idée générale de la géographie & de l'histoire moderne, chez Desnos, libraire, rue St Jacques, au Globe, in-24. relié en marroquin avec les cartes 9 liv., en veau 6 liv.

On trouve, chez le même, *Tableau général de l'Histoire de France*, contenant la suite des principaux événemens, selon l'ordre des règnes, & l'ordre chronologique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au tems actuel.

Cetableau fait suite à la seconde partie de l'ouvrage qui paroît actuellement sous le titre d'idée générale de la géographie & de l'histoire moderne, par M. Maclot, professeur de cosmographie, vol. in-24, broché 1 liv. 4 s.

Idée générale de la Géographie & de l'Histoire moderne, seconde partie, complétant la description historique de l'Europe, & suivie d'un tableau général de l'Histoire de France, où l'on met sous les yeux la suite des principaux événemens selon l'ordre des règnes & l'ordre chronologique depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au tems actuel, par M. Maclot, professeur de cosmographie.

Almanach des trois Fortunes, essai sur les combinaisons de la loterie de l'Ecole-Royale-Militaire pour servir d'instruction sur cette loterie, & d'éclaircissement sur les divers avantages que l'on en peut tirer : on y a joint une tablette de papier nouveau pour y écrire avec une pointe quelconque les numéros qui sortiront à chaque tirage, &c. vol. in-24, supérieurement exécuté de 243 pages; prix br. 6 s.

I I I.

Messieurs les Souscripteurs de la nouvelle édition du Dictionnaire de la Noblesse, six vol. in-4°. sont priés de faire retirer le tome premier, qui sort de dessous presse. On paie en retirant chaque volume, 12 livres, & 12 sols pour la brochure en carton. On souscrit en tout tems,

Les personnes qui ne souscrivent pas, paieront chaque volume 18 livres. Il paroîtra un volume dans l'espace de trois à quatre mois.

A Paris, chez la Veuve Duchesne, libraire, rue St Jacques, au Temple du Goût; & chez l'Auteur, (M. de la Chenaye des Bois, rue St André-des-Arts, à côté de l'Hôtel d'Hollande.)

I V.

Les Traits de l'Histoire Universelle Sacrée & Profane, d'après les grands Peintres & les meilleurs Ecrivains, en 6 volumes in-8°.

Cet ouvrage est principalement consacré à l'éducation des jeunes gens, propre aussi pour l'instruction & l'amusement des personnes de

214 MERCURE DE FRANCE

tout âge & de tout sexe, qui veulent avoir des notions de l'Histoire.

Il fut destiné pour servir à l'éducation de Monseigneur le Duc de Bourgogne, auquel il fut dédié.

Les Auteurs sont, quant à la partie littéraire, Messieurs l'Abbé Aubert & de Querlon; celle de la gravure a été faite sous la direction du célèbre M. le Bas, qui, pour donner la dernière perfection à cet ouvrage, a fait refaire de nouveau plus de soixante sujets, d'après les dessins de M. Monet, Peintre du Roi, & gravés par M. Martini; la partie de l'histoire sacrée, qui seule compose quatre volumes, contient 520 estampes: elle vient d'être décorée d'un nouveau frontispice, représentant l'alliance de l'ancien & du nouveau Testament, dessiné & gravé par M. Martini; à la tête de l'histoire poétique, composée par M. Lepicié, Peintre du Roi, est encore un nouveau frontispice, représentant l'origine de la fable, dessiné & gravé par le même M. Martini.

Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage utile, les éditeurs ont cru devoir en diminuer le prix, pour six mois seulement; ainsi, à commencer du premier Octobre, jusqu'au premier Avril 1771, chaque volume, qui s'est vendu jusqu'à présent 12 livres, ne se paiera que 6 liv. broché, ce qui fait pour le tout 36 liv. Le tems de la remise expiré, les six volumes se vendront au prix ordinaire de 12 liv.

Cet ouvrage se distribue à Paris, chez Mlle le Maire, rue St. Hyacinthe, Porte St Michel, près le cabinet de Consultation.

Durand, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis St Yves.
 Et chez { Hérissant, libraire, rue St Jacques, au coin de celle de la Parcheminerie.
 MM. Etienne, libraires, rue St Jacq. vis-à-vis la rue du Plâtre.
 Et le Bas, graveur du Roi, au bas de la rue de la Harpe.

V.

Vinaigres de table & de toilette, moutarde, fruits confits au vinaigre, &c.

Le sieur Maille, seul vinaigrier-distillateur ordinaire du Roi, nommé après la mort du feu sieur le Comte, a commencé à distribuer, gratuitement aux pauvres, le lundi 12 Novembre & le jeudi suivant, de la moutarde pour les engelures; il continuera cette distribution pendant tout le cours de l'hiver le matin des jours ci-dessus indiqués. Les pauvres qui lui demanderont de cette pommade, auront soin de lui faire voir le besoin qu'ils en ont, & d'apporter un petit pot.

Le vinaigre rouge, première & seconde nuance, de la composition du sieur Maille, continue toujours d'être très-recherché pour la toilette. Ce vinaigre, qui imite très-bien les couleurs, est d'autant plus agréable, qu'on peut s'essuyer sans qu'il disparaisse, ce qui est d'une très-grande commodité pour les personnes qui vont aux bals; ce vinaigre est, par sa qualité balsamique, un très-bon cosmétique. Il em-

216 MERCURE DE FRANCE.

pêche que la peau ne se ride. On l'emploie avec un égal succès pour les lèvres. Il les préserve de gercer par le froid même le plus rigoureux.

Le Magasin du sieur Maille est généralement fourni de toutes sortes de vinaigres , au nombre de 200 sortes, soit pour la table , les bains ou la toilette ; tels que le *vinaigre romain* , si connu pour blanchir les dents , en conserver l'émail , arrêter le progrès de la carie , les raffermir dans leurs alvéoles & détruire l'haleine forte ; le *vinaigre de storax* pour blanchir la peau , & empêcher qu'elle ne se ride ; le *vinaigre de turbie* pour guérir radicalement le mal de dents ; le *vinaigre des fleurs de citrons* pour guérir toutes sortes de boutons ; le *vinaigre d'écailles* pour les dartres farineuses ; le *vinaigre de vénus* à l'usage des opifamides ; le *vinaigre admirable & sans pareil* ; le *vinaigre de cyprès* pour noircir les cheveux roux ou blancs ; le véritable *vinaigre des quatre-voleurs* , préservatif contre tout air contagieux. On distribue dans ce même magasin un sirop de vinaigre , une excellente moutarde aux capres & aux anchoix , où il entre des extraits d'herbes fines ; plusieurs autres sortes de moutardes & différentes espèces de fruits confits au vinaigre. Les moindre bouteilles des vinaigres de propriété sont de 3 liv. & celles de vinaigre de rouge seconde nuance , de 4 liv. les plus petits pots de moutarde pour les engelures , 30 sols. Les personnes des Provinces de France & pays étrangers qui désireront se procurer ces différens vinaigres , sont priées de faire tenir leur lettre & leur argent francs de port ,

port , & ces vinaigres leur seront envoyés très-exactement , avec la façon d'en faire usage. La demeure du sieur Maille est rue *St André-des-Arts* , *Paris* , la troisième porte cochère , presque vis-à-vis la rue *Haute-feuille*.

V I.

Le sieur Bouthier Desmarais , marchand orfèvre , bijoutier , jouaillier , donne avis qu'il perce les oreilles des Dames toutes les deux à-la-fois en un seul coup , & aussi promptement qu'un éclair , en y mettant les boucles d'oreilles tout de suite. Le tout , avec très-peu de douleur. Il demeure rue & vis-à-vis de l'Hôtel de Buffi : on le trouve toujours chez lui , & il va en ville lorsqu'il en est requis.

V I I.

Le sieur Faciot , marchand confiseur au magasin du Goût , rue St Denis , entre les rues Grenetal & du Petit-Henleur , déjà connu par ses inventions pour les étrennes , n'a rien négligé pour offrir cette année au public différens objets , capables de flatter le goût. On trouvera chez lui toutes sortes de nouveautés piquantes , un assortiment complet de dragées de Verdun , du chocolat de santé & à la vanille , & généralement tout ce qui concerne son commerce.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Warsovie, le 27 Movembris 1770.

SUIVANT les nouvelles qu'on reçoit de la grande armée Russe, le général de Romanzow est à Falsy dans la Valachie ; on ne sçait pas encore où il prendra les quartiers d'hiver ; mais, comme il a de grands magasins dans la Moldavie, on présume qu'il y fera séjourner son armée. Le comte de Panin, après avoir laissé une garnison suffisante à Bender, a envoyé le reste de son armée prendre ses quartiers d'hiver dans la Petite - Russie ; son quartier général est à Corkow : il a envoyé quelques détachemens pour renforcer le général Berg, & il a pris, dit-on, des mesures pour entreprendre le siège d'Oczakow aussi-tôt que la saison le permettra.

Quelques avis, en date du 20 de ce mois, portent qu'il s'est établi une correspondance très-intime entre le comte de Romanzow qui étoit alors à Yalpach & le Grand Visir qui campe à Isaktcha, à l'occasion des échanges des prisonniers.

De Vienne, le 5 Décembre 1770.

Le gouvernement ayant résolu de supprimer plusieurs fêtes de l'année, a cru devoir faire part de son dessein au Pape qui y a donné son consentement. Le décret de suppression n'est pas encore imprimé ; mais il a déjà été lu dans plusieurs départemens.

On a expédié dernièrement à tous les monastères

res des Pays Héréditaires, des ordres par lesquels il leur est défendu de recevoir dorénavant aucun religieux qui n'auroit pas vingt-quatre ans accomplis.

De Berlin, le premier Décembre 1770.

Le Roi, voulant augmenter la population & l'industrie dans la Marche Electorale, a fait publier un règlement par lequel Sa Majesté exempte, pour trois ans, les ouvriers & fabricans étrangers qui voudront s'établir dans cette province, des charges imposées aux natifs & des droits d'entrées sur les denrées nécessaires à leur consommation, ainsi que de l'obligation de fournir des recrues. Les étrangers qui voudront s'y établir pour faire le commerce seront également, pendant ce terme, exempts de tout service & frais relatifs; & ceux qui ne faisant point de commerce & n'ayant point de maison vivront de leur industrie, jouiront pour toujours de la même exemption. On leur accordera, pour le défrichement d'un terrain, une gratification de cent cinquante écus & une autre somme qui sera employée à bâtir.

De Cadix, le 30 Novembre 1770.

Le vaisseau de guerre Espagnol le *Monarque* est arrivé de Carthagene du Levant en cette baie, le 4 de ce mois. On assure que le marquis de Casa Tilly, chef d'escadre, qui monte ce vaisseau, est nommé commandant de l'escadre de Cadix, laquelle sera composée de douze vaisseaux, dont la plupart sont déjà armés.

On continue, avec beaucoup d'activité, à préparer les navires destinés à transporter le régi-

K ij

220 MERCURE DE FRANCE.

ment d'*Amérique* aux *Isles Canaries*, & celui d'*Irlande* au port de l'*Amérique* qui lui est désigné par la cour.

De Londres, le 14 Décembre 1770.

La séance du 10, dans les deux chambres du parlement, a été très-orageuse. Le duc de Manchester voulut faire une proposition dans celle des pairs, & débuta par représenter vivement qu'on manquoit de vaisseaux pour protéger les garnisons de Gibraltar & de Minorque. Il fut interrompu aussi-tôt par le lord Gower qui demanda qu'on fit sortir de la chambre tous ceux à qui la pairie ne donnoit pas le droit d'y rester, observant que certaines propositions étant amenées par surprise, pouvoient faire naître des discussions qu'il ne convenoit point de rendre publiques, & que, dans une assemblée où on laissoit entrer tant de monde, il pouvoit se glisser quelques émissaires de puissances étrangères.

La proposition que le duc de Manchester alloit faire dans la chambre des Pairs, lorsqu'il fut interrompu, & qu'il a reprise le lendemain, étoit de présenter à Sa Majesté une adresse, par laquelle Elle seroit suppliée de donner des ordres pour qu'on se hâtât de mettre en état de défense nos possessions de la Méditerranée & des Indes Occidentales, & en particulier pour que l'on envoyât, sans délai, tous les secours nécessaires pour la sûreté de Gibraltar. Cette proposition fut rejetée à la pluralité de quarante voix contre quatorze.

Le 11, seize pairs remirent à la chambre une protestation contre l'interruption causée, la veille, au moment où l'un des pairs vouloit y faire une proposition importante.

Les enfans de Leurs Majestés, qui ont été inoculés dernièrement, ont actuellement la petite vérole ; mais les symptômes annoncent qu'elle est de la nature la plus bénigne. On les tient dans une grande chambre sans feu, & il n'y a point de rideaux à leurs lits.

De Venise, le 21 Novembre 1770.

Il s'est élevé, depuis quelques tems, des discussions sur les droits de franchise dont les ambassadeurs étrangers ont joui jusqu'à présent, & que le Sénat voudroit aujourd'hui supprimer ou restreindre. On craint que cette affaire n'occasionne du refroidissement entre quelques cours étrangères & la République.

De Toulon, le 20 Novembre 1770.

Ibrahim Coggia, Envoyé du Bey de Tunis, après avoir achevé sa quarantaine, fut admis hier en cette ville, & salué de sept coups de canon, à son entrée dans le port. Il fut reçu à son débarquement par le Sr Barri, commissaire de la Marine, & conduit chez le Sr de Bompar, commandant de ce département. Il se rendit ensuite au Jardin du Roi, où on lui a préparé un logement, & où il restera quelques jours avant de partir pour Paris.

De Marseille, le 30 Novembre 1770.

Suivant des lettres de Constantinople, en date du 17 du mois dernier, les Russes ayant été chassés de l'isle de Lemnos par Hassan Bey, leur escadre a abandonné cette isle, la seule dans tout le voisinage des Dardanelles où elle pouvoit prendre ses quartiers d'hiver. Hassan Bey commandoit le vaisseau qui, dans l'affaire de Chichisme, avoit

K ij

222 MERCURE DE FRANCE.

abordé celui de l'amiral Spiritow, & qui étoit prêt de s'en emparer lorsque les Russes prirent le parti d'y mettre le feu. Les mêmes lettres ajoutent que la Porte Ottomane n'étoit pas sans inquiétude sur les démarches du Kan de Crimée, qui, disoit-on, négocioit une paix particulière avec la Russie.

Du 14 Décembre 1770.

On a appris par des lettres de Constantinople, du 3 du mois dernier, que les Turcs avoient repris l'isle d'Imbros sur les Russes, & qu'une partie des soldats de la garnison avoit été taillée en pièces & les autres faits esclaves. Ces lettres ajoutent que le Grand Visir avoit été déposé, & que le Sultan avoit nommé, à sa place, Selictar Mehemet Pacha, son beau-frere. On a appris aussi de Smyrne que les commandans de cette ville avoient refusé l'entrée du port à un vaisseau de guerre Anglois & à deux frégates de la même nation, & les avoient obligés de mouiller au-delà des châteaux qui en défendent l'entrée.

Il nous est encore arrivé, par mer, cette semaine, 10, 500 charges de bled.

De Paris, le 14 Décembre 1770.

Le 7 de ce mois, les journaux & les manuscrits du feu Abbé Chappe d'Auteroche furent déposés à l'Observatoire, entre les mains du Sr Cassini de Thury, par le Sr Pauli, ingénieur-géographe du Roi, qui avoit accompagné l'Abbé Chappe dans son voyage en Californie. Le Sr Pauli a rapporté que l'Abbé Chappe voulut rester au Hameau de Saint-Joseph, à dix-huit lieues du Cap Saint-Lucar, malgré la maladie contagieuse qui y régnoit déjà à son arrivée, parce que n'ayant plus que huit

Jours pour se préparer à son observation, il ne vouloit plus courir le risque de la manquer; il comptoit d'ailleurs sur la force de son tempérament & sur la bonne santé de ses compagnons de voyage. Huit jours après l'observation du passage de Vénus, il tomba malade: on voit par ses journaux que malgré les accès d'une fièvre ardente, qui étoient suivis d'un abattement universel, il continua jusqu'au 18 Juillet les observations nécessaires pour déterminer la longitude & la latitude de Saint-Joseph. Enfin, près de succomber, il déposa ses manuscrits, dans une cassette qu'il donna au Sr Pauli, en le chargeant de la remettre lui-même à l'académie; & paroissant se consoler de sa mort, par les fruits qu'on devoit retirer de son voyage, cet académicien expira le premier Août. L'horloger: l'interprète, un des deux officiers Espagnols, les douze soldats de l'escorte, quatre officiers qu'on envoya de Mexico à Saint-Joseph, & environ cinquante Indiens qui composoient le Hameau, moururent de la même maladie.

L'observation de l'Abbé Chappe est complétée. Le Sr de la Lande, de l'académie royale des Sciences, en ayant fait le calcul, a trouvé le premier contact intérieur de Vénus & du Soleil à midi, 17 minutes 27 secondes; le second contact à 5 heures 54 minutes 50 secondes 3 dixiemes; la durée du passage étant de 5 heures 37 minutes 23 secondes 3 dixiemes; la latitude du lieu de 23 degrés 3 minutes 37 secondes; enfin la parallaxe du Soleil qui en résulte, de 8 secondes $\frac{1}{2}$, & sa distance, d'environ 35 millions de lieues, chacune de 2283 toises. Cette détermination suppose qu'on prenne un milieu entre les observations faites dans le nord de l'Europe, à Cajanebourg & à Wardhus.

K. iv.

PRÉSENTATIONS.

Le 27 Novembre, la comtesse de Fougieres a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale, par la comtesse d'Egmont.

Le 2 Décembre, la marquise de l'Aubespine a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la duchesse de St Aignan.

Le même jour, la barone de Zuckomantel, ci-devant ministre plénipotentiaire du Roi, auprès de l'Electeur de Saxe, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le duc de Choiseul.

Le marquis de Lignerac, ayant hérité de la Grandesse du duc de Caylus, son oncle, a eu aussi l'honneur d'être présenté au Roi, en qualité de Grand d'Espagne.

Le baron de Blome, envoyé extraordinaire du Roi de Dannemarck, eut le 4 Décembre sa première audience publique du Roi & de la Famille Royale. Il fut conduit à cette audience, par le sieur Tolozan, introducteur des ambassadeurs, qui étoit allé avec le sieur de Sequeville, secrétaire ordinaire de Sa Majesté, prendre ce ministre dans les carrosses du Roi & de Madame la Dauphine, & qui le ramena chez lui dans ces mêmes carrosses avec les cérémonies accoutumées.

Le sieur Ruiz-Embito, chevalier des ordres royaux & militaires de St. Lazare de Jérusalem & Hospitaliers de Notre-Dame de Mont-Carmel, ci-devant intendant de la marine à Ro-

chefort , ayant été nommé par le Roi à l'intendance de la marine de Brest , a eu l'honneur de remercier , à cette occasion , le 6 Décembre Sa Majesté , à qui il a été présenté par le duc de Praslin.

Le marquis de Vintimille ayant donné sa démission de la charge de premier enseigne de la compagnie des Chevaux-Légers de la Garde du Roi , Sa Majesté a disposé de la charge de Cornette , vacante par cette démission , en faveur du comte d'Aubigné , qui eut l'honneur de lui être présenté en cette qualité , le 5 Décembre , par le duc d'Aiguillon , capitaine-lieutenant de cette compagnie.

La duchesse de Luynes a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale le 16 Décembre , par la duchesse de Chevreuse , & elle a pris le tabouret le même jour.

Le 16 , le comte de Segur , officier du régiment du Mestre-de-Camp de Cavalerie , fils du marquis de Segur , chevalier des ordres du Roi , & lieutenant-général de ses armées , & le 18 , le marquis de Grave , officier du Régiment , & fils du comte de Grave , maréchal de camp , ont eu l'honneur d'être présentés à Sa Majesté.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale ont signé le 2 de Décembre , le contrat de mariage du comte de Ste Aldegonde , colonel dans le corps des Grenadiers de France , avec Demoiselle du Hamel.

N A I S S A N C E S.

La comtesse de la Tour - d'Auvergne est accouchée le 20 de Novembre, d'un garçon.

Le 28 Novembre, entre sept & huit heures matin, la Printesse, épouse du Stathouder, est heureusement accouchée d'une Princesse.

La duchesse de Parme est heureusement accouchée, le 22 de Novembre d'une Princesse.

La femme du sieur Melvid de Bullwel dans le comté de Nottingham, est accouchée depuis peu, d'une fille qui est le trentième de ses enfans, dont 17 sont vivans. Cette femme n'est âgée que de 45 ans, & jouit d'une très bonne santé.

M O R T S.

Anne-Geneviève de Ferrières de Sauvebeuf, veuve de (N.) Vassau, brigadier des armées du Roi, est morte dans sa terre d'Aigueperes, près de Limoges, le 10 de Novembre, âgée de 84 ans.

Claude-Louise-Jeanne d'Illiers d'Entragues, veuve de Louis-Auguste, marquis de Rieux, lieutenant-général des armées du Roi, est morte à Paris le 27 Novembre, dans la 43^e année de son âge.

Le nommé Laurent Dufort, vigneron, de la paroisse de Villemontais, élection de Roanne,

J A N V I E R. 1771. 227

généralité de Lyon, y est mort le 22 Octobre dernier, âgé de 102 ans.

Louls-Philogne Brulart, marquis de Puizieux & de Sillery, chevalier des ordres du Roi, maréchal de camp, ministre d'état & du conseil d'état ordinaire, ancien secrétaire d'état au département des affaires étrangères, lieutenant-général au gouvernement du Bas-Languedoc, gouverneur & grand bailli d'Epervay en Champagne, est mort à Paris le 8 Décembre, dans la 60^e année de son âge.

Le comte de Bouville, maréchal des camps & armées du Roi, est mort le 7 de Novembre dans sa terre de Pormort en Normandie.

La Princesse régnante d'Armstadt - Schwartzbourg, est morte à Vienne le 7 de Novembre.

La Princesse Guillelmine-Marie, née Landgrave de Hesse-Hombourg, comtesse-douairière d'Altembourg, est morte le 25 Novembre, âgée de 93 ans.

Christophe Sanchez de Movellen, laboureur, est mort le 2 Novembre à Treceno, dans la vallée de Valdaliga, évêché de St André, dans la 106^e année de son âge.

Antoine-Louis Crozat, Baron de Thiers, brigadier des armées du Roi, lieutenant-général & commandant pour Sa Majesté dans la Province de Champagne, est mort à Paris, le 15 Décembre, dans la 71^e année de son âge.

Pierre-Joseph Alary, prieur de Gournay-sur-Marne, l'un des 40 de l'Académie-Françoise,

228 MERCURE DE FRANCE.

ci-devant attaché à l'éducation du Roi, instituteur de feu Monseigneur le Dauphin & des Enfans de France, & l'un des gens de lettres attachés à la bibliothèque de Sa Majesté, est mort à Paris, le 15 Décembre, dans la 81^e année de son âge.

Jean Burret, jardinier, est mort le 13 du mois de Novembre, à Dax, âgé de 109 ans.

Isabelle-Sidonie Wilhelmine, née baronne de Leyen, Dame de l'ordre de l'Etoile de l'Impératrice Reine de Hongrie, veuve depuis 1745, de feu Henri, baron de Redwitz, est morte le 13 Octobre dernier en son château de Kieutzhem, près de Colmar en Alsace, âgée de plus de cent ans. Elle laisse pour héritière, Demoiselle Marie - François - Thérèse, baronne de Leyen, sa sœur, moins âgée qu'elle de deux ans.

Jean Senac, conseiller ordinaire du Roi en ses conseils d'état-privé, premier médecin de Sa Majesté, surintendant-général des eaux, bains & fontaines minérales & médicinales du royaume, membre de l'académie-royale des sciences, est mort à Versailles le 20 Décembre, âgé d'environ 80 ans.

Marie Laifier, veuve d'Etienne Vitry, jardinier fleuriste, est morte à Vincennes, dans la 101^e année de son âge.

LOTERIES.

Le cent dix - neuvième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois dernier, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 23392. Celui de vingt mille livres au N°. 36409, & les deux de dix mille aux numéros 24160 & 24703.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de Décembre. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 29, 70, 22, 56, 64. Le prochain tirage se fera le 5 Janvier.

T A B L E.

P	PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5
A Erise,	ibid.
Envoi,	8
Vers à Mlle Raucourt, jeune actrice, sur le	
rôle d' <i>Euphémie</i> dans <i>Gaston & Bayard</i> ,	9
La Barque, fable,	10
Le Déclin, ode,	11
L'Aveugle & son Chien, conte,	14
La Fortune & le Songe, imités de l'allemand,	42
Les Yeux & la Bouche, fable,	44

230 MERCURE DE FRANCE:

Stances à Mlle * * *,	46
Les Etrennes, proverbe dramatique,	48
Sonnet,	166
Vers à Mde Benoît,	67
Vers pour mettre au bas du portrait de M. Dufaulx,	68
A M. de Fontette, sur sa promotion à la place de Chancelier du Comte de Pro- vence,	169
Vers à mettre au bas du portrait du même,	<i>ibid.</i>
Epigramme,	70
Le Page,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogryphes,	71
ENIGMES,	72
LOGOGRYPHES,	74
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	76
Réflexions sur la poésie & la peinture,	<i>ibid.</i>
Les quatre Ages, poème,	<i>ibid.</i>
Béverlei, tragédie bourgeoise, imitée de l'anglois,	77
Œuvres du docteur Young,	80
L'Imitation de Jesus - Christ. nouvelle tra- duction,	87
Manuel sur la mesure du tems,	90

J A N V I E R. 1771. 231

Veringentorix , tragédie ,	92
Essai sur de nouvelles découvertes ,	93
Calendrier pour l'année 1771 ,	95
Cicéronis de amicitia dialogus , .	96
Sarcotis & Caroli Panegyris ,	97
L'Erreur des desirs ,	<i>ibid.</i>
Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs grecs & latins ,	104
Le grand Vocabulaire françois ,	108
Le Trésor du Parnasse ,	109
Mémoires sur la nature du chauffage écono- mique ,	111
Traité du jeu de Wisk ,	113
Le Pour & Contre de l'Inoculation ,	115
Annales de la ville de Toulouse ,	119
Les Spectacles de Paris ,	121
Le Manuel des Artistes ,	122
Poësies sacrées ,	128
Plan d'Education publique ,	129
Traduction en vers de la premiere Eglogue de Virgile ,	230
Stances à un Ministre ,	118
A M. l'Abbé de la Porte ,	139
Vers pour mettre au bas du portrait de M. de la Martiniere ,	<i>ibid.</i>
Cantique sur la Naissance du Sauveur ,	140
ACADEMIES.	141
SPECTACLES , Concert spirituel ,	179

232 MERCURE DE FRANCE.

Opera ,	187
Comédie françoise ,	189
Coménie italienne ,	190
ARTS , Gravure ,	194
Musique ,	199
Lettre de M. de Voltaire au Rédacteur du Secrétaire du Parnasse ,	200
Discours de M. Bachelier à la distribution des prix des Ecoles de dessin ,	203
ANECDOTES ,	198
Déclarations , lettres-patentes , &c.	207
AVIS ,	210
Nouvelles Politiques ,	218
Présentations ,	224
Mariages ,	225
Naissances , morts ,	226
Loteries ,	229

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le premier vol. du Mercure de Janvier 1771, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris , le 31 Décembre , 1770.

RÉMOND DE STE ALBINE.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.



MER C

DE FR

DÉDIÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ D

JANVI

SECOND

Mobilitate vig



A P A

Chez LACOMBE

Christine, près

Avec Approbation

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER. 1771.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du *Mercury*.

L'abonnement du *Mercury* à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au SIEUR LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris, 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 f.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne le notice
des nouveautés des Sciences, des Arts, &c.
L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Pro-
vince, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 f.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en
paroît deux feuilles par semaine, port franc
par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS,
chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE
CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il
paroît deux feuilles par semaine; on souscrit
à PARIS, au bureau général des gazettes étran-
gères, rue de la Juftienne, 36 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, com-
posé de 24 parties ou cahiers de 6 feuilles cha-
cun; ou huit vol. par an. Il en paroît un cahier
le 1^r, & le 15 de chaque mois. Franc de
port à Paris, 30 liv.

Et franc de port par la poste en province, 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12.
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

Les douze Césars de Suétone, traduits par
M. de la Harpe, 2 vol. in-8°. brochés 8 l.

L'Ecole Dramatique de l'Homme, in-8°. broch. 3 l. 10 s.

Histoire des Philosophes anciens, avec leurs
Portraits, 2 vol. in-12. br. 5 liv.

Dict. Lyrique, 2 vol br. 15 l.

Supplément du Dict. Lyrique, 2 vol. br. 15 l.

Calendrier intéressant pour l'année 1771,
in-18. 12 s.

Tomes III & IVe. du Recueil philosophique
de Bouillon, in-12. br. 3 l. 12 s.

Dictionnaire portatif de commerce, 1770,
4 vol. in-8°. gr. format rel. 20 l.

Le Droit commun de la France & la Coutume
de Paris; par M. Bourjon, n. éd. in-f. br. 24 l.

Essai sur les erreurs & superstitions anciennes
& modernes, 2 vol. in-8°. br. 4 l.

Le Mendiant boîteux, 2 part. en un volume
in-8°. br. 2 l. 10 s.

Considérations sur les causes physiques,
in-8°. rel. 5 l.

Satyres de Juvenal; par M. Dufaulx,
in-8°. rel. 7 l.

Le Dictionnaire de Jurisprudence canonique,
in-4°. 4 vol. rel. 48 l.

Dict. Italien d'Antonini, 2 vol. in-4°. rel. 30 l.

Méditations sur les Tombeaux, 8 br. 1 l. 10 s.

Mémoire pour les Natifs de Genève, in-8°. broch. 1 l. 4 s.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER. 1771.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LES MÉDECINS DE BAGDAD.

Conte.

ENFANS, hommes, vieillards, écoutez une
histoire.

J'ai lu qu'un moine ou Derviche Persan,
Par la vertu d'un talisman,
Petit engin qui tient fort du grimoire,
Découvroit devant l'huis de chaque médecin
Les phantomes légers, autrement dit les ombres

A iij

6. MERCURE DE FRANCE.

De tous les trépassés qui, dans les manoirs sombres ,

Avoient été plongés par leur art assassin.

Et jugez bien qu'à Bagdad la grand'ville

Le susdit moine ayant son domicile ,

Point ne manquoit de telles visions.

Jamais il ne sortoit de son humble cellule

Pour répandre au-dehors ses bénédictions ,

Qu'il n'aperçût devant le pompeux vestibule

Des plus célèbres Machaons ,

Non un phantome ou deux , mais d'épais bataillons

D'ombres mâles , d'ombres femelles ,

Pères vieux , mères grands , jeunes gens & pucelles ,

Tous victimes jadis de leur crédulité ,

Tous descendus au Stryx de par la faculté :

De quoi le bon Derviche , ame noble & bien faite ,

Gémissoit tous les jours devant le grand-prêphète ;

Mais sans espoir de mieux . . . Quand un jour par hasard ,

Ayant , de la cité , traversé l'étendue ,

Il aperçut au bout d'une dernière rue ,

Devant un vieux taudis qui touchoit au rempart ,

Deux petits marmousets , deux ombres très-fluettes ,

Qui s'ennuyoient bien fort d'être en ce lieu solitaires.

Ah ! dit-il d'aise transporté,
 Qu'à jamais le saint nom d'*Alla* soit exalté,
 Qui, par une faveur insigne,
 M'a fait trouver enfin, à moi pécheur indigne,
 Le Sauveur de l'humanité,
 L'expulseur de tous maux, le Dieu de la santé !
 Allons complimenter le nouvel Esculape.
 Tout en disant ses mots, il sonne ou bien il
 frappe;

On ouvre : il montre au galien
 Où logeoit le mortel cru rival d'Hippocrate;
 Et l'accablant de chaudes embrassades,
 Permettez, lui dit-il, Seigneur,
 Que je révère en vous le plus savant docteur...
 En moi ? dit l'autre. Ailleurs portez vos accolades,

Et sur-tout vos complimens fades.
 Loin d'être le phénix des médecins Persans,
 Je suis un apprentif, frais débarqué céans,
 Qui n'ai de mes jours onc traité que deux malades ;
 Encore étoient-ce deux enfans.

Par M. de M-S.

L' H I V E R. Cantate.

Les arbres dépouillés des couleurs du Printems,
N'offrent plus à nos yeux qu'une pompe stérile ;
La nature languit & la terre inutile
Blanchit sous les frimats cuisans.
Les dieux qu'Amathonte révère,
De la fille des mers vont repeupler la cour ;
Et l'amour endormi sur l'autel de Cythère,
Sommeille jusqu'à leur retour.

Flore se retire
Dans le sein des dieux ;
Le léger Zéphire
La suit dans les cieux ;
Echo qui soupire
Reçoit leurs adieux.

La jeune Pomone
Quitte les coteaux.
Palès abandonne
Le soin des troupeaux.
Suivi du vieux Faune,
Pan même frissonne
Dessous les roseaux.

Echappés de leur grotte obscure ;

Les vents en tourbillon s'élancent dans les airs ;
 Les vastes champs de la nature
 Sont le théâtre affreux de leurs combats divers.
 Le calme de Thétis irrite leur audace ,
 L'onde sert de jouet aux tyrans de la Thrace.
 Les Tritons effrayés plongent au fond des eaux ;
 Dans le creux des rochers Doris se précipite ,
 Et Neptune, alarmé dans les bras d'Amphitrite ,
 Attend qu'un heureux calme ait enchaîné les flots ;

Le Noyer timide ,
 Sur la plaine humide ,
 Craint de s'engager ;
 L'intérêt qui guide
 Sa course rapide
 Frémit du danger.

L'aveugle richesse ,
 D'une douce ivresse ,
 Flatte en vain ses sens ;
 La peur du naufrage
 Le fixe au rivage
 Jusques au printems.

L'astre du jour , à travers les nuages ,
 Ne darde qu'à regret des rayons languissans.
 A la voix d'Orion , les ténébreux orages ,
 Rassemblés dans les airs , vomissent des torrens.
 Sur le cristal des ruisseaux transparens

A y

10 MERCURE DE FRANCE.

On ne voit plus flotter les humides Naiades ,
Et les fleuves grossis par les pleurs des Hyades ,
Entraînent dans les mers les pampres jaunissans ,
Des bois consacrés aux Dryades.

Jeunes amans , dont les soupirs
Annoncent les tendres conquêtes ;
En thyrses changez vos houlettes ,
Chantez Bacchus & les plaisirs.

Dans le règne des fleurettes ,
L'Amour vous prépare des fers :
Dans le sein glacé des hivers ,
Bacchus vous prépare des fêtes.

*Par M. de B... Capitaine au régiment
de Tournai.*

A Mlle de S *, le jour de Ste Victoire ,
sa fête.*

Je ne suis pas jaloux des palmes que la gloire
Aux favoris de Mars fait souvent remporter ,
Vous êtes la Tenue victoire
Dont l'éclat puisse me tenter.
Vos vers , déjà gravés au temple de mémoire ,
Mieux que tous nos bouquets sauraient vous y
fêter :
Mon vœu , si j'osois l'en croire ,

J A N V I E R. 1771. 11

Brilleroit en ce jour , mais tout doit l'arrêter ;
Il ne faut pas chanter victoire
Lorsque l'on veut la mériter.

Par M. de la Louptiere.

NUGUEZ. Anecdote portugaise ;

Par M. d'Arnaud.

DANS quelque rang que soit placée la vertu , elle mérite la même considération & les mêmes hommages : elle ne connoît point les odieuses acceptions des titres ni des dignités ; c'est d'elle seule qu'elle tient son existence & son éclat. Sa noblesse est indépendante de l'extraction ; & son prix ne s'évalue point sur les dehors imposans qui peuvent l'entourer. Elle s'élève , sans le secours d'autrui , au-dessus des préjugés d'un monde ébloui d'une fausse splendeur. C'est dans sa propre satisfaction qu'elle trouve sa récompense.

Nuguez n'étoit qu'un simple domestique , sorti de ce qu'il a plû à l'insolence de la fortune & au sot orgueil de la naissance , appeler une basse origine ; mais

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

ce domestique , né dans la poussière , est fait pour servir de modèle , non - seulement aux hommes de sa classe , mais à tous les hommes indistinctement ; & l'on ne sauroit trop respecter & consacrer sa mémoire.

Il servoit un maître digne de lui. Alonzo , (c'est ainsi qu'on le nommoit) étoit un gentilhomme Portugais qui avoit amassé au Brésil , par des voies légitimes , un bien suffisant pour réaliser le plan de vie philosophique qu'il s'étoit proposé. Revenu à Lisbonne , sa patrie , il n'aspiroit qu'à jouir de lui-même. Les revers qu'il avoit essuyés dans sa jeunesse avoient été pour lui des leçons plus profitables que les systèmes du bel esprit dont les prétendues connoissances ne manquent guères d'échouer contre l'expérience & la vérité. Il aimoit à réfléchir & fuyoit surtout le monde , bien convaincu que ce qu'on appelle société n'est qu'un amas de ridicules , de vices & souvent de crimes , coloré du vernis brillant de l'élégance & de la perfide politesse. Il savoit à ses dépens que , de toutes les bêtes féroces , la plus ingrate & la plus dangereuse c'est l'homme. Cependant sa misanthropie , qui n'étoit que trop bien fondée , ne l'em-

- pêchoit pas de céder à son penchant : c'étoit l'humanité même & la bienfaisance réunies ; & ce qui ajoutoit un nouveau prix à ses admirables qualités , il les tenoit cachées avec autant de soin , que la plupart des hommes cherchent à faire éclater leurs sottises & souvent leur opprobre. Son occupation journaliere étoit d'aller tous les soirs , enveloppé dans son manteau , visiter les malheureux , leur distribuer des aumônes , les consoler , se pénétrer de leurs larmes pour goûter davantage le plaisir de s'attendrir sur leur sort & de les obliger. Nuguez étoit le dépositaire de ses secrets & de ses bonnes actions. Ce fidèle serviteur ressentait pour son maître l'amour & le respect d'un fils pour son pere. Il avoit dans une occasion sauvé la vie au vertueux Alonzo qui , plein de reconnoissance , l'aimoit comme son unique ami. C'étoit la seule ame où la sienne s'épanchoit.

Tant de vertus sembloit devoir mettre le maître & le domestique à l'abri des coups du sort. Ils en furent pourtant les déplorables victimes. Quels sont donc les décrets de cette puissance supérieure qui se couvre à nos regards d'un voile impénétrable & qui fait subir à la vertu

14 MERCURE DE FRANCE.

de si cruelles épreuves ? C'est dans de pareilles circonstances qu'il faut entièrement se dépouiller de sa raison & s'abaisser dans un silence respectueux devant cette première cause si agissante & si invincible.

A quelques pas de la maison qu'occupoit Alonzo demouroit un Italien opulent qu'on appelloit Barettri. Il rassembloit tous les travers & tous les excès que la fortune entraîne après elle. Il étoit haut, impudent, inhumain, ne voulant point sur-tout être contrarié dans ses moindres desirs, les regardant comme autant de lois suprêmes auxquelles on devoit absolument se soumettre ; fatigué cependant de son existence & fort jaloux de varier son ennui. Il est peu de riches qui ne se reconnoissent dans ce portrait ; & Barettri étoit, pour ainsi dire, la charge de ces hommes aussi ridicules que méprisables. Un esprit de curiosité, beaucoup plus que la louable envie de se lier avec un personnage de mérite, l'engagea à rechercher la société du Portugais : il eut une mortification sensible pour un être opulent & courtisé, celle de faire des avances dédaignées. Le procédé d'Alonzo l'étonnoit presque autant qu'il le révoltoit. C'étoit à

ses yeux une audace qui tenoit du prodige. Il fit de nouvelles tentatives qui furent accueillies de nouveaux refus. Le gentilhomme étoit inébranlable dans sa résolution de vivre isolé ; & ce n'eût pas été, par la connoissance de Baretti, qu'il se fût rendu à un monde l'objet de sa haine ou plutôt de sa sage indifférence. Il mit même de l'humeur dans sa façon de repousser les polairettes de l'Italien : celui-ci traitoit la froideur d'Alonzo d'arrogance punissable. Ils se rencontrèrent un soir dans une promenade fréquentée. Baretti étoit impatient de s'informer pourquoi Alonzo ne profitoit pas, c'étoit son expression, de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire en cherchant les occasions de se lier avec lui. Il parla au Portugais avec cette hauteur & ce ton insultant que la fortune fait pardonner, graces à la bassesse de ses adorateurs. Alonzo mit dans ses réponses cette tranquillité & ce flegme qui déconcertent l'orgueil & lui font de si cruelles blessures. La conversation s'échauffa. Il se dit de part & d'autre des choses fort vives. On en vint jusqu'aux menaces ; du moins Alonzo, lassé des propos outrageans de cet homme, murmura quelques paroles qui firent craindre qu'il ne demandât raison les armes à la

16 MERCURE DE FRANCE.

main. Tous ceux qui avoient été témoins de ce débat ne manquèrent pas de justifier Baretti & de rejeter le tort sur le Portugais. Cette injustice étoit fondée : Baretti tenoit table ouverte : le faste l'environnoit ; il pouvoit payer la flatterie & la bassesse , & Alonzo ne figuroit point à la cour. Sa maison étoit fermée aux parasites & aux oisifs : quand on eût fait son éloge , ç'auroit été un encens distribué sans profit.

Notre solitaire , depuis cette aventure désagréable , avoit conçu le dessein de quitter Lisbonne & de se retirer à la campagne , plus déterminé que jamais à fuir les cercles & à se borner à la seule société de son domestique. De jour en jour cet honnête serviteur lui devenoit plus cher. La reconnoissance & le zèle de Nuguez augmentoient avec les bontés de son maître. Il avoit cependant sollicité la permission de s'absenter quelques mois pour aller voir son pere qui étoit sur les bords de sa tombe. Alonzo qui connoissoit les droits de la nature s'étoit laissé toucher ; il se sépara de Nuguez , non sans beaucoup de peine , après lui avoir fait promettre qu'il reviendrait au tems marqué : ce départ même lui coûta des larmes ; & sa philosophie s'étonnoit de cette foi-

blêssé. Les pressentimens seroient-ils une voix secrète que le Ciel met en nous & que l'abus de notre raison cherche à étouffer?

Voilà donc Alonzo renfermé dans sa retraite & décidé à ne la quitter qu'au retour de Nuguez. Des réflexions & des livres étoient son seul amusement. Mille cris l'arrachent à sa tranquillité en lui apprenant qu'on vient de trouver dans la rue le cadavre de Barette percé d'un coup d'épée. Son humanité l'emporte sur le ressentiment. Il ne peut s'empêcher de plaindre la destinée de ce malheureux.

Ce triste événement l'occupoit, lorsqu'une troupe de soldats entre avec furie dans sa solitude, se saisit de lui, le traîne vers la prison, le plonge dans un cachot; il y est chargé de chaînes. Une porte de fer armée de verroux tombe avec bruit sur cet infortuné; & tous ces coups, dont un seul suffisoit pour donner la mort, sont l'ouvrage d'un moment.

Alonzo, revenu de ce stupide accablement où nous ensevelissent les grands malheurs, ouvre les yeux, contemple ses mains & ses pieds appesantis sous le poids des fers; il se demande quel séjour il habite, quel sujet a pu l'y amener, quel est enfin son crime? Son courage alors

18 MERCURE DE FRANCE.

l'abandonne. Jusqu'ici il avoit sçu conserver cette fermeté qui soutient l'innocence , il ne peut s'empêcher de laisser couler des pleurs ; ô mon Dieu , s'écrie-t-il , mon Dieu ! toi qui lis dans les cœurs , de quoi suis-je coupable envers l'humanité ? Etre Suprême , sans doute je t'ai offensé ! mais qu'est-ce que les hommes ont à me reprocher ? Qui peut m'attirer de leur part un traitement si cruel ? O mon seul protecteur ! c'est dans ton sein que je me jette ! hélas ! tout me délaisse ! nul être sur la terre ne s'intéresse à ma situation !... personne ! personne ! encore si j'avois près de moi mon fidèle Nuguez ! il sentiroit mes maux , il me consoleroit.

Alonzo resta huit jours dans cette espèce de mort continuelle , doutant si tout ce qu'il éprouvoit étoit véritable & soutenu à peine par l'affreuse nourriture que lui apportoit un géolier féroce , qui refusoit toujours impitoyablement de lui donner le moindre éclaircissement sur son sort.

Des satellites pénètrent dans son cachot , ils le transportent dans une salle qu'il reconnoît pour être le lieu où s'assembloit la justice ; il se voit bientôt entouré de juges , d'officiers subalternes. Il n'est guère possible d'exprimer son éton-

nement. Que cette surprise augmente , lorsqu'on l'interroge & qu'il s'entend accuser d'avoir ôté la vie à Baretti ! mais ce n'étoit pas assez de ces revers : on ajoute qu'il a volé son adversaire : on m'accuse d'avoir volé, s'écrie Alonzo, en secouant ses chaînes & en levant ses yeux vers le Ciel ! Oui , poursuit-on , vous êtes le meurtrier de Baretti & vous lui avez enlevé un porte-feuille considérable. Ce malheureux gentilhomme étoit tombé comme mort, il se relève avec un courage surnaturel , ramasse toutes les forces de son ame , & s'armant de cette hauteur qui sied si bien à la vertu opprimée : j'avois épuisé toutes les disgraces ; tous les coups m'avoient frappé ; il ne me restoit qu'à me voir outragé dans mon honneur, c'est le comble de l'infortune !... & le Ciel souffre que la calomnie m'avilisse à ce point !... Portugais, je suis gentilhomme & digne de l'être : le mensonge n'est jamais entré dans ma bouche. Je n'ai point donné la mort à Baretti. A l'égard de l'autre crime, de la bassesse... mon honneur ne me permet pas seulement d'en prononcer le nom. Je dois m'en défendre jusqu'à la pensée. On lui oppose qu'il a eu un démêlé violent avec l'Italien, qu'une foule de témoins se soulève

20 MERCURE DE FRANCE.

en faveur du mort. — Je le crois, Baretti étoit riche, & je vivois dans l'obscurité. Il est vrai que j'ai refusé de me lier avec lui, parce que je voulois m'arracher au commerce des hommes, que je déteste plus que jamais; il est encore vrai qu'à la promenade je me suis laissé emporter jusqu'à des menaces; mais, je le répète, ce n'est pas moi qui lui ai ôté la vie, & l'on doit ajouter foi à ce que je dis; si je ne craignois de montrer quelque vanité, je me justifierois par un seul mot: qu'on examine ma vie & que l'on me juge. On s'obstine à lui faire de nouvelles interrogations. Il continue: j'ai parlé. Que les hommes injustes & barbares disposent à leur gré de mes iours; je les abandonne à leur iniquité: Dieu est le juge suprême: c'est à lui que j'en appelle; il connoît la vérité; je suis innocent à ses yeux; il me suffit.

On replonge Alonzo dans son cachot: c'est là que la nature reprend ses droits, & que l'ame de cette victime du malheur se remplit de toute l'horreur de sa situation. Un torrent de pleurs lui échappe; ils jaillissent, si l'on peut le dire, du fond de son cœur; ses plaintes sont étouffées dans une abondance de sanglots; il se dit: c'est moi, c'est moi que l'on ac-

cuse de l'action la plus honteuse , de la bassesse la plus infamante !... Je n'en puis soutenir l'idée !... Il se précipitoit avec fureur le front contre la terre , il s'en relevoit en poussant des hurlemens , en demandant justice au Ciel & retomboit ensuite dans un sommeil de douleurs. Il ne mangeoit point ; ses larmes étoient sa seule nourriture ; il implore de son géolier une grace qu'il obtient à prix d'argent ; c'étoit d'avoir la liberté d'écrire une lettre ; on lui ôte , pour un moment , les fers de ses mains. Voici quelle étoit cette lettre qu'il inonda de ses pleurs ; il l'adressoit à Nuguez.

« Mon ami , mon unique ami... Ja-
 » mais , Nuguez , tu n'as plus mérité ce
 » nom ; & jamais je n'ai plus eu besoin
 » de le réclamer. La date de ma lettre
 » t'instruira assez du séjour que j'habite...
 » Nuguez , c'est ton maître , c'est ton
 » bienfaiteur , cet homme qui auroit de-
 » siré obliger tous les infortunés , c'est
 » ton ami qui t'écrit du fond d'un ca-
 » chor , qui est courbé sous le fardeau
 » des chaînes & qui peut-être est menacé
 » de mort. Tu ne pourras le croire :
 » Alonzo est accusé d'un meurtre ; & ce
 » qui va plus encore t'étonner & te pé-

22. MERCURE DE FRANCE.

« nétrir de douleur, on ose me soup-
« çonner, on prétend qu'après avoir im-
« molé Baretto à ma colere, je l'ai volé :..
« moi, Nuguez !... moi !... Ah, Dieu !

« La méchanceté des hommes prévau-
« dra contre mon innocence, il n'en faut
« point douter. Après le coup qui vient
« de me frapper, que dois-je attendre
« des hommes & du Ciel ? Nuguez, il
« m'abandonne ; oui : il me laissera mou-
« rir, & mourir par un supplice infâme !
« le deshonneur me survivra !... quel
« avenir ! il n'y a que toi, que toi seul
« après Dieu qui me rendras justice ; car
« il n'est pas possible qu'il me la refuse..
« Viens donc ; accours dans mes bras ;
« viens pleurer sur mes fers ; je te devrai
« quelque consolation ; songe que je suis
« le plus à plaindre des hommes ; aurois-
« tu aussi la cruauté de me délaisser ? de
« me croire coupable ? mon cher Nu-
« guez, ne tarde point, tu recevras mon
« dernier soupir. »

Un exprès est chargé de porter cette lettre à Nuguez qui étoit à plusieurs journées de Lisbonne. On n'accorde pas au misérable Alonzo le tems d'attendre le retour de son domestique ; on presse son jugement ; les parens de Baretto sollici-

tent avec vigueur & joignent à ces moyens tout ce qui peut tenter la cupidité humaine; enfin Alonzo, ce gentilhomme irréprochable, ce modèle de bienfaisance & de vertu, est condamné au dernier supplice. A la lecture de son arrêt, il parut privé de la vie; ce ne fut qu'à l'article du vol, qu'il fit un mouvement d'indignation. Un religieux charitable, qui le soutenoit dans ses bras, lui conseilloit de réclamer la protection royale: mon pere, lui dit Alonzo, laissons-là la terre & les hommes; parlez-moi du Ciel: il n'y a que Dieu seul qui doive être imploré.

Il marchoit à l'échaffaut la tête baissée dans son sein, accablé de sa situation. Tout Lisbonne étoit accouru à ce spectacle si touchant. On ne pouvoit sur-tout se persuader que cet infortuné gentilhomme fût coupable: on ne voyoit que des pleurs, on n'entendoit que des gémissemens. Alonzo, après avoir tourné un long regard vers le Ciel, ne profère que ces mots: Juges iniques, je meurs innocent, & je vous pardonne. Aussi-tôt il tend son col à la main flétrissante du bourreau. Elle reste suspendue; un murmure s'élève, il augmente; on apperçoit un jeune homme échevelé qui s'arrache

24 MERCURE DE FRANCE.

du sein d'un vieillard qui le suivoit en pleurant : Tous vos efforts sont inutiles , lui disoit le jeune homme , il vole à l'échaffaud : ... Arrêtez , arrêtez , c'est moi qui suis le criminel ; vous voyez l'auteur de la mort de Baretti : Nuguez ! s'écrie Alonzo ; en effer c'étoit ce fidèle domestique : moi-même , répond-il en se jetant dans les bras du gentilhomme... O mon cher maître ! c'est à moi , c'est à moi de mourir... O Ciel ! tu permets que l'innocence soit sauvée ! allons , qu'on me conduise aux juges.

Nuguez , accompagné d'Alonzo & du vieillard éploré , entre dans la salle de justice ; à peine est-il à portée de se faire entendre des juges.—Qu'on se hâte de détacher les fers de l'homme respectable qui alloit être ma victime ; c'est à moi de les porter ; c'est moi que l'on doit punir , si j'ai mérité les rigueurs des lois , en m'exposant au malheur d'être le meurtrier de Baretti.

Il fait un long détail de son aventure. La veille de son départ , il s'étoit muni d'une épée pour son voyage ; & , le soir même , il avoit rencontré Baretti qui s'étoit répandu en invectives contre son maître. Nuguez , à qui Alonzo étoit si
cher ,

cher, n'avoit pu contenir sa fureur. Il avoit tiré l'épée & forcé Baretti d'en faire autant : la fortune s'étoit déclarée pour Nuguez qui avoit porté un coup mortel à son adversaire. Alonzo ne laisse point achever son domestique : —Eh, malheureux ! que prétends-tu faire ? ô mon ami ! car je m'applaudis de te donner ce nom en présence de cette assemblée : le desir de me venger t'a mis les armes à la main ; c'est moi qui, en quelque sorte, ai conduit ton fer dans le sein de Baretti ; c'est donc moi qui dois satisfaire à la justice.. Mon cher maître, réplique Nuguez, vous ne pouvez me ravir ce dernier témoignage de mon affection & de mon devoir. Ma mort vous prouvera combien je vous aimois ; j'ai reçu votre lettre ; je suis accouru à Lisbonne malgré les cris de ce vieillard... C'est mon pere, ajoute-t-il en versant un torrent de larmes, c'est mon pere ; la seule grace que je vous demande est d'avoir pitié de sa vieillesse & de lui procurer des secours qu'il auroit reçus de moi. A l'égard du larcin, je n'entreprendrai pas de me justifier ; vous me connoissez. Quoique pauvre & domestique, vous sçavez que je n'ai jamais été capable de me souiller de pareilles ac-

26 MERCURE DE FRANCE.

tions. Je ne comprends pas comment ce vol a pu se faire ; tout ce que je puis dire , c'est que je n'ai que la mort de Barretti à me reprocher ; si c'est un crime impardonnable , que l'on presse mon exécution ; mon digne maître , aimez moi toujours ; & vous , mon pere , croyez que le généreux Alonzo cherchera par ses bontés à vous faire oublier ma perte ; la consolation que j'emporte en mourant , c'est que vous n'aurez ni l'un ni l'autre à rougir de ma mémoire.

Toute l'assemblée avoit l'ame déchirée de ce spectacle ; les juges même pleuroient. La nature & un attendrissement combattoient l'austère sévérité de la justice ; cependant le devoir l'emporte , si l'on peut donner ce nom à cette rigueur esclave de la forme , & qui dans de telles circonstances devrait s'adoucir. L'humanité n'est-elle pas la première des lois ? Elle parloit envain en faveur du malheureux *Nuguez*. Il fut conduit dans la même prison où avoit été renfermé *Alonzo*. Cet homme si estimable vouloit retourner dans cet horrible séjour & partager les fers de son domestique... Eh , mon ami , lui disoit-il en l'accompagnant & en l'inondant de ses larmes ,

puisque tu pouvois prévoir le sort qui t'attendoit, pourquoi est-tu revenu ? Que ne me laissois-tu mourir ! J'avois presque perdu la vie ; je ne sentoîs plus mes malheurs.... Que je vous eusse laissé mourir, répondoit *Nuguez*, quand vous n'étiez point coupable ! & , l'eussiez-vous été, croyez vous , mon cher maître, que je ne goûterois pas de la satisfaction à conserver vos jours au prix même des miens ? Je vous supplie seulement de consoler mon père & de le protéger ; il a besoin de votre appui , & je mourrai avec moins de regret.

Alonzo employa tous les moyens, offrit toute sa fortune pour arracher à la mort son généreux domestique ; il ne put rien obtenir. *Nuguez* fut condamné impitoyablement ; il vit avec assez de fermeté les apprêts du supplice. *Alonzo* expirant qui l'avoit suivi avec le vieillard retenoit *Nuguez* dans ses bras ; & s'adressant aux spectateurs ; mes amis, s'écrioit-il, sauvez la vie à mon malheureux domestique ; qu'on me donne plutôt la mort ! C'est moi qui suis cause de la sienne ! *Nuguez* avant que de se mettre entre les mains de l'exécuteur embrasse encore son père & son maître & persiste

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

toujours à nier qu'il soit coupable du vol fait à *Baretti*. On peut dire que le coup qui fit périr ce serviteur respectable frappa aussi *Alonzo* ; il tomba sans connoissance & fut porté chez lui où , quelques jours après, il expira de douleur en nommant son héritier le père de son domestique.

On apprit dans la suite que des voleurs s'étoient rencontrés dans la rue, au moment que *Baretti* avoit été tué ; & c'étoient eux qui lui avoient enlevé le porte-feuille.

VERS sur l'Existence de DIEU.

Dixit insipiens in corde suo :

Non est Deus.

TOUT n'étoit qu'un cahos , & la nature entière
N'étoit qu'un poids informe , une énorme matière.

Dieu veut , parle , & soudain tout se change à sa
voix ;

L'Univers reparoit sous d'immuables lois :

Les Cieux en un instant enveloppent la terre ,

La nuit fait place au jour , l'ombre suit la lumière ,

Des globes lumineux brillent au firmament ;
 Tout renaît , tout revit à son commandement.
 De ces signes certains , dans sa folle impudence ,
 L'impie en vain veut-il obscurcir l'Evidence ?
 En vain par ses détours l'Athée audacieux
 Prétend-il démentir & la terre & les cieux ?
 L'Univers fait connoître un Dieu par ses mer-
 veilles ,

Il les étale aux yeux , les annonce aux oreilles ,
 Et prouve ce qu'il est par tout ce qu'il a fait ;
 J'entends par ce saint Nom un Etre tout parfait ,
 Un Etre nécessaire , existant par lui-même ,
 Tout-puissant , éternel , d'une bonté suprême ,
 La lumière du juste & l'effroi du méchant ,
 Pere des affligés , l'appui des misérables ,
 Le vengeur des forfaits , le fléau des coupables ,
 Le protecteur du pauvre & de l'homme innocent.
 Tel est aux yeux de tous l'Etre par excellence.
 Qu'ose-t-on refuter ? Sa réelle existence.

L'un comme un vil esclave en proie aux passions ,
 De ses sens seuls reçoit quelques impressions ,
 Sa vie est un sommeil , où, s'ignorant lui-même ,
 Il commence , il existe , il disparoît de même.
 L'autre moins aveuglé , mais aussi criminel ,
 S'efforce d'étouffer le reproche cruel ,
 Qui déchire son cœur , trouble sa conscience ;
 Et , par crainte , d'un Dieu rejette l'existence :
 Celui-ci plus hardi s'érige en esprit fort ,

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

Tout n'est devant ses yeux qu'un simple jeu du fort.

De ce titre d'esprit entêté des vains charmes,
 Contre Dieu cet impie ose tourner ses armes;
 Le hasard seul, dit-il, forma cet Univers,
 Il résulte du choc des atomes divers.
 Où l'entraîne, insensé, cette aveugle manie ?
 Le cœur pour un instant d'accord avec les yeux,
 Combine les ressorts de ce Tout merveilleux,
 Tout te confirmera ce que ton esprit nie ;
 Tout te reprochera cette incrédulité
 Que défend hautement ton orgueil entêté.
 Des astres lumineux le cours & l'harmonie,
 Ce Soleil qui répand la chaleur & la vie,
 Qui, plus près ou plus loin, variant les saisons,
 Fait croître, vivifie & mûrit les moissons.
 Cet astre bienfaisant dont la douce influence
 Eclaire de la nuit le ténébreux silence.
 Ces élémens unis, quoique entre eux divisés;
 Ce feu qui rend la vie aux êtres épuisés,
 Qui nous donne la force, & ranime & récréé.
 Cet air, qui nous soutient, auteur de la durée,
 L'ame des végétaux, & l'aliment des corps,
 Qui, de tout l'Univers, fait jouer les ressorts;
 Cette terre, en son sein, qui porte l'abondance,
 Si prodigue des dons qu'elle-même dispense,
 Où l'homme trouve ensemble une mère, un ber-
 ceau,
 Le soutien de ses jours & même son tombeau,

Ce point où, dans l'instant, tout naît, tout vit,
tout passe ;

Cette eau qui, pénétrant la terre qu'elle embrasse,
Y porte la fraîcheur & la fertilité,

Qui rend aux animaux la force & la santé,
Sans qui tout dépérit, tout se sèche & se fane.

Ce corps humain où tout est si bien combiné,

Où de l'Esprit divin tout semble être émané ;

Ces fibres qu'enveloppe une peau diaphane,

Ces membres qui chacun ont leurs lois, leurs
rapports,

Ces poulmons dont l'air seul fait jouer les ressorts,

Ces vaisseaux animés, leur tendre pellicule,

Ces veines où le sang de tout côté circule,

De chefs - d'œuvres si grands tout ce concours
parfait,

N'annonce-t-il donc point par quel Etre il est fait !

Qui peut avoir créé cet amas de prodiges,

Qu'avec peine on comprend, qu'à peine même on
sent ?

Si ce n'est un seul Dieu tout sage, tout puissant :

De l'impie, un moment, épions les vertiges.

D'où conjecture-t-il que l'homme réfléchit,

Et sur quoi fonde-t-il ce qu'il appelle esprit ?

Sur ces raisonnemens que long-tems il rumine ;

Que pas à pas il suit, qu'à la fin il combine.

Etl'aveugle qu'il est ! dans l'insecte rampant

Méconnoît de son Dieu le symbole frappant.

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Réponds , réponds Athée : où sont ces vains mensonges

Que dans la vérité tu dis avoir puisés ?

Ainsi que le réveil dissipe de vains songes ;

Le Soleil de raison les a tous éclipsés.

Va , reconnois un Dieu , seul il fit la matière ;

Seul il en fut toujours le suprême moteur ,

De tout cet Univers ce Dieu seul est l'auteur ,

Lui seul peut à l'instant le réduire en poussière ;

Si tu ne m'en crois pas , tu croiras mieux ton cœur ,

Consulte le toi-même , écoute son langage ;

Il te dit d'adorer un maître à son ouvrage ,

Ou de trembler du moins devant un Dieu vengeur.

Par M. l'Abbé de Rezel.

*A un Professeur de Rhétorique , qui
avoit mandé qu'il avoit pris pour sujet
de sa harangue l'établissement d'une
académie dans la ville de C. . .*

R O N D E A U.

LE diable ne t'emporte mie ,
Et ta nouvelle académie ,
Et l'Apollon qui t'inspira
De proposer *ex Cathedra*
Aux C-ois telle folie.

L'idée en est pourtant jolie :
De toutes parts on le publie ;
Mais la conduire à chef, c'est là
Le diable ,

Un chanoine à trogne rougie
Doit , dis-tu , fournir la bougie ;
Le bois , la salle & *cætera*.
Quel est celui qui fournira
L'esprit , le goût & le génie ?
Le diable.

Par M. de M-S.

*Autre Rondeau envoyé de Tours (où est
le tombeau de Ronsard) à M. de * * * ,
résidant pour lors à Nevers.*

Nz vers-ifie en langage françois ;
Si puisé n'as chez les doctes Grégeois
Le goût du beau qui dans eux seuls repose
(Du caveau sombre où son ame est encluse ;
M'a dit Ronsard en vieux sermon gaulois.)

Vous vous trompez , dis-je au bon Vendomois ;
Et votre Muse affectant leur patois ,
Mieux auroit fait de n'écrire ne prose
Ne vers.

B ▼

34 **MERCURE DE FRANCE.**

Tout au rebour un rimeur je connois ,
Qui lisant peu les auteurs discourtois ,
Trop mieux que vous gentils mètres compose.
Trop mieux que nous ? Je voudrois voir la chose :
Et quels climats habite ce girvois ;
 Nevers.

Par le même.

LES HABITS DE NOCE.

Proverbe.

P E R S O N N A G E S :

M^{de} VILLEDIEU.

M. D'ARNEUL , frere de M^{de} Villedieu.

M^{lle} EMILIE , } filles de M^{de} Villedieu,
M^{lle} THERESE , } Emilie est l'aînée.

MANETTE , ouvriere.

*La scène est dans une ville de province ,
chez M^{de} Villedieu.*

*Le théâtre représente un salon de la maison
de M^{de} Villedieu. Thérèse & Manette sont
assises l'une à côté de l'autre , & travaillent
ensemble à garnir une robe. M^{lle}
Thérèse est triste & rêveuse.*

SCÈNE PREMIERE.

MANETTE *chante en travaillant.*

J'AVOIS égaré mon fuseau,
 Je le cherchois sur la verte fougere, &c.

(*Lorsqu'elle a achevé le couplet elle regarde un instant sans rien dire Mlle Thérèse qui paroît toujours rétive.*) Est-ce là tout ce que vous avez à nous dire aujourd'hui, Mlle Thérèse?

Mlle THERÈSE. Laissez moi tranquille.

MANETTE. A qui diantre en voulez-vous donc? La jolie figure que vous faites, pour un jour de nœces ou autant vaut.

Mlle THERÈSE *laisse tomber quelques larmes.* Ah Ciel!

MANETTE. Est-ce que le mariage de Mlle votre sœur vous fait de la peine? Mais, après tout, elle est l'aînée, il est juste qu'elle passe la première.

Mlle THERÈSE, *sanglotant.* Ah! qu'elle se marie mille fois... mais... que je suis malheureuse!

MANETTE. Je fais que Madame votre mere n'a pas de trop bonnes façons pour

B vj

vous; mais, voici qui va bien changer les choses.

Mlle THERÈSE. Tu le crois.

MANETTE. Comment, si je le crois; mais rien n'est plus sûr; c'est Mlle votre sœur qui vous enlève toute son affection, & bien la voilà qui va décamper.

Mlle THERÈSE. Peut-être...

MANETTE. Pardi, il faudra bien qu'elle suive son futur qui a un fort bon emploi à Paris. Allons donc, de la gaieté. Mde votre mère étoit quasi de bonne humeur ce matin, & vous vous avisez d'être triste?

Mlle THERÈSE. De bonne humeur, dis-tu?

MANETTE. Sûrement elle étoit de bonne humeur, jamais je ne l'ai vue si charmante, elle vous a presque dit des douceurs. Quel est ce nom qu'elle vous donne avec tant de complaisance; ma... ma pré... prédestinée, oui ma prédestinée? Qu'est-ce que cela signifie donc?

Mlle THERÈSE, *se laissant aller sur le sein de Manette.* Ah, ma chère Manette, que ma situation est cruelle!

MANETTE, *effrayée.* Et bien... mais... finissez donc... Dame, je ne sçavois pas

J A N V I E R. 1771. 37

que ce mot-là dût vous faire tant de peine , je l'ai dit innocemment , moi.

Mlle THERÈSE. Je lui abandonne volontiers ma fortune.... mais... exiger encore que je lui sacrifie le bonheur de mes jours.... Ah Ciel! (*Elle fond en larmes.*)

MANETTE, *attendrie.* Eh bon Dieu ! ma chère Demoiselle , que votre état me touche ; je ne sçais pas pourtant ce qui peut... Contraignez vous , voici Mlle votre sœur.

(*Mlle Thérèse se relève promptement & reprend son ouvrage.*)

S C È N E I I.

Mlle EMILIE , Mlle THÉRÈSE ,
MANETTE.

Mlle EMILIE. Mes affaires avancent-elles , Mlle Manette ?

MANETTE. Autant que je le puis , Mademoiselle ; comme ces jeunes mariées font impatientes !

Mlle EMILIE. Oh , je vous assure que vous vous trompez fort , je voudrois seulement être débarrassée de tout cet étalage-là qui m'ennuie à la mort. (*en regardant*

38 MERCURE DE FRANCE.

sa sœur) Mon Dieu ! que la condition des personnes tranquilles , & qui sont destinées à vivre loin du fracas du monde , est donc heureuse !

MANETTE. Mais , Mademoiselle , c'est un bonheur qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer.

Mlle EMILIE , *avec humeur & vivacité*. Vous vous l'imaginez ; est - ce que vous ignorez qu'il ne faut pas toujours suivre son goût, ses inclinations ; que nous avons des parens qui sont faits pour nous diriger ; qu'ils connoissent mieux que nous ce qui nous convient , parce qu'ils ont de l'expérience , parce que le ciel les éclaire particulièrement ? Vous ne voyez pas cela vous , cependant cela saute aux yeux de tout le monde ; mais il y a des gens qui ont la visière si courte !

MANETTE. Oh , Mademoiselle , ne vous fâchez pas , je vous en prie.

Mlle EMILIE. Tenez , Mlle Manette , c'est que vous feriez mieux souvent de vous mêler de votre ouvrage que de tant raisonner.

MANETTE. Pardi , Mademoiselle , si vous m'empêchiez de parler ! .. Et .. j'aimerois autant être morte ; dès lors que votre ouvrage va toujours son train...

Mlle EMILIE. Finissons. Oh çà, vous sçavez que c'est dimanche mes fiançailles, il me faut ma robe pour ce jour-là.

MANETTE. Vous l'aurez, Mademoiselle.

Mlle EMILIE. Et bien, Thérèse, tu ne dis mot ; qu'as-tu donc ?

Mlle THERESE. Rien.

Mlle EMILIE. Que je t'apprenne une bonne nouvelle ; ma mere est allée tout disposer pour te faire entrer demain au couvent. Il faut avouer que c'est une bien bonne mere, si tu sçavois avec quelle ardeur elle se porte à te procurer un état tranquille, heureux, si convenable à tes inclinations !

Mlle THERESE. J'en suis persuadée.

MANETTE. Comment, Mademoiselle, vous allez être religieuse, je m'en suis presque doutée.

Mlle EMILIE, à Thérèse. Tu dois en être bien reconnoissante ; elle n'épargne pour cela ni peines, ni démarches.

Mlle THERESE. Aussi la suis - je autant que je le dois.

Mlle EMILIE. Que ton sort est digne d'envie ! est-il rien de plus heureux qu'une religieuse ? uniquement occupée de son salut, le tracas étourdissant d'un ménage,

40 MERCURE DE FRANCE.

le cortège souvent désagréable & toujours embarrassant d'un mari & d'une troupe d'enfans, ne la distraient point de cette grande affaire. Ah ! combien de fois j'ai demandé au Ciel une vocation de cette espèce, mais il ne m'a jamais exaucée.

Mlle THERÈSE. Ma sœur, je vous en prie, épargnez moi vos éternelles comparaisons de votre sort avec le mien, j'en sens parfaitement la différence.

Mlle EMILIE. Comme vous répondez, Mademoiselle ; mais je dois peu en être surprise, vous n'avez jamais reconnu autrement tout ce qu'on a pu faire pour vous, & si, après tant de bontés, une mère se plaint...

Mlle THERÈSE. Tenez, ma sœur, laissez moi tranquille, ou je vais quitter la place.

Mlle EMILIE. Non, c'est moi qui vous laisse. Quelle humeur ! peut-on y tenir, cela est tout fait pour le cloître. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Mlle THERÈSE, MANETTE.

MANETTE. Voilà donc où aboutissent les caresses de M^de votre mère, je n'en suis plus surprise.

Mlle THERÈSE. Tu le vois, mon enfant.

MANETTE. Mais, sérieusement ? vous êtes décidée à vous faire religieuse.

Mlle THERESE. Que veux-tu que je te dise, je ne sçais que résoudre, que déterminer ; je n'ai que des malheurs à choisir ; si je reste ici, je suis sûre de prendre le pire.

MANETTE. Pourquoi avez-vous proposé de vous mettre dans un couvent ?

Mlle THERESE. Moi ! jamais. C'est une idée qui est venue tout nouvellement à ma mere, elle ne cessoit de m'entretenir de la vie religieuse de m'en vanter les douceurs. Je suis timide, tu le fais ; je ne disois mot. Ce silence a été pris pour un aveu, tout de suite on a imaginé que j'avois la vocation la mieux caractérisée, & voilà comme mon sort a été décidé depuis deux jours.

MANETTE. Et mort de ma vie, vous n'avez pas de courage. Je leur aurois bien fait entendre, moi, que mes idées ne s'accordent point du tout avec les leurs.

Mlle THERESE. Peux-tu parler ainsi ; toi qui connois ma mere si parfaitement ? Quoique dévote, tu sçais combien sa colère est terrible, & combien je la redoute. Mon parti ordinaire c'est de me taire & de pleurer.

42 MERCURE DE FRANCE.

MANETTE. Vous voilà bien avancée ; mais M. votre oncle , par exemple , qui est si honnête homme , qui vous aime tant , que ne lui exposez-vous votre situation ; il y apporterait du remède , lui.

Mlle THERÈSE. Hélas ! il me prend quelquefois envie d'aller me jeter à ses pieds ; mais l'incertitude de cette démarche , la fureur où elle mettroit ma mère , & puis une certaine honte secrète m'épouvantent & me retiennent. . . Ah ! que je suis tourmentée !

MANETTE. Je vous plains en vérité très-sincèrement , ma chère Demoiselle , croyez moi , faites un effort ; il y va du bonheur de votre vie ; il ne vous reste qu'un oncle dont vous connoissez l'affection , ayez recours à lui ; car pour une mère , vous n'en avez plus , la vôtre. . .

Mlle THERÈSE. Tais toi , j'entends quelqu'un.

MANETTE *chante* :

Maudit amour , raison sévère ,
A qui des deux dois-je céder , &c.

S C È N E I V.

Mde VILLEDIEU, Mlle THERESE,
M A N E T T E.

Mde VILLEDIEU *entre d'un air composé, s'arrête un instant pendant que Manette chante, & enfin l'interrompt.*

Mlle MANETTE, je vous avois priée de vous ressouvenir que vous êtes ici dans une maison pieuse, où vos chansons profanes ne conviennent point du tout.

MANETTE. Je vous prie de m'excuser, Madame; mais j'ai coutume de chanter en travaillant, cela me délasse; d'ailleurs ce que je chante est fort décent.

Mde VILLEDIEU. Oui, pour les gens du monde qui n'y regardent pas de bien près; mais ici, Mademoiselle, nous avons des personnes particulièrement consacrées à Dieu, qui pourroient s'en formaliser. Si vous ne pouvez vous empêcher de chanter, que ne chanterez-vous des cantiques, par exemple, des Noëls; vous auriez l'avantage de nous édifier en vous amusant.

MANETTE. Cela suffit, Madame.

Mde VILLEDIEU *à Therese d'un ton*

44 MERCURE DE FRANCE:

doux & insinuant. Eh bien , ma chère fille, ma prédestinée, tes peines vont finir, car l'ardeur de ton zèle te cause de saintes impatiences. Va , console toi ; demain tu entreras dans ce séjour si désiré. Ah que tu es heureuse ! combien de fois ai-je gémi bien sincèrement de ne pouvoir suivre ton exemple Tu pleures, ma chère enfant , ah , je vois d'ici tes combats , le démon fait maintenant les derniers efforts pour te détourner de ton saint projet : je parie qu'il va jusqu'à te faire trouver haïssable l'état que tu vas embrasser . . . Il faut t'armer de courage, rejeter loin de toi toutes les idées de dégoût qu'il pourroit te suggérer. . . Vas , je connois mieux que personne la sincérité de ta vocation ; je suis sûre que rien ne t'empêchera de persévérer.

Mlle THERÈSE *timidement.* Mais, . . . ma chère mère . . . , si vous différiez de quelques jours.

Mde VILLEDIEU. N'avois-je pas raison ? Non , mon enfant ; à Dieu ne plaise que je m'oppose , par des délais criminels , à la volonté du Ciel ! Tout cela , ma chère , est autant de ruses de l'esprit malin qui , heureusement , n'échappent point à ma pénétration : je voudrois, pour

mieux le narguer cet ennemi du genre humain, je voudrois qu'il te fût possible d'entrer dès ce soir dans ton couvent, je t'y conduirois moi-même à l'instant; mais des obstacles que je n'ai pu surmonter s'y opposent.

Mlle THERÈSE *pleurant*. Ah! ma chère mère, qu'il me coûtera... de... vous quitter! Si vous me donniez le tems de voir mes parens... mon oncle.

Mde VILLEDIEU. Eh quoi, oubliez-vous que les Saints n'ont point de parens? ne devez-vous pas faire à Dieu le sacrifice entier? Aucune espèce de liens ne doit plus vous attacher au monde. Tenez, prenez exemple sur moi; vous savez combien je vous aime, & bien ne me suis-je pas décidée tout-d'un coup à me séparer de vous, & cela sans peine... Pourquoi? Parce que c'est pour le Ciel que se fait cette séparation; je lui ai sacrifié sans murmure toute ma répugnance au point qu'il ne me reste plus que de la joie, du contentement, je ne songe plus qu'au bonheur d'avoir donné la vie à une prédestinée, une sainte.... Cela ne doit-il pas bien me consoler d'une fille que je perds & dont après tout la mort peut me séparer à chaque instant?

46 MERCURE DE FRANCE.

Mlle THERÈSE. Votre courage est bien admirable , ma chère mère . . . Que ne puis-je l'imiter ?

Mde VILLEDIEU *sévèrement*. Croyez-vous que je sois parvenue à ce parfait détachement , sans efforts ? Vous vous trompez , mademoiselle . . . Eh bien je vous ordonne d'entrer demain au couvent ; je vous l'ordonne , entendez-vous ? Si vous n'êtes pas assez forte pour suivre de vous-même votre vocation , faites-le par obéissance , joignez y ce devoir , vous en connoissez la force. Il est étrange qu'on soit obligé de vous faire violence pour vous rendre heureuse. (*à Manette qui plie les épaules*) Qu'avez-vous , Mademoiselle Manette ?

MANETTE. Rien , Madame : c'est que j'admire l'excès de votre affection pour Mlle.

Mde VILLEDIEU. Il est vrai que je n'épargne rien pour son bonheur.

MANETTE. Et cela est singulier , Madame , personne ne s'en douteroit ; vous vous y prenez de manière que si je n'étois prévenue , j'imaginerois tout le contraire.

Mde VILLEDIEU. C'est que c'est essen-

riellement que je tâche de la rendre heureuse ; non pas comme le font les gens du monde qui mettent toute leur félicité dans les biens d'ici bas ; ceux que je m'efforce , presque malgré elle , de lui procurer , sont les seuls biens réels , les biens de l'éternité.

S C È N E V.

M. DARNEUIL , Mde VILLEDIEU ,
Mlle THERÈSE , MANETTE.

M. DARNEUIL. Bon jour , ma sœur ,
eh bien , à quand le mariage ?

Mde VILLEDIEU. Mais ce fera , s'il
plaît à Dieu , pour la semaine pro-
chaine.

M. DARNEUIL. Oh ça , mais j'ai oui
dire que vous suiviez ma nièce , que vous
allez demeurer avec elle.

Mde VILLEDIEU. Oui , mon frère ,
l'embarras d'une maison me fatigue , je
veux faire désormais mon salut en paix
& tranquillité.

M. DARNEUIL. C'est bien , ma sœur ;
en ce cas vous ne pourrez me refuser
la grace que je vais vous demander.

Mde VILLEDIEU. Et quelle est-elle ?

48 MERCURE DE FRANCE.

M. DARNEUIL. C'est de me laisser Thérèse ; je suis seul , obligé d'être souvent absent , j'ai affaire à des coquins de domestiques qui me volent ; d'ailleurs je suis trop vieux pour songer à me marier ; ma nièce est douce , sage , économe , elle me tiendra compagnie.

Mde VILLEDIEU. Mon cher frère , vos intentions sont très-louables , je vous en remercie pour ma fille ; mais le Ciel en a décidé autrement. Elle prend un parti qui s'oppose à vos vœux.

M. DARNEUIL. Comment ? Est-ce que vous la mariez aussi ? La pauvre enfant , cela me fait plaisir. Vous avez choisi sûrement un honnête homme.

Mde. VILLEDIEU. Non , mon frère , non : Dieu lui a fait plus de grâces , il l'appelle à la vie religieuse : je la mets demain au couvent.

M. DARNEUIL. Bon , sérieusement.

Mde VILLEDIEU. Très-sérieusement , mon frère , ce n'est point du tout ici matière à plaisanter.

M. DARNEUIL. Oh , oh ; voici du nouveau. Thérèse ne m'avoit jamais parlé de ce dessein là. (à Thérèse) Mais est-ce

ce bien de ton avis , mon enfant ? (*Thérèse pleure.*)

Mde VILLEDIEU. Assurément , me croyez-vous capable de gêner sa vocation ?

M. DARNEUIL. Non pas autrement , mais il est de certains signes équivoques , que l'on peut mal interpréter ; vous pouvez vous y laisser tromper comme les autres.

Mde VILLEDIEU *avec aigreur.* Que voulez-vous dire avec vos signes équivoques ? Quand je vous assure que j'ai reconnu parfaitement en elle la vocation la plus décidée , je ne suis pas une visionnaire.

M. DARNEUIL. J'en suis persuadé ; cependant permettez-moi de l'interroger, (*à Thérèse*) parle-moi naturellement , mon enfant , te sens-tu véritablement appelée à la vie religieuse ? (*Thérèse continue de pleurer.*)

Mde VILLEDIEU *avec impatience.* Vous voyez bien que la timidité , ou plutôt la crainte que vous ne vous opposiez à son projet , l'empêche de vous en faire l'aveu.

M. DARNEUIL. Point du tout , je ne vois point cela. Thérèse , mon enfant ,

50 MERCURE DE FRANCE.

ta mère ni moi n'entendons point te contraindre ; allons, ouvre-moi ton cœur , que penses-tu ?

MANETTE *bàs à Mlle Thérèse.* Allons courage.

Mlle THERÈSE *d'une voix tremblante & entrecoupée de sanglots.* Mais . . . Je préférerois . . . de passer mes jours . . . avec vous . . .

M. DARNEUIL. Je me doutois bien qu'il y avoit quelque chose la dessous.

Mde VILLEDIEU *avec emportement.* Comment, petite impertinente , me jouer de semblables tours , comme si j'étois capable de gêner votre vocation ? Ne m'avez-vous pas fait entendre que vous vous sentiez appelée à la vie religieuse ? ne m'avez-vous pas engagée en conséquence à faire quantité de démarches . . . & cela aboutit à me faire l'affront le plus sanglant . . . à une mère . . . petite effrontée.

M. DARNEUIL. Eh , ma sœur , doucement.

Mlle THERÈSE. Ah , je suis perdue ! Mais , ma chère mère , c'est toujours vous qui....

Mde VILLEDIEU. Taisez-vous , fille

J A N V I E R. 1771. 51

ingrate ne me parlez jamais. Faire, comme vous l'êtes de corps & d'esprit, le couvent est le seul état qui vous convienne.

M. DARNEUIL. Vous vous oubliez, ma sœur, une personne pieuse.

Mde VILLEDIEU. Laissez-moi, Monsieur, ce n'est point à vous à faire ici la loi; & cette petite drolesse, car il n'y a qu'un cœur corrompu qui puisse avoir de pareils procédés, qu'elle s'attende à être traitée comme elle le mérite; je lui voue la haine la mieux conditionnée.

M. DARNEUIL. Quelle dévotion, bon Dieu! (*à Mde Villedieu.*) Écoutez-moi, je vous prie, un instant. Vous ne voulez donc pas me confier Thérèse?

Mde VILLEDIEU *sèchement*. Non, Monsieur, non: ce sont vos mauvais conseils qui l'ont séduite, vos mauvais propos qui l'ont gâtée, je ne veux pas qu'elle achève de se perdre: c'est ma fille, malheureusement, mon devoir m'oblige à veiller sur elle, à la remettre, malgré elle, dans la bonne voie & je saurai y pouvoir mieux que vous, Monsieur.

Mlle THÉRÈSE *à M. Darneuil*. Ah ciel! Mon cher oncle, que vais-je devenir?

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

M. DARNEUIL (*à Thérèse*) Un moment ; (*à Mde Villedieu*) plus qu'un mot ma sœur. Je suis riche , vos filles attendent de moi toute leur fortune ; j'ai promis d'habiller & de doter votre aînée pour son mariage , & on ne m'a pas épargné , (*en prenant l'étoffe qui est entre les mains de Manette*) car voilà qui est magnifique. Laissez moi Thérèse , ou je retire mes bienfaits , & votre Emilie n'a pas un sol à espérer de moi.

Mde VILLEDIEU *se radoucissant*. Mais, vous avez donné votre parole , vous ne pouvez pas en conscience. . . .

M. DARNEUIL. En conscience, ou non ; cela est décidé chez moi. La grace que je vous demande est légère ; si vous me la refusez , vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple.

Mde VILLEDIEU *après avoir un peu réfléchi*. Eh bien , gardez-la , Monsieur , gardez-la , je ne veux pas pour une malheureuse , une réprouvée qui a toujours fait ma croix , mon tourment , faire manquer l'établissement d'une fille qui ne m'a jamais donné que de la consolation (*à Thérèse avec le dernier emportement.*) Allez , fille ingrate , je vous abandonne , je vous renonce pour ma fille ; allez con-

J A N V I E R. 1771. 53
sommer l'œuvre de votre perdition. (*Elle sort*).

SCÈNE VI^e. & DERNIERE.

M. DARNEUIL , Mlle THÉRESE ,
MANETTE .

Mlle THÉRESE *éperdue se jette entre les bras de son oncle*. Ah , mon oncle ! ... Je ne fais où je suis. ... Rien ne pourra calmer la colère de ma mère.

M. DARNEUIL. Laisse faire , mon enfant ; le temps l'adoucit ; en tout cas je te tiendrai lieu de tout , moi. Il y a un jeune homme , fils d'un de mes amis les plus intimes , qui m'a fait parler de quelque chose. ... , on le dit fort joli garçon de toutes manières ; va , ne t'inquiète pas , je mettrai tous mes soins à te rendre heureuse.

MANETTE. Voilà ce qui s'appelle un bon parent cela ; Dieu nous le devoir. (*à Thérèse*) Eh bien , Mademoiselle , après ce que vient de dire M. votre oncle , pouvez - vous être encore affligée ?

Mlle THÉRESE. Hélas ! mon cher oncle , que je suis pénétrée de vos bontés ! Mes expressions manquent à ma reconnoissance. Cependant au milieu de tout cela

C iij

je vous avouerai que l'indignation de ma mère m'accable, je n'en puis supporter le poids... Ah ! J'en mourrai...

M. DARNEUIL. Mais... tu es folle de t'affecter ainsi... Tu as un cœur excellent, une âme des plus sensibles, allons donc, que la raison te guide : la mauvaise humeur de ta mère n'a point de fondement, cela doit te tranquilliser, mettre ta conscience en repos ; va, c'est un petit orage qui se dissipera, un jour viendra que ta mère te rendra justice, & il faut espérer que nous verrons venir comme dit le proverbe...

Par M. Garnier, avocat.

* Le mot du Proverbe inséré dans le Mercure du premier volume de Janvier 1771, est *dis-moi qui tu hantes & je te dirai qui tu es*.

*ÉPIQUE à un Philosophe, sur la poésie
de nos jours.*

RENDS plus justice à cet art enchanteur
Qui, mille fois (tu me l'as dit toi-même,)
Ta vu céder à son pouvoir suprême.
Ami, crois-moi, ce qui flatte le cœur

Doit, de l'esprit, entraîner le suffrage.

Ah! je t'entends! tu n'en veux qu'aux écrits
De ces rimeurs, les Codrus de notre âge,
Qui sur leur art attirent le mépris.
Pour se soustraire à leurs rimes ingrates,
De Juvenal éprouvant les dégoûts
Qui ne fueroit au-delà des Sarmates?

Avec quel bruit, empressés & jaloux,
Fiers du clinquant qui couvre leur misère,
Ils vont glanant dans le champ de Voltaire!
De son talent chacun bien convaincu
Pense marcher par des routes nouvelles.
L'homme de robe offre un couplet aux belles;
Le petit-maître, une ode à la vertu;
Le magistrat badine avec Thalie;
L'écolier peint ce qu'il n'a jamais vu,
Et son debut est une tragédie.
Le militaire, avec même folie,
Du bel esprit arbore l'étendart:
L'homme de cour veut rimer comme un autre.

O mes amis, ce talent n'est le vôtre:
Vous vous trompez... Mieux qu'un maître de
l'art

Ce guerrier croit connoître l'harmonie.
Mais il a tort: Pl. est un héros.
Que sa valeur soutienne sa patrie,
Elle aura soin de chanter ses travaux.

Jeune Cyclope as-tu quitté l'enclume?

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Un lourd marteau te sied mieux que la plume.
Ton bras nerveux montre un talent plus r.
De nos guerriers veux-tu servir la gloire?
Fabrique leur des traits pour la victoire.

Mais quel objet dans ce réduit obscur!
C'est une femme : à travers un nuage
De la beauté je reconnois l'image.
Dès le printemps ses traits sont effacés.
Du sort contraire aux soins de son ménage
S'occupe-t-elle à réparer l'outrage ?
Ces yeux éteints, ces cheveux hérissés
Font soupçonner de plus grands maux en elle.
Seroit-ce un fils que la Parque cruelle !..
Un tendre époux ! .. Non. Elle fait des vers.
L'Amour s'enfuit en voyant ses grimaces,
Laisse la Muse & cherche ailleurs les Graces.

Si, suivant moins leurs caprices divers,
Ils attendoient pour braver la lumière
D'un bon moment le concours nécessaire ;
(Les passions, par un choc assez fort,
Font d'un caillou jaillir une étincelle.)
On trouveroit que leur verve récelle,
Dans son limon, quelque paillette d'or.
Mais que produit leur merveilleux effort
Ces fausses fleurs dont la mode s'amuse ?
Nous les voyons s'adresser tour-à-tour
Des complimens qu'ailleurs on leur refuse.
La flatterie est leur unique muse.
C'est une Iris, un Histrion du jour,

C'est un richard dont ils font leur idole.

Dignes objets de leur encens frivole !

Je sçais qu'il est un hommage plus doux ,

Que tôt ou tard l'amour reçoit de nous ,

Et qu'enivré de l'objet qu'on adore ,

On n'a pas tort de le louer encore.

Ami , les vers sont dus à la beauté

Comme l'encens à la divinité.

Cet art charmant de peindre une merveille ,

D'aller au cœur en chatouillant l'oreille ;

L'art d'assigner à l'esprit ses repos ,

D'exprimer tout en mesurant les mots ,

Et de donner du ressort aux pensées ,

Les resserrant dans des rimes pressées ;

L'art des vers fut inventé par l'amour :

Les vers à tout donnent leur heureux tour ;

Mais les essais que l'amour nous inspire

Sont les tableaux de son brûlant délire ;

Et ces accens de joie ou de douleur ,

Bien différens de ce travail futile

Qui ne repaît que d'un éclat stérile ,

Sont toujours sûrs de parvenir au cœur.

C'en est assez... Prends Corneille ou Voltaire ,

Ton cœur y peut trouver son aliment.

Oui : prends & lis ; ami , quel mouvement

Presse ton cœur ? .. Ta voix change , s'altère.

Est-ce un héros luttant contre le sort ?

Est-ce une amante à la douleur en proie ?

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Le vers dirige & soutient leur effor ;
De sentimens quel tableau se déplaie ?
C'est la vertu que l'amour embellit,
Ou c'est l'amour qu'elle-même annoblit.
Ami, tes yeux se remplissent de larmes ;
La poésie a produit son effet ;
Pour toi les vers auront toujours des charmes.
Tu conviendras, toujours plus satisfait,
Que quelque fois un cœur sensible allie
L'amour des vers & la philosophie.

Par M. Girard-Raigné.

*A ma maison presbytérale, en y rentrant
après une maladie presque mortelle qui
m'avoit retenu long-tems à Angers.*

EST-CE un songe en effet, est-ce vous que
j'habite,

O mes heureux foyers, ô séjour du repos !

A votre aspect mon cœur palpite,

Et mon corps animé de l'ardeur qui l'agite,

Oublie, en vous voyant, sa foiblesse & ses maux.

Je vous revois enfin ; par quel charme incroyable

Suis-je donc arraché de ce lieu déplorable,

Où j'ai vu de mes jours le flambeau presque
éteint ?

Comment , dans les accès d'une fièvre brûlante ,
Le cœur d'un mal secret profondément atteint ,

Mon ame , triste & languissante ,
A-t-elle soutenu ces troubles , ces transports
Et ces traits pénétrants d'une douleur pressante

Qui décomposent les ressorts
De cet Etre dont les accords
Nous décèlent la main puissante
Qui donne la vie à nos corps ?

J'ai vu ce moment redoutable
Où l'homme , dégagé du prestige des sens ,
N'a plus cet orgueil indomptable ,

De préjugés & de ressentimens
Source toujours intarissable.

J'ai vu , des portes du trépas ,
Etinceller ces feux dont la vive lumière
Pénètre , s'insinue , échauffe , instruit , éclaire ,
Et que l'impie étouffe ou feint de ne voir pas.
J'ai vu l'instant affreux où l'éternité plonge
Dans un oubli commun nos projets , nos erreurs ;

Où le souvenir des grandeurs
N'est plus que la trace d'un songe ,
Où l'éclat des talens divers ,
Malgré leur gloire qui nous frappe ,
S'obscurcit , s'enfuit , nous échappe ,

Et s'éteint trop souvent dans des regrets amers.

C'est vous , fille du Ciel . ô Religion sainte ,
A ma foible raison qui prêtant vos clartés ,
Sur ces célestes vérités

60 MERCURE DE FRANCE.

En avez fait briller la lueur presque éteinte ;
C'est de vous que mon ame empruntoit sa vertu ;
C'est à vous qu'elle doit cette force immortelle
Qui la soutient malgré la foiblesse cruelle

De mon corps abbatu.

De cet état terrible une main secourable
Adoucit à son tour la rigueur déplorable,
Mon cœur la reconnut plus encor que mes yeux ;

C'étoit la main de mon Mécène , (1)

D'un pere , d'un prélat dont les dons précieux
Fixerent antrefois ma fortune incertaine ;
Nouveau Charles , (2) sans crainte il venoit dans
ces lieux ,

De mon espoir mourant rappeler la constance ,
Elever vers le Ciel ma juste confiance ,
M'offrir de ses bienfaits l'honorable secours ,
Et jusques sur les miens portant sa bienfaisance ,
Des soins qui m'accabloient , borner le triste
cours.

A de mortels soucis depuis long-tems en proie ,
J'oubliai tous mes maux , & mon cœur à sa voix

S'ouvrit , pour la première fois ,

Au doux sentiment de la joie.

O toi qui m'inspires ces vers ,

Principe des vertus , ame de l'Univers,

(1) M. l'Evêque d'Angers.

(2) St Charles de Milan.

Lien pur & sacré des bons cœurs & des sages ,
 Reconnoissance , viens consacrer mes hommages ,
 La vérité les dicte , elle a formé ces traits.
 Tu me suis dans ces lieux , où tout me le rappelle ;
 C'est là que , reprenant une force nouvelle ,
 Je revivrai bientôt heureux par ses bienfaits.
 Satisfait de mon sort , je n'ai point la manie
 De soupirer sans cesse après de nouveaux biens ,
 Ni l'orgueil de penser que mon foible génie
 Soit ici resserré par de tristes liens.
 Revenez sur mes pas ô vous que je regrette ,
 Charme éternel de mes loisirs !
 Beaux arts , mes solides plaisirs ,
 Revenez embellir ma paisible retraite ;
 Si , dans les jours de mes douleurs ,
 Vous parûtes quitter un lieu pour moi funeste ,
 Dans ce riant séjour venez , de quelques fleurs ,
 Sémer la course qui me reste.
 Et toi , mere des biens qui rendent l'homme heu-
 reux ,
 Fille de la raison & de la tempérance ;
 Santé , l'objet de tant de vœux ,
 Tu n'es point dans les lieux qu'habite l'indolence ;
 Tu regnes dans nos champs , tu soutiens ces mor-
 tels
 Ouvriers diligens , actifs , infatigables ;
 Les fruits de leurs travaux sont les dons agréables
 Dont tu décores tes autels.
 Fais moi , dans ce séjour champêtre ,

62 MERCURE DE FRANCE.

Contempler sur tes pas ce spectacle chéri ,
À mes membres sans force , à mon sang appauvri ,
Viens redonner un nouvel être.
Shér que le zéphir, rentré dans ces climats ,
De son souffle fécond rechauffant la nature ,
Aura chassé les noirs frimats ,
Et couvert nos guérets de fleurs & de verdure ,
Lorsque le charme , ouvrant ses flexibles rameaux ,
S'élèvera , chargé de son jeune feuillage ,
Tu viendras avec moi jouir sous ces berceaux
Du frais qu'on y respire & de leur doux ombrage ,
De mes mains ils furent l'ouvrage ,
Et nous y goûterons un tranquille repos ;
Non ce repos obscur , enfant de la paresse ,
Eternel ennemi des arts & des progrès ,
Mais ce calme enchanteur que produit la sagesse ,
Qui fuit des passions la turbulente ivresse ,
L'objet de nos desirs , souvent de nos regrets.

B' Ant. . par un Curé du diocèse d'Angers.

ENVOI à Mgr l'Evêque d'Angers.

C'est à la grande bienfaisance,
Seigneur, plus qu'à l'éclat qui suit la dignité,
Que mon cœur qui, de votre éprouva la bonté,
Consacre de mes vœux l'image encor touchante;
Et je ne craindrai plus de m'en peindre les traits,
Puisqu'à la fois elle présente
A mon âme reconnoissante
Le sentiment de vos bienfaits.

Par le même.

DIALOGUE

Entre ROUSSEAU & FONTENELLE.

ROUSSEAU.

LE croirai-je ? avez-vous pu être, en même tems, heureux & célèbre ?

FONTENELLE.

Pour heureux, j'en réponds; pour célèbre, votre haine sembla m'en répondre.

R O U S S E A U.

Il est vrai , je ne vous épargnai point ; vous aviez imprimé de si mauvaises lettres & fait un si bel opéra. . .

F O N T E N E L L E.

Je vous pardonnai ce que vous fîtes de mauvais comme ce que vous fîtes d'excellent.

R O U S S E A U.

Avonez que l'indulgence est l'effet du caractère plus que de la réflexion ?

F O N T E N E L L E.

La nature me devoit cette vertu , puisqu'elle me devoit un siècle de vie. Il faut être muni pour suffire à un si long voyage ; & quiconque ne passeroit rien aux hommes , seroit bien malheureux d'être si long-tems leur contemporain.

R O U S S E A U.

J'étois fort jeune encore , & déjà je ne leur passois rien. Il sembloit que mon cœur prévît tout le mal qu'ils devoient me faire un jour.

JANVIER. 1771. 65

FONTENELLE.

Cette prévoyance est, pour l'ordinaire, dangereuse, & le cœur lui-même en doit soupçonner la cause. Il est rare qu'elle lui soit étrangère.

ROUSSEAU.

On dit que le vôtre n'aima ni ne haït jamais rien.

FONTENELLE.

C'est de quoi je rendois grace à la nature. Elle m'épargna les grandes passions qui toutes ressembloient à la robe de Déjanire ; elles consomment ceux qui ne les rejettent pas. Je ne fus ni le héros de l'amitié ni l'esclave de la haine. Je connus encore moins l'amour. J'étois galant & non pas amoureux. Mes plaisirs furent moins vifs, mais plus variés. Je voulois qu'ils me cherchassent ; je songeois moins à les retenir qu'à ne point leur échapper ; je cherchois moins à plaire qu'à éviter qu'on ne me déplût. Par ce moyen, j'écartai les épines dont la carrière humaine est remplie. Je cultivai les arts, comme on cultive les fleurs, par goût & par amusement. J'eus des cen-

66 MERCURE DE FRANCE.

seurs auxquels je ne répondis jamais , & des partisans dont je ne mendiai point les suffrages. L'intrigue , la cabale me furent toujours inconnues ; je n'y eus recours ni pour m'élever , ni pour en abaisser d'autres. Je vécus en paix au milieu de nos dissensions littéraires. Deux nations rivales me prirent pour arbitre entre deux grands philosophes. Je passai pour tel moi-même , quoique j'eusse tout rendu intelligible , & pour un sage , quoique j'eusse fait des églogues , de petits vers & des opéras.

R O U S S E A U.

Ce sont vos vers que je vous pardonne le moins ; ils manquent de verve & d'enthousiasme.

F O N T E N E L L E.

C'est pour cela que je me suis interdit l'ode , comme vous auriez dû vous interdire les petits vers. J'ai vu des gens qui fautoient bien & qui marchaient mal.

R O U S S E A U.

Que pensez - vous de la seule églogue que j'aie jamais faite ?

JANVIER. 1771. 67

FONTENELLE.

Elle me parut assez bonne pour juger que vous n'en feriez jamais une seconde.

ROUSSEAU.

Je voudrois que vous n'eussiez pas fait une seule des vôtres. Vos bergers sont trop spirituels.

FONTENELLE.

Il y a soixante ans que cela se répète, & qu'on lit mes églogues.

ROUSSEAU.

La postérité elle-même pourra les lire; mais le reproche subsistera.

FONTENELLE.

On peut s'en consoler à ce prix. J'aurois pu faire parler autrement mes bergers; mais je doute qu'on eût aussi longtemps parlé d'eux.

ROUSSEAU.

Que ne vous modeliez vous sur Théocrite & sur Virgile ?

FONTENELLE.

Si jamais j'eusse désiré voir échouer

68 MERCURE DE FRANCE.

quelqu'un , je regretterois que vous n'eussiez pas traduit leurs églogues. Vous eussiez fait de bons vers & ennuié vos lecteurs. On nous crie sans cesse , avec plus de préjugé que de raison , imitez les anciens , qu'ils soient en tout vos guides , vos modèles. On oublie que la différence des tems , des lieux , des mœurs , de la croyance , du génie de la langue & de la nation , permet rarement de les imiter. C'est dire aux habitans de la Zone Torride , couvrez - vous des fourrures de ceux du Nord ; & à ceux de la Zone Glaciale , allez presque nus comme les habitans du Midi.

R O U S S E A U.

On vous reproche aussi d'avoir mis dans votre prose une finesse qui tient de la subtilité ; une espèce de *Normanisme* qui dit & ne dit pas ; qui n'affirme ni ne désavoue ; qui présente une idée comme d'autres la refusent ; qui veut être moins entendu que deviné , & qui pourroit encore chicaner sur l'interprétation. Il semble que vous ne débitiez qu'à regret la vérité. Ce qui revient assez à ce mot que l'on vous attribue : *Je voudrois tenir toutes les vérités dans le creux de ma main ,*

F A N V I E R. 1771. 69
je ne daignerois pas l'ouvrir pour les ré-
pandre.

F O N T E N E L L E.

Je voulois former des lecteurs intelli-
gens, & je me flatte qu'ils me doivent
une partie de leur intelligence. J'ai rendu
claires les vérités les plus abstraites : je
n'ai enveloppé que ce qui ne devoit
point paroître nud. J'ai orné ce qui au-
roit paru trivial, présenté d'une manière
simple. Nous avons bien des idées para-
sytes qu'on ne peut pas plus expulser d'un
livre qu'on ne peut bannir certains im-
portuns de la société. On desire, au moins,
que ceux-ci ne choquent point notre vue
par un extérieur trop misérable. C'est par
la même raison que j'ai cru devoir déco-
rer les autres.

R O U S S E A U.

Je crois l'avoir dit quelque part :

... Ce qui manque aux auteurs de chez nous,
Ce n'est l'esprit, ils en ont presque tous.

F O N T E N E L L E.

On s'accoutume à croire à l'esprit com-
me certain peuple croit aux vampires.
J'ai vécu cent ans, j'ai lu bien des livres

70 **MERCURE DE FRANCE.**
de morale & de philosophie, bien des
Romans, bien des drames, bien des vers,
vos cinq volumes de lettres en prose, &
ce que j'ai trouvé de plus rare dans le
monde, c'est l'esprit.

R O U S S E A U.

Qu'entendez-vous donc par l'esprit?

F O N T E N E L L E.

On est mieux d'accord sur le mot que
sur la chose. J'appelle esprit l'art de bien
voir & de bien rendre. Il ne suffit pas
d'envisager un objet sous une seule face;
il faut les voir toutes, & les faire apper-
cevoir comme on les voit; il faut faire,
au moins, soupçonner ce qu'on ne mon-
tre pas. Chaque idée a ses rapports. L'œil
du bon sens ne voit que la première; l'œil
de l'esprit découvre en même tems tous
les autres. Je compare une idée à ces dia-
mans taillés à facettes. Leur jeu dépend
de la manière dont ils sont présentés.

R O U S S E A U.

Savez-vous bien que cette peinture de
l'esprit ressemble beaucoup à celle du
génie?

JANVIER. 1771. 71

FONTENELLE.

C'est que je ne crus jamais qu'ils pussent exister l'un sans l'autre. L'un des deux préside à cette association ; mais s'ils cessent d'agir de concert, on s'appercevrait bientôt de la rupture.

ROUSSEAU.

J'ai cru voir que ces deux associés se brouilloient bien souvent.

FONTENELLE.

Je ne fais ; mais il est presque aussi rare de distinguer le véritable esprit que de le posséder. On prend pour tels de faux brillans qui ne peuvent soutenir l'examen : on prend pour génie un effort fatigant & déréglé, que l'esprit le plus attentif perd bientôt de vue, & qu'il ne suivroit que pour s'égarer. Voulez-vous un exemple de l'esprit & du génie heureusement d'accord ? Vous le trouverez dans le modeste la Fontaine. Il eut à lui seul plus de finesse & d'esprit que tous les auteurs du dernier siècle ensemble. En fut-il un d'entre eux qui osât lui refuser le génie ? Avouez donc que le génie véritable ne prend pas toujours un vol d'aigle ? Qu'il se plaît souvent à raser la terre,

72 **MERCURE DE FRANCE.**

& que plus il daigne se rapprocher de nous,
plus il peut nous être utile.

R O U S S E A U.

J'espère que vous ne me refuserez pas
le génie, ou bien vous n'avez pas lu
mes vers.

F O N T E N E L L E.

Oui, vous eûtes le génie de l'ode.

R O U S S E A U.

La France me doit le genre de la can-
tate.

F O N T E N E L L E.

Comme vous-même le dûtes à l'Italie.

R O U S S E A U.

J'ai fait de bonnes épigrammes.

F O N T E N E L L E.

Je me permis d'en faire une pour m'es-
sayer; je renonçai à ce genre dès que je
m'apperçus que je pouvois y réussir.

R O U S S E A U.

Pour moi je me délassois par une
épigramme du travail d'un pseaume.

FONTENELLE.

F O N T E N E L L E.

Je me dédommageai du vain plaisir de déchirer mes semblables par l'honneur de les éclairer. Jusques - là notre littérature étoit un jardin qui n'offroit guère que des fleurs; j'y joignis les fruits; j'égayai la philosophie & la morale; j'arrachai les épines qui enveloppoient les sciences: je les mis à la portée de ceux à qui elles sembloient le plus inaccessibles. J'eus des lecteurs & des disciples dans les deux sèxes. Tous deux parcoururent mes différens mondes; on mania aussi volontiers le télescope que la lorgnette. Je mis le raisonnement à la mode, & si c'est un honneur que d'opérer une révolution dans les esprits, j'ai eu le premier cet honneur parmi nous.

R O U S S E A U.

Je n'eus point cet avantage. On me regardoit comme un grand poète, & je doute que mon exemple ait prodigieusement influé.

F O N T E N E L L E.

Vous étiez plus poète que philosophe.

II. Vol.

D

R O U S S E A U.

Et vous , plus philosophe que poëte.

F O N T E N E L L E.

La langue françoise vous dut un nouveau degré d'harmonie , comme l'esprit françois me dût un nouveau cercle de connoissances. Vous fîtes pour l'idiôme ce que je fis pour la nation : elle apprit de vous à rimer , & de moi à réfléchir.

R O U S S E A U.

Mais , enfin , comment fîtes vous pour être heureux ?

F O N T E N E L L E.

En ne cherchant point trop la célébrité.

R O U S S E A U

Comment devîntes - vous donc si célèbre ?

F O N T E N E L L E.

En paroissant être heureux. On croit facilement un homme digne de ce qu'il méprise ?

R O U S S E A U.

Eûtes vous aussi , à cet égard , beaucoup d'imitateurs ?

F O N T E N E L L E.

J'eus presque l'honneur d'être inimitable. On voit tous les jours des fortunes littéraires qui ne roulent que sur des prétentions.

R O U S S E A U.

Et ces gens-là sont heureux ?

F O N T E N E L L E.

Ils sont du moins quelque tems célèbres , & mêmes célébrés. Chacun a son secret & voici tout le mien. J'en usai avec la gloire comme avec les femmes ; je ne cherchois ni ne fuyois leurs faveurs. J'eus des deux parts quelques bonnes fortunes ; mais la crainte de les perdre ne troubloit point en moi la douceur d'en jouir. Je n'étois ni auteur envieux, ni amant jaloux. Les mouvemens qu'on se donne pour prévenir l'inconstance du Public, ou celle d'une maîtresse, ne préviennent rien. Il faut compter un peu plus sur soi-même que sur eux ; & imiter le sage pilote , qui se fonde plus sur son expérience & la bonté de son vaisseau que sur la tranquillité des mers.

Par M. de la Dixmerie.

D ij

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du *Mercur* du mois de Janvier 1771, est *l'Enigme*; la seconde est *le Soulier*; la troisième, *le Cœur*. Le logogryphe latin est *Ilex*, où l'on trouve *lex*. Le second, *Brochet*, où l'on trouve *rochet*, *broche*, *roche*.

É N I G M E

AMI lecteur, qui que tu sois,
 Tu ne saurois me méconnoître,
 On te voit soumis à mes lois,
 Ou tu le fus, ou tu dois l'être.
 Sur tous les mortels tour-à-tour
 J'exerce un tyrannique empire,
 En cela semblable à l'amour,
 Quoique souvent dans mes bras il expire.
 Je suis la terreur des humains,
 Ils redoutent tous ma puissance;
 Cependant (rare effet de leur inconséquence !)
 Ils viennent tous les jours se mettre entre mes
 mains.
 Ces êtres singuliers s'affligent
 Lorsque je vais chez eux de mon pur mouve-
 ment;

Et si je n'y vais point , par maint enchantement ,
A les visiter ils m'obligent.

Sous mon commandement j'ai cent mille esca-
drons

Qui vont tous en mon nom ravager les provin-
ces ;

Contre moi vainement se ligueroient les princes ;

Ils ne feroient pas peur à mes petits dragons ;

Cependant , cher lecteur , ces braves champions

Sont de ridicules Pygmées.

Jamais nul Roi, dans ses armées ,

N'eut des soldats aussi mignons.

Eh bien , devines-tu ? .. Non ? .. Tu vas me con-
noître ,

Car sur le secret de mon être

Je veux encor répandre quelque jour :

J'ai par le monde une sœur fort cruelle ,

Quoique fille du tendre amour ,

La race humaine à cette belle

Comme à moi ne fait pas la cour ;

Chacun la craint , on la fuit , on la chasse

Par mille indignes traitemens.

Il est vrai que la Dame a l'appetit vorace ;

Car , de chez vous , si l'on ne la déplace

Elle dévorera le père & les enfans.

J'en reste-là. Sur ce portrait fidèle

Dis son nom , cher lecteur , & tu sauras le mien ,

Adieu. Je vois là-bas un Nécromancien

78 MERCURE DE FRANCE.

Qui, par son art magique en cet instant m'appelle

Autrès d'un jeune Parisien.

*Par M. D**.*

A U T R E.

LECTEUR, par mes talens connois mon excellence ;

Je forme les esprits, je donne la science ;
Je jette par degrés ces sentimens vainqueurs
Qui, gravés par le tems, éclatent dans les cœurs.
Par moi, dans les beaux arts, on fait l'apprentif-
sage,

Es rarement sans moi l'en peut devenir sage.
Invincibles effets de l'éducation,
On en ressent toujours la douce impression.
J'observe tous les pas de l'aveugle jeunesse ;
Je menace, j'instruis, je reprends, je caresse ;
J'oppose à ses desirs un frein impérieux.
Plus j'en suis vigilant, plus je suis odieux.
Après tant de travaux quelle est ma récompense,
Puis-je espérer au moins quelque reconnoissance ?
Non : tel est des humains l'aveuglement fatal,
J'ai vécu dans l'oubli, je meurs à l'hôpital.

A U T R E.

Je suis un composé bizarre
 Qui change comme les saisons ;
 Le vélours ou le poil tour-à-tour me chamare ;
 On me croiroit quasi fils des Cameléons.
 Esclave d'un seigneur pour un certain salaire ;
 Je consacre mon tems à louer ses bienfaits ;
 Et , si je ne le fais , il se trouve un confrère ,
 Qui me fait ressentir ses traits.
 Dès qu'un certain tyran agite un corps sonore ;
 Adieu lecture , amis , ou lit ;
 Je vais , & je reviens , & je retourne encore ;
 Ne le dis pas , lecteur , ce n'est pas sans dépit.

Par M. le Tessier.

L O G O G R Y P H E.

Je dois mon existence aux béats tributaires
 Que nos benins aïeux firent leurs légataires ,
 Moyennant que leurs vœux suppleroient un grand
 Roi
 De relâcher pour eux la rigueur de sa loi.
 Tous mes membres à part sont souvent débonda-
 ires ,

• Div

80 MERCURE DE FRANCE.

Et, rentrant dans mon sein, me deviennent contraires.

Je fers encore ailleurs de pieux citoyens
Qui, des mêmes aïeux, partagerent les biens.
Là je dégrade l'un pour élever son frère,
Que j'abaisse à son tour au bout de sa carrière.
Pour venir me trouver chacun court le pays,
Et, pour m'avoir propice, il se fait des amis.
Tantôt, pour varier, je compose un ouvrage,
Je réunis un livre ou bien je le partage.
Il est encore un trait qui se rapporte à moi,
Parle-t-on de quelqu'un ? mon nom est en emploi.
Après cela, lecteur, donne-moi la torture,
Et tu verras bientôt sortir de ma structure
Le fléau du grenier avec son giboyeur ;
Un ornement traînant que l'on endosse au chœur ;
Le lien qui, dans l'hiver, n'est point sans compagnie ;

L'oiseau dont le toucher remplit de vilenie ;
D'un Romain triomphant l'équipage pompeux ;
L'homme que la fortune a rendu glorieux ;
Le coin de l'Univers qu'un voyageur desiré ;
Le campagnard qui vacque à garder & conduire ;
Un instrument denté qui ronge & qui détruit ;
D'une mouche importante un lumineux produit ;
Un mets qu'en certain tems nous interdit l'église ;
Un mouvement subit qui nuit & scandalise ;
Le soutien d'un chemin où coule un élément ;
Une baguette à poil qui frotte un instrument ;

J A N V I E R. 1771. 31.

Un endroit qui saillit en s'avancant dans l'onde ;
Un trait sur un habit qui dépare son monde.
A tes yeux , cher lecteur , je me montre en tous
sens ,
Sur ma diverse forme exerce tes talens.

Par le même.

A U T R E.

Je suis , ami lecteur , chéri de tout le monde ,
Plus ou moins , c'est selon , sur la machine ronde.
Aucun m'a rarement autant qu'il le voudrait :
Me reconnoissez-vous , lecteur , à ce portrait ?
Si ce n'est point assez , pour me faire connoître ,
Divise tous les pieds qui composent mon être :
En moi tu trouveras un mal des plus affreux ,
Ce qui presque toujours rend les hommes harg-
neux ;
Un animal rongeur , de douze mois l'espace ;
Le cri d'un postillon pour qu'on lui fasse place ;
Une note en musique , à présent tu me sais ;
Car j'en ai dit par trop , c'est pourquoi je me tais.

Par M. Hah.

D v

A U T R E.

SANS sortir de chez soi chacun va me connoître,
N'importe, je poursuis : pour me procurer l'être,
Pour m'embellir, lecteur, & pour plaire à tes
yeux,

On vole impunément & la terre & les cieux :
Je réunis alors l'agréable & l'utile.
Jecache quelquefois, suivant mon institut ;
Du genre humain les maux , l'exemple ou le
rebut.

On juge par le mien du lustre d'une ville ;
Sous un aspect , hélas ! bien différent,
Je reçois dans mon sein , aisé , riche , indigent.
Nécessaire , autant que commune ,
J'ai maître , & puis servir d'enseigne à sa for-
tune :

Là , dans un triste & malheureux écart ,
Je n'offre trop souvent qu'un amas de poussière ;
Ici , majestueuse & fière ,
Du passant curieux je fixe le regard.
Souvent on me partage : hé bien , fais - en de
de même ;
Pourfends mon corps en deux , tu verras d'un côté
Certain bouquet planté
Près du logis de l'objet que l'on aime ,
Et de l'autre , lecteur ,

J A N V I E R. 1771. 83

Ce que le vent moteur

D'une utile machine,

Avec économie extrait de la farine.

Par M. B. de Bureil.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire d'un Voyage aux Isles Malouines, fait en 1763 & 1764, avec des observations sur le détroit de Magellan, & sur les Patagons; par Dom Perretty, Abbé de l'Abbaye de Burgel, membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, associé & correspondant de celle de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse. Nouvelle Edition, refondue & augmentée d'un discours préliminaire, de remarques sur l'histoire naturelle, &c. 2 volumes in-8°. avec figures; prix 10 liv. reliés. A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue Sr Jean-de-Beauvais; Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie-Françoise.

L'HOMME de lettres qui nous donne cette nouvelle édition du Voyage de Dom

D vj

34. MERCURE DE FRANCE.

Pernetty, en a fait, en quelque sorte, un ouvrage neuf, par les observations sur l'histoire naturelle & sur la physique qu'il y a ajoutées, par le soin qu'il a pris de rapporter, sous des chapitres particuliers, ce qui étoit épars dans les deux volumes, & de séparer l'histoire qui intéresse tout le monde, du journal qui n'intéresse que les navigateurs. Le discours préliminaire de cette nouvelle édition est entièrement de l'éditeur. Ce discours est curieux, il est utile, il est même intéressant. L'auteur supplée au silence de Dom Pernetty sur trois objets : les anciennes notions sur les Isles Malouines ; les idées qu'on peut se former des Patagons, & les recherches à faire dans le monde austral. Toutes les connoissances que l'on peut se procurer sur les Isles Malouines, doivent d'autant plus piquer notre curiosité, que ces Isles forment aujourd'hui le sujet d'un différend entre l'Espagne & l'Angleterre. Ces Isles ne sont séparées que par un détroit de cette pointe de l'Amérique méridionale qu'habitent les Patagons, contrée singulière, où la nature s'abâtardit dans les végétaux, & se relève avec avantage dans l'espèce humaine ; qui produit des géants, des plantes sans vigueur, & des

quadrupèdes dégénérés. C'est un phénomène assez singulier, comme l'observe l'auteur de ce discours, que, depuis qu'il y a des hommes policés & des livres, on ne se soit jamais accordé sur l'existence des géants ; c'est sur-tout par rapport aux Paragons, que ce problème a paru long tems insoluble aux philosophes. Pendant un an, les navigateurs de toutes les nations s'accordèrent à dire que la pointe de l'Amérique méridionale produisoit des colosses. Dans les siècles suivans, les marins n'y virent plus que des hommes d'une taille ordinaire. Ils en conclurent alors, que leurs prédécesseurs avoient été des fourbes ou des visionnaires. Les Sceptiques s'empressèrent d'adopter une opinion qui les dispensoit d'être crédules, & l'existence des géants fut bien-tôt mise au rang des *mensonges imprimés*. Mais, continue l'auteur, ne s'est-on pas un peu trop pressé de déclamer dans le dix-septième siècle contre les voyageurs du huitième. Wood & Narborough, qui ne virent en Paragonie que des hommes comme eux, peuvent très bien être véridiques, sans que Pigafetta, Hawkins & Knivet, qui observèrent une race de géants, soient des

86 MERCURE DE FRANCE.

imposteurs. On n'a jamais soutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique méridionale eussent une taille colossale. Que diroit-on d'un historien , qui, ne voyant en Laponie que des Suédois , des Danois & des Russes , traiteroient de visionnaires les voyageurs qui assurent que les Lapons sont les nains de l'espèce humaine ? Les géants de la Patagonie ne forment qu'une nation particulière , qui sans doute n'est pas fort étendue , parce que tous leurs voisins semblent intéressés à les exterminer. Il est même probable , qu'effrayé par les descentes des Européens dans leurs contrées , ils se retirèrent , au siècle dernier , dans l'intérieur du pays , ce qui empêcha nos navigateurs de les rencontrer. Ajoutons qu'un témoin qui dit , *j'ai vu* , est plus croyable que cent autres qui disent , *je n'ai rien vu* : ce principe est vrai toutes les fois qu'il ne s'agit pas de faits évidemment contradictoires avec les lois éternelles & invariables de la nature. Le récit , par exemple , du Chevalier Pigafetta , qui étoit sur le vaisseau de Magellan , & qui a rédigé son voyage , est trop bien circonstancié , pour qu'on puisse croire son auteur dupe ou fripon.

Ce récit & plusieurs autres qui le confirment , sont rapportés en notes dans cette nouvelle édition du Voyage de Dom Pernetty. Nous nous contenterons de citer quelques traits de la relation récente du Chef d'Escadre Biron, qui , en 1764 & 1765 , fit le tour du globe sur les traces des Dampier , des Gemelli & des Ansons. On observera ici que le pied dont on s'est servi pour mesurer les Patagons , étoit le pied d'Angleterre , qui a près d'un pouce de moins que notre pied-de-Roi. « En m'approchant de la » côte , des marques sensibles de frayeur » se manifestèrent sur le visage de ceux » de nos gens qui étoient dans le canot , » lorsqu'ils apperçurent des hommes » d'une taille prodigieuse. Quelques uns » d'entr'eux , pour encourager peut-être » les autres , observèrent que ces hommes gigantesques paroissent aussi » étonnés à la la vue de nos mousquets , » que nous l'étions de leur taille. Le » Commedore descendit à terre avec » intrépidité , fit asseoir ces sauvages , & » leur distribua des colifichets. Leur grandeur étoit si extraordinaire , que » même assis , ils étoient presque aussi » haut que l'Amiral debout. Leur taille

88 MERCURE DE FRANCE.

» moyenne parut de huit pieds ; & leur
 » plus haute , de neuf pieds & plus. La
 » stature des femmes est aussi étonnante
 » que celle des hommes , & on remar-
 » que dans leurs enfans les mêmes pro-
 » portions. Leur langage n'est qu'un jar-
 » gon confus , sans mélange de Portu-
 » gais & d'Espagnol. Ils regardoient fré-
 » quemment le soleil en signe d'adora-
 » tion. Leurs chevaux avoient environ
 » seize palmes de haut , & paroissoient
 » fort rapides ; mais leur grandeur n'étoit
 » pas proportionnée à celle des Cava-
 » liers qui les montoient. « L'éditeur du
Voyage de Byron confirma ces anecdotes ,
 par le témoignage de deux Officiers de
 son vaisseau , qui lui permirent de pu-
 blier leurs relations. « Les Patagons ,
 » disent ces Officiers , ont , pour la plu-
 » part , neuf pieds de haut ; ils sont bien
 » faits , carrés & d'une force prodi-
 » gieuse. Les deux sexes ont la peau
 » couleur de cuivre ; ils portent de longs
 » cheveux noirs , & sont vêtus de peaux
 » de bêtes sauvages. Ils paroissoient voir
 » avec plaisir le Lieutenant Cummins , à
 » cause de sa grande taille , qui est de
 » six pieds six pouces. Quelques-uns de
 » ces Indiens lui frappèrent sur l'épaule ;

« quoique ce fût pour le caresser, leurs
 « mainsomboient avec tant de pesan-
 « teur, que tout son corps en étoit
 « ébranlé. « Les femmes des Paragons
 caressèrent aussi le Commodore Byron;
 mais les politesses qu'elles lui firent es-
 sayer, furent encore plus expressives;
 elles badinèrent dit l'historien Anglois,
 si sérieusement avec moi, que j'eus beau-
 coup de peine à m'en débarrasser.

Dans ce même discours, l'auteur
 tache de lever les obstacles qui semblent
 s'opposer à la découverte des terres aus-
 trales. Plusieurs philosophes en ont déjà
 proposé l'entreprise; les marins en ont
 rendu le succès au moins vraisemblable;
 c'est aux Souverains à l'exécuter. L'au-
 teur fait voir une partie des avantages
 qui résulteroient de cette découverte pour
 les progrès des arts & de la philosophie.
 Mais ces avantages contribueroient-ils
 au bonheur des habitans des deux hémis-
 phères? L'histoire de la découverte de
 l'Amérique rend cette question au moins
 très-problématique.

Nous ne faisons point ici d'extrait du
 Journal historique de Dom Pernetty,
 parce que ce Journal est suffisamment
 connu par l'édition qui en a été publiée
 l'année dernière.

90^r MERCURE DE FRANCE.

Catalogue raisonné des principaux manuscrits du cabinet de M. Jos. Louis-Dominique de Cambis, marquis de Velleron, Seigneur de Cayrane & de Fargues; ancien capitaine de Dragons & colonel général de l'infanterie de la ville d'Avignon & du Comté Venaissin; vol. in-4°. A Avignon, chez L. Chambeau, imprimeur-libraire, près le collège.

Le Bibliographe Avignonois a enrichi sa nomenclature de notices utiles & savantes, & que l'on peut comparer à celles que M. J. R. Sinner a publiées sur les manuscrits de la bibliothèque de Berne, & à celles que M. l'Abbé Saas, chanoine de l'église de Rouen, a données des manuscrits de cette métropole. On doit donc bien distinguer ce catalogue raisonné de beaucoup d'autres qui n'en portent que le nom & qui ne contiennent qu'une suite de titres secs & décharnés. On remarquera même dans celui que nous annonçons un esprit d'ordre, une critique judicieuse & beaucoup d'exactitude dans les citations. Lorsque le Bibliographe cite le manuscrit d'un auteur qui s'est acquis quelque réputation dans les lettres, il a

soin de nous rappeler les principaux traits de sa vie, mais avec cette impartialité & cette simplicité de style qui annonce un écrivain uniquement occupé de son objet. Parmi les manuscrits du cabinet de M. le marquis de Cambis-Velleron, on remarquera sur-tout un superbe *ordo romanus* sur les anciens rits & l'ancienne discipline de l'Eglise. Le Bibliographe est entré à ce sujet dans un grand détail. Il rapporte plusieurs faits concernant l'histoire & la liturgie. C'est aux morceaux de ce dernier genre qu'il s'est sur-tout attaché. Ce manuscrit, qui est un ancien pontifical ou rituel de l'église de Rome, peut avoir cinq cens ans d'antiquité. Il est écrit sur le velin le plus beau & le plus blanc; les pages sont à deux colonnes, le caractère approche beaucoup du plus beau caractère romain, cependant il tient un peu du gothique, quoiqu'il y ait peu d'angles & de tortuosités. Des miniatures fort douces & d'un travail très-fini enrichissent ce manuscrit. Ces miniatures sont d'autant plus précieuses qu'elles nous rappellent le costume ancien. L'habile Calligraphe qui a fait ce manuscrit s'est exercé à donner aux lettres majuscules différentes formes. Les marges des pages

92 MERCURE DE FRANCE.

sont ornées de dragons, de reptiles, de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux parmi lesquels on voit des perroquets. On trouve dans ce magnifique manuscrit l'ancien plain-chant, resté défiguré mais précieux de l'ancienne musique grecque. Quoique ce plain-chant ait passé par les mains des Barbares, il conserve encore une beauté de caractère & une variété d'affections bien sensibles aux connoisseurs non prévenus qui le préféreront à cette musique molle & effeminée, ou maussade & plate qu'on lui a substitué dans plusieurs églises.

On remarquera encore parmi les raretés littéraires de ce catalogue le *cartulaire* d'Alfonse, comte de Poitiers; c'est l'original de ce prince. On y voit aussi la première édition du concile de Trente, qui est authentiquée & revêtue de toutes ses formes par les attestations & les propres signatures du secrétaire & des deux greffiers de ce concile. Cette édition est très-estimée & très-recherchée, parce qu'elle est fondée sur des témoignages authentiques qui la rendent en quelque sorte aussi précieuse que le manuscrit même original de ce célèbre concile. Cette édition est si rare qu'elle ne se trouve point dans

le catalogue des livres des bibliothèques de MM. de Boze, de Rothelin, de Selle, de Falconet, de Gagnat & de M. le D. de la V. si riches en livres de la plus grande rareté.

Voyage astronomique & géographique dans l'Etat de l'Eglise, entrepris par l'ordre & sous les auspices du Pape Benoît XIV pour mesurer deux degrés du méridien, & corriger la carte de l'Etat Ecclésiastique; par les PP. Maire & Boscovich, de la Compagnie de Jesus, traduit du latin, augmenté de notes & d'extraits, de nouvelles mesures de degrés faites en Italie, en Allemagne, en Hongrie & en Amérique, avec une nouvelle carte des Etats du Pape, levée géométriquement; vol. in-4°. Prix, 15 liv. relié en veau. A Paris, chez N. M. Tilliard, libraire, quai des Augustins, à St Benoît.

On desiroit la traduction de ce bon ouvrage avec d'autant plus d'empressement que les exemplaires de l'édition latine sont très-peu repandus, & que la langue françoise par sa clarté, sa précision & sa marche méthodique semble être plus propre que la latine à traiter des matières

94 MERCURE DE FRANCE.

abstraites & qui demandent une attention suivie. Cet ouvrage d'ailleurs renferme des choses trop intéressantes & pour le progrès de l'astronomie & pour l'honneur de notre nation pour que l'on ne soit pas très-satisfait de pouvoir le placer à côté de ceux de MM. Maupertuis, Clairaut, Bouguer, de la Condamine, Cassini de Thury, de la Caille & autres astronomes François. L'ouvrage est divisé en cinq livres : le premier, le quatrième & le cinquième sont du P. Boscovich; les deux autres sont du P. Maire. Le premier contient une relation abrégée des efforts redoublés qu'on a fait dans presque tous les âges du monde pour découvrir la figure de la terre. Quoique cette relation soit très-succincte, elle est néanmoins suffisante & elle jette plus d'intérêt sur l'histoire particulière de ce voyage astronomique & géographique contenue dans ce même livre. Le P. Boscovich y parle des lieux que lui & le P. Maire ont choisis pour leurs stations, & même de la forme des instrumens, de la manière d'observer & de l'usage des observations, autant que cela se pouvoit faire sans le secours des figures. Afin de jeter plus de variété dans cette histoire particulière, l'historien a

ajouté quelques remarques de physique au recit des travaux qui lui sont communs avec le P. Maire, & des dangers qu'ils ont courus plus d'une fois de perdre la vie. Le second livre donne avec précision la mesure du degré. L'auteur y rapporte toutes les observations nécessaires pour résoudre la question, avec le résultat de ses calculs. Le troisième livre reforme la carte géographique de l'Eglise, qui étoit défectueuse. Le quatrième renferme la description & l'usage des instrumens qui ont servi à la mesure des deux degrés du méridien. C'est un excellent traité d'astronomie pratique. On y trouve plusieurs choses d'une invention nouvelle pour la perfection des instrumens d'astronomie, entre autres un bon micromètre ou instrument de vérification. Le cinquième & dernier livre traite de la figure de la terre déduite de l'équilibre & de la mesure des degrés. L'auteur n'y emploie que la plus simple géométrie pour résoudre quantité de problèmes qu'on n'avoit vu jusqu'à présent accessibles qu'aux nouvelles méthodes. On a ajouté quelques notes à l'ouvrage pour plus grand éclaircissement du texte. Les dernières notes du cinquième livre contiennent les mesures de degrés

96 MERCURE DE FRANCE.

nouvellement faites dans l'Autriche, la Moravie, la Stirie, la Hongrie, le Piémont & l'Amérique Septentrionale; la comparaison de ces degrés avec ceux dont on avoit déjà la mesure; & le résultat de cette comparaison pour l'ellipticité, la diversité, la grandeur & la figure de la terre, tel que le P. Boscovich l'a tiré lui-même.

Les Mystères de Jesus-Christ expliqués en forme d'instructions, selon l'esprit de l'Ecritures & des Pères, ouvrage très-propre à faire entrer les Fidèles dans la connoissance de Jesus-Christ, & de ses mystères, & dans la voie du salut; par R. Cerveau, prêtre; vol. in-12. de 502 pag. petit format. A Paris, chez Merigot, fils, libraire, quai de Conti, au coin de la rue Guenegaud.

Ces instructions sont remplies de l'esprit de l'Ecriture & des Pères. Le Chrétien qui aime à se nourrir d'une lecture qui le sanctifie aura souvent ce livre entre les mains. Il y apprendra à connoître Jesus-Christ en lui-même & sous les qualités si intéressantes & si consolantes de Médiateur, de Redempteur, de Sauveur, de Victime, de Pontife, de Maître

tre & de Docteur, de Chef, de Juge & de vie de nos aines.

Traité du Douaire, par l'auteur du traité des obligations; vol. *in* 12. A Paris, chez de Bure pere, quai des Augustins; à Orléans, chez la Veuve Rousseau-montaut, imprimeur du Roi.

Le Douaire est une des principales conventions matrimoniales usitées dans les provinces régies par le droit coutumier. Comme il y en a de deux espèces; savoir, le douaire de la femme, & dans quelques coutumes, le douaire des enfans; ce traité est divisé en deux parties. Ce n'est pas dans le droit romain qu'on doit chercher l'origine du douaire; il n'y a rien dans ce droit qui y ait rapport. Nous la trouvons plutôt, ajoute l'auteur, dans les mœurs des anciens peuples de Germanie qui se sont établis dans nos provinces. Tacite, *de moribus Germanorum*, rapporte que chez ces peuples les femmes n'apportoient pas de dot aux maris, mais en recevoient, *dotem non uxor marito, sed maritus uxori affert*. Cette dot que la femme, au rapport de Tacite, recevoit du mari, étoit vraisem-

II. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

blablement la même chose que ce qu'est notre douaire ; c'est-à-dire quelque portion que l'homme en se mariant assignoit dans ses biens à la femme qu'il épousoit, pour en jouir par la femme après la mort de son mari , en usufruit pour sa subsistance. Les femmes , chez la plupart de ces peuples comme chez les Saliens, étant incapables de succéder aux héritages de leurs parens, il étoit nécessaire que leurs maris pourvussent de leurs biens après leur mort à la subsistance de leurs veuves. Ce traité est écrit avec la clarté , la méthode & la précision que demandent ces sortes d'ouvrages & confirme la réputation que l'auteur s'est déjà acquise par plusieurs autres traités du même genre.

Le Chou-King, un des livres sacrés des Chinois , qui renferme les fondemens de leur ancienne histoire , les principes de leur gouvernement & de leur morale ; ouvrage recueilli par Confucius , traduit & enrichi de notes , par feu le P. Gaubil , missionnaire à la Chine ; revu & corrigé sur le texte chinois , accompagné de nouvelles notes , de planches gravées en taille - douce & d'additions tirées des historiens ori-

J A N V I E R. 1771. 99

ginaux, dans lesquelles on donne l'histoire des Princes omis dans le Chou-King. Par M. de Guignes, professeur de la langue syriaque au collège royal de France, de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, interprète du Roi pour les langues orientales, garde de la salle des antiques du Louvre, censeur royal & membre des sociétés royales de Londres & de Gortinque. On y a joint un discours préliminaire, qui contient des recherches sur les tems antérieurs à ceux dont parle le Chou-King, & une notice de l'Y-King, autre livre sacré des Chinois; vol. in-4°. ; prix, 16 liv. rel. en veau. A Paris, chez N. M. Tilliard, libraire, quai des Augustins, à St Benoît.

Le Chou-King est le livre le plus important des livres sacrés des Chinois, c'est la base du gouvernement de cette nation sage & éclairée, l'origine de sa législation, la source la plus pure & la moins équivoque de son histoire. Toutes les instructions qu'il contient n'y sont rapportées qu'à l'occasion des événemens. C'est un ministre qui donne des instructions à son maître encore jeune; ou un Prince

E ij

qui établit un vassal & lui enseigne de quelle manière il doit se comporter dans sa nouvelle place. Quelquefois c'est un événement qui détermine l'Empereur ou plutôt le Roi, car alors les Souverains de la Chine ne portoient que ce titre, à communiquer ses réflexions & à publier ses ordres. Dans un chapitre on voit la forme du gouvernement & le nombre des magistrats, dans un autre les expéditions militaires; en un mot c'est un livre historique dans lequel les événemens font naître l'occasion de donner des préceptes & des instructions au Souverain, aux grands, aux ministres & aux peuples. Il sembleroit que le Chou - King ne contiendrait que l'histoire des tems héroïques de la Chine; mais ils sont bien différens de ces mêmes tems chez les Grecs. Les héros de ceux-ci étoient des espèces de brigands qui étoient le fléau des pays par lesquels ils passaient: une bravoure féroce étoit leur caractère; ceux de la Chine au contraire ne sont occupés qu'à faire le bonheur des hommes, à se perfectionner dans la pratique de la vertu, à établir des lois sages, pleines d'humanité & de douceur. Il y a peu d'ordre dans ce livre, & l'on n'y parle que d'un petit

nombre de princes. M. de Guignes, pour donner une idée plus exacte de l'ancienne histoire de la Chine, a rapporté entre les différens chapitres de ce livre ancien, 1°. l'histoire même des princes dont le Chou-King fait mention, parce qu'elle n'y est pas complète, & que tous les événemens supposés connus n'y sont pas indiqués; 2°. Celle des princes qui y sont entièrement omis; c'est pourquoi, entre les différens chapitres du Chou king, il a joint un article qu'il intitule, *addition au Chou-King* : ainsi on pourra lire ce livre seul & tel qu'il nous a été conservé, & ceux qui voudront joindre à cette lecture celle des *additions* auront une idée beaucoup plus exacte de ce qui nous reste de l'ancienne histoire chinoise. M. de Guignes a d'ailleurs enrichi cet ouvrage de beaucoup de remarques & de notes. Il y en a plusieurs entre autres qu'il a tirées d'un dictionnaire chinois & d'un recueil de figures qui se trouvent dans les *King*. Ces notes forment une espèce d'essai sur les antiquités chinoises. On y voit gravés tous les vases, les instrumens & habits, les cartes, les détails des cérémonies dont il est parlé dans les *King*.

Le style du Chou-King est appelé par

E iij

les Chinois *kou-ven*, c'est-à-dire, *ancienne composition*. Il surpasse en simplicité, en noblesse & en élévation tout autre style. Il consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots. Toutes les pensées y portent l'empreinte de maximes importantes. Par-tout on y voit regner la vérité dans les idées & l'élégance dans les expressions. Souvent chaque membre d'une phrase est composé d'un même nombre de caractères qui riment & jouent, pour ainsi dire, entre eux. Par exemple, pour dire qu'il faut toujours être sur ses gardes, & que c'est dans le tems qu'on ne craint rien qu'on a plus sujet de craindre, le Chou-King s'exprime ainsi en quatre mots, *fo goei, ge-goei*, que l'on peut rendre littéralement par ces mots *non timenti advenit timor*. On peut encore citer ce second exemple. Après avoir dit que le Ciel ne change jamais de conduite à l'égard des hommes, pour faire entendre que le bien ou le mal qui nous arrive ne dépend que de la manière dont nous nous comportons, l'auteur s'exprime ainsi :

Tço-chen, Kiang-tchi-pe-tsiang,
Tço-po-chen, Kian-tchi-pe-yang.

c'est-à-dire : « Celui qui fait le bien est » comblé de biens , celui qui fait le mal » est accablé de maux. » Ce qui contribue beaucoup à rendre ce style serré & en même tems très-difficile à entendre , c'est qu'en chinois il n'y a aucune marque de déclinaison , de conjugaison , de tems , de personnes , ni presque point de particules ; en un mot tout ce que nous avons imaginé pour rendre le langage plus clair en est banni. Les deux dernières phrases qui viennent d'être citées, rendues en françois littéralement, sont *faire bien, arriver lui cent bonheurs, faire non bien, arriver lui cent malheurs*. Telle est la manière de s'exprimer des Chinois. L'absence des formes grammaticales sert à rendre ce style plus sententieux ; delà il résulte que ce qui dans les autres langues ne s'adresse qu'à une seule personne , devient, en chinois, une proposition générale & une maxime dite pour tout le monde. Au reste la forme de construction que l'on vient de voir est la même que celle des langues orientales , & principalement de l'arabe,

Toutes ces instructions sont tirées d'un discours très-bien fait que M. de Guignes a placé à la tête de l'ouvrage qu'il publie.

Ce discours est rempli de recherches savantes & qui annoncent un critique éclairé, un litterateur plein de zèle pour les progrès des sciences & de l'histoire. Ce savant, dans le dessein de former un ouvrage complet sur les rapports qu'il a aperçus entre les Chinois & les Egyptiens, se proposoit de faire connoître dans une premiere partie, l'histoire ancienne de la Chine. Mais, en examinant les matériaux qu'il devoit employer pour ce travail, il a cru que la traduction du Chou-King, avec les additions qu'il y a faites, étoit le morceau le plus intéressant pour le Public & le plus convenable à ses vues; ainsi il le donne comme le préliminaire d'un travail long & laborieux qui l'occupe depuis long-tems, & sur lequel il ne veut rien précipiter, dans la crainte de tomber dans des conjectures. Il est d'autant plus encouragé à ne pas le négliger, que M. Bertin, ministre & secrétaire d'état, qui, en protegeant les sciences, veut s'instruire par lui-même du succès que peuvent avoir les idées qui sont proposées, a cru devoir envoyer à la Chine un mémoire fort étendu que M. de Guignes a lu à l'Académie en 1766, & qui est intitulé : *Essai sur le moyen de parve-*

nir à la lecture & à l'intelligence des hiéroglyphes égyptiens. Le dessein de ce ministre étoit de savoir des Chinois eux-mêmes ce qu'il devoit penser du travail de M. de Guignes & quel étoit leur propre sentiment. Ces Chinois étoient venus en France & avoient eu connoissance des premières tentatives du savant François sur ce sujet. Voici la réponse que M. Bertin en a reçu. « Un point essentiel » est de trouver l'origine des Chinois, je » la regarde comme la clef de l'histoire » du monde. M. de Guignes, par son » application à l'étude des langues étrangères, a trouvé la ressemblance des caractères chinois avec les hiéroglyphes égyptiens; mais prévenu en faveur de M. Deshauteraies dont j'avois d'abord lu les *doutes proposés à M. de Guignes*, je ne fis que jeter les yeux sur l'ouvrage de ce dernier, lorsque votre grandeur m'ordonna de le lire. Depuis qu'elle nous a envoyé la copie de l'*Essai sur le moyen de parvenir à la lecture des hiéroglyphes égyptiens*, j'ai fait plus d'attention; & la parfaite ressemblance des caractères chinois anciens avec les hiéroglyphes égyptiens, me force d'avouer que c'est à M. de Guignes que

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

» nous devons la connoissance de notre
 » origine ; mais avant de donner une en-
 » tière approbation , j'attens le jugement
 » de nos missionnaires sur son ouvrage. »

Pour revenir au Chou-King, la morale en est par-tout très-austere ; mais elle n'apprend rien de nouveau à des lecteurs instruits & éclairés. On pourroit même renfermer toute la morale de ce livre chinois dans quelques maximes de Senèque. Cet ouvrage néanmoins est utile. Il est même curieux pour ceux qui veulent connoître les mœurs, les usages, la maniere de penser & de s'exprimer des Chinois il y a trois mille ans. On peut voir dans l'*Eloge de Moukden*, poëme annoncé dans un de nos précédens Mercurus & composé par l'Empereur Kien-Long, actuellement regnant, que le Chou-king est encore aujourd'hui la base du gouvernement chinois. M. de Guignes a fait imprimer à la suite du Chou-king une notice intéressante du plus ancien livre canonique des Chinois intitulé *Y King*. Le sage Confucius aimoit principalement ce livre, il l'admiroit, & l'avoit toujours entre ses mains ; il l'a enrichi de commentaires rédigés en dix chapitres que ceux qui vinrent après lui nomme-

rent les dix ailes sur lesquels ce livre voleroit à la postérité. Le philosophe Chinois étoit équitable, doux, affable, plus sévère pour lui que pour les autres, censeur rigoureux de sa propre conduite, parlant peu, méditant beaucoup, modeste malgré ses talens, & s'exerçant sans cesse dans la pratique des vertus. C'est pour le portrait de ce philosophe qu'a été fait ce beau quatrain.

De la simple vertu salutaire interprète ,
 Qui n'adoras qu'un Dieu, qui fis aimer sa loi ,
 Toi, qui parlas en sage & jamais en prophète ,
 S'il est un sage encore, il pense comme toi.

Mémoires Historiques sur la Maison de Coucy encore existante, sur la véritable aventure de la Dame de Faïel, & sur Eustache de S. Pierre; in-8°.; prix, 36 sols; chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Française.

Ces trois Mémoires qui ont été annoncés dans le Mercure du mois de Novembre dernier, contiennent une foule de recherches utiles & agréables, de vérités toutes nouvelles, puisées dans des manuscrits inconnus jusqu'à ce jour; &

E vj

nous croyons que l'extrait que nous en allons donner pourra plaire aux amateurs de l'Histoire de France.

M. de Belloy, qui a dédié sa Tragédie de Gabrielle à M. de Coucy, paroît avoir eu pour objet dans le premier de ces Mémoires d'exposer au Public les détails de la découverte heureuse qu'il a faite, en parvenant par une suite de recherches jusqu'aux rejetons d'une illustre famille, qu'on croyoit entièrement éteinte. Ce Mémoire a trois parties. La première renferme un abrégé de l'histoire générale des fameux Coucy, & des événemens glorieux qui ont élevé cette grande Maison à un si haut degré de puissance, qu'elle ne voyoit guère que la Maison Royale au-dessus d'elle. On y trouve des anecdotes sagement discutées, sur le célèbre Thomas de Marle, sur Raoul I; & en particulier sur Enguerland le Grand, & sur le projet que plusieurs Historiens ont imputé à ce Seigneur d'avoir voulu usurper la Couronne de France pendant la minorité de S. Louis.

Raoul I, qui avoit épousé en premières nêces la tante de la Reine de France, & en secondes nêces la cousine germai-

ne du Roi (Philippe Auguste), fut la souche des trois branches de la Maison de Coucy. La branche aînée finit en 1311, dès la troisième génération après Raoul ; & , faute de substitution réciproque entre les trois branches , Alix de Coucy , héritière de l'aîné , porta tous ses biens à Arnould , Comte de Guines , qui prit le nom & les armes de Coucy. Cette nouvelle race s'éteignit encore en 1307. Une portion considérable de ses biens immenses fut acquise par la Maison d'Orléans-Valois , & fut réunie au domaine de la Couronne par l'avènement de Louis XII. « Le reste passa par » différens mariages de la Maison de Bar » dans celle de Luxembourg , de celle » ci dans la Maison de Bourbon-Vendôme , & fut encore réuni à la Couronne » par l'avènement de Henri IV , qui » comptoit une Coucy parmi ses aïeules. » Aujourd'hui M. le Duc d'Orléans a » dans son appanage la baronnie de Coucy , & presque toutes les dépendances » que les anciens Seigneurs y avoient » ajoutées. Qu'il est heureux , continue M. de Belloy , » & glorieux en même » temps pour les cadets qui ont conservé » le nom , les armes & la valeur héredi-

110 MERCURE DE FRANCE.

« taire des Coucy , de voir tous les droits
« de l'aîné de leur Maison entre les mains
« d'un Prince si magnanime ! Héritier des
« vertus, & sur-tout de la sublime bonté
« de Henri IV, il daignera s'applaudir du
« titre de Sire de Coucy, quand il y verra
« une raison de plus pour protéger les
« restes d'une famille toujours digne de
« lui appartenir ».

Dans la seconde partie du Mémoire, M. de Belloy expose en peu de mots la filiation de la seconde branche, appelée de Coucy-Vervin, & s'arrête particulièrement sur un fait très-curieux. C'est le fameux procès de Jacques de Coucy-Vervin, Gouverneur de Boulogne sous François I^{er}, décapité sous Henri II, pour avoir rendu cette place aux Anglois, & dont la mémoire fut réhabilitée sous Henri III. avec le plus grand éclat. M. de Belloy a fait sur cet article ce qu'aucun Historien n'avoit eu la patience de faire. Il a vérifié le procès manuscrit, & par les interrogatoires de l'accusé, par les dépositions des témoins, il démontre l'innocence de Jacques de Coucy & la scélératesse de ses calomniateurs. Cette discussion est piquante par sa nouveauté, & intéressante par son objet. « J'ai cru,

J A N V I E R. 1771. RIT
dit l'Auteur, « servir l'humanité, en of-
« frant à ceux qui décident de la vie des
« hommes, un nouvel exemple de ces
« erreurs effrayantes, qui changent en
« bourreaux de l'innocence les protec-
« teurs que le Ciel arme pour la dé-
« fendre. J'ai cru d'ailleurs devoir ce nou-
« vel hommage à la Maison de Coucy ;
« Jacques de Vervin étoit le seul de cette
« race glorieuse que l'on eût accusé d'a-
« voir mal servi la patrie ; & quoique le
« nom des Héros ne soit pas deshonoré
« par un traître, il est toujours heureux
« de ne pas compter de traîtres dans une
« famille de Héros ».

Le détail de la réhabilitation est tou-
chant. Les faux témoins furent condam-
nés à mort. On célébra avec pompe les
obsèques du malheureux Jacques de Ver-
vin : Henri IV, alors Roi de Navarre, le
Cardinal de Bourbon, le Duc de Guise,
tous trois parens des Coucys, envoyèrent
des députés dans la ville de Vervin, pour
assister en leur nom à cette cérémonie.
« On fit élever dans l'Eglise de Vervin
« un superbe Monument en marbre,
« dans lequel on renferma les cendres de
« cette malheureuse victime des calom-
« niateurs. On y grava sa condamnation.

112 MERCURE DE FRANCE.

» & sa réhabilitation , en ajoutant ces
» mots nobles & sans fafte , qui portent
» le caractère de simplicité & de gran-
» deur des Coucys : *Vixi non sine gloriâ ,*
» *migravi non sine invidiâ* ».

M. de Belloy termine cette seconde partie , en observant que la branche de Coucy-Vervin fut partagée en deux , à l'époque de ce même Jacques , qui avoit un frère nommé Raoul , duquel descendent Messieurs de Coucy - Polecourt , actuellement établis en Champagne. Il remarque aussi les nouvelles alliances des Coucys-Vervin avec la Maison de Lorraine , à laquelle la branche aînée s'étoit déjà alliée plusieurs fois dans le tems de sa plus grande splendeur. Les biens des aînés Coucys - Vervin ont passé par les mariages de leurs héritières, dans les maisons de Comminges , de Mailly & de Croy.

La troisième partie de ce Mémoire est employée à examiner & à résoudre la seule difficulté qui se soit élevée dans toute la généalogie de Messieurs de Coucy - Polecourt , par l'ignorance de l'Allouette , auteur qui a écrit l'histoire de la maison de Coucy. M. de Belloy prouve que l'Allouette a en effet absolu-

ment ignoré tous les partages & tous les actes de la famille : il relève une foule de bevvues de cet Historien déjà tant décrit par Duchesne , par D. Toussaint Duplessis , & par M. le Baron de Zurlauben. Il finit , en rapportant le certificat que M. d'Hozier de Sérigny , Juge d'Armes de la Noblesse de France , vient de donner au Roi en faveur de Messieurs de Coucy : *Je certifie au Roi que les titres de Messieurs de Coucy sont à l'épreuve de la critique la plus sévère , & qu'il en résulte incontestablement qu'ils descendent en ligne masculine de la très illustre Maison de Coucy , connue par charte dès l'an 1042.*

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'état actuel de la maison de Coucy , nous rapporterons quelques phrases qui terminent ce mémoire. « Voilà donc plus
 » de 700 ans d'une descendance directe
 » & de mâle en mâle ; avantage que n'a
 » point eu la branche aînée , qui s'est
 » perdue dans la maison de Guines ; &
 » n'a conservé qu'en partie les armes de
 » Coucy. Messieurs de Coucy-Polecourt
 » les portent encore sans aucun mélange ,
 » sans aucune altération ; mais c'est l'ame
 » de leurs aïeux qu'ils ont conservée en-
 » core plus entière. Qu'on juge s'ils ont

114 MERCURE DE FRANCE.

» dégénéré de leur race illustre. Grunin-
 » gue , Laufelt , Rocoux , Fontenoi ,
 » d'Ertingue , Philipsbourg , Parme ,
 » Gualtalle , Malplaquet , Turin , Fleu-
 » rus , Nervinde , &c. ont toujours vu
 » des Coucys vainqueurs , ou morts , ou
 » blessés... Messieurs de Coucy se sont
 » bornés à servir la patrie , à prouver leur
 » nom par leur courage. Ils ont passé
 » successivement, l'un trente , l'autre qua-
 » rante , l'autre soixante années dans les
 » premiers Régimens du Royaume, *vieil-*
 » *lissant* tour à tour *dans les honneurs*
 » *obscurs de quelque légion.* Tout ce que
 » la fortune donne leur a été interdit ;
 » tout ce que la valeur mérite , ils l'ont
 » obtenu. Le grade de Brigadier des Ar-
 » mées du Roi , ce terme de l'ambition
 » de la Noblesse qui n'a que des ver-
 » tus , a borné la fortune militaire de
 » l'oncle & du père de M. de Coucy.
 » Lui-même , père de quinze enfans ,
 » dont six vivent encore , il a été obligé
 » de quitter le service après trente années ,
 » pour donner à la France , par l'éducation
 » de ses enfans , des Coucys aussi dignes
 » que lui du beau nom qu'ils portent.
 » Son fils aîné , âgé de vingt-quatre ans ,
 » compte déjà douze années de service ,

» & a fait cinq campagnes dans le Régi-
 » ment d'Orléans. Je fais qu'il y a plu-
 » sieurs anciennes familles qui languis-
 » sent ainsi oubliées dans des coins du
 » Royaume. C'est un malheur pour la pa-
 » trie : c'est peut-être une ressource. En
 » relevant les anciennes colonnes de la
 » Monarchie , on la soutient plus forte-
 » ment , on prolonge plus sûrement sa
 » durée & sa splendeur. Les vieilles ra-
 » ces ramènent les vieilles vertus , &
 » raffermissent les premiers fondemens
 » d'un Etat , que des vices nouveaux
 » pourroient ébranler. . . . La Maison
 » Royale descend de Louis le Gros par
 » les mâles , & de Raoul de Coucy par
 » les femmes. Messieurs de Concy des-
 » cendent de Louis le Gros par les fem-
 » mes , & de Raoul par les mâles. Cette
 » double alliance mérite de n'être pas
 » oubliée» .

Le second Mémoire a pour objet de
 constater s'il est réellement vrai que le
 Châtelain de Coucy ait envoyé son cœur
 à la femme du Seigneur de Faiel , & que
 le mari jaloux ait poussé la barbarie jus-
 qu'à faire manger à cette infortunée le
 cœur de son amant. On trouve dans ce
 mémoire des découvertes encore plus sin-

gulières que dans le premier. Jusq'ici on ne connoissoit sur cette aventure aucun monument plus ancien que la chronique qui est rapportée par le Président Fauchet , mais qui n'ayant été écrite qu'en 1380, est postérieure de près de deux cents ans à l'événement qu'elle raconte. Cette chronique faisoit mention d'une histoire beaucoup plus ancienne , & l'inventaite des livres du Roi Charles V. annonçoit que ce Prince avoit un manuscrit intitulé *du Châtelain de Coucy & de la dame de Faël*. M. de Belloy a découvert à la Bibliothèque du Roi une copie de ce manuscrit , sur laquelle on lit que l'ouvrage a été composé en 1228 , 38 ans après l'événement ; & il observe que le style de l'ouvrage étant beaucoup plus difficile à entendre que celui de l'historien Froissard & que celui de la chronique de Fauchet , paroît être le véritable style du treizième siècle.

M. de Belloy traduit en partie ce manuscrit intéressant , & en donne un extrait qu'il faut lire dans le Mémoire même. La naïveté du récit & la simplicité des faits donnent à cette histoire le plus grand air de vérité. Mais ce qui doit lui mériter le plus de confiance , ce sont les

propres chansons du Châtelain de Coucy, dont M. de Belloy trace une légère idée, & qui sont connues de plusieurs Savans. Ces chansons se trouvent, pour la plupart adaptées dans le manuscrit aux événemens pour lesquels elles ont été composées, de manière qu'elles servent de preuves à presque tous les faits. A l'égard de la catastrophe, qui est le fait principal qu'il falloit éclaircir, M. de Belloy a encore trouvé une autorité bien imposante; c'est le témoignage de l'historien Froissard dans un autre manuscrit, presque aussi ignoré que le premier, & qui existe à la Bibliothèque du Roi.

Au reste, selon ces manuscrits, le Héros de cette funeste aventure n'est ni Raoul I, ni Raoul II, Sires de Coucy, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais Renault de Coucy, Châtelain de Coucy. Quant à l'Héroïne, que le premier manuscrit n'appelle jamais que la dame de Faiel, M. de Belloy démontre que ce ne pouvoit être une Vergy, issue de la grande maison connue en Bourgogne sous le nom des *Preux de Vergy*; mais il soutient que c'étoit la fille d'un Seigneur de *Levergies*, dont la famille étoit depuis long-tems établie dans

118 MERCURE DE FRANCE.

une terre de ce nom , à deux lieues de S. Quentin, & à une lieue de la Seigneurie de Faïel. C'est M. de Belloy qui le premier a fait cette découverte dans une foule de titres qu'il a vérifiés. On sent combien ces détails sont curieux dans l'ouvrage même; combien il a fallu de soin & de travail pour porter la lumière dans l'obscurité antique de ces faits si éloignés de nous, & qui n'étant que des événemens particuliers, renfermés dans le sein d'une ou de deux familles, n'ont pu être constatés par des monumens publics.

Ce mémoire contient encore des remarques nouvelles sur le Poëte Guillaume de Cabestang chanté par Pétrarque, & auquel on a attribué toute l'aventure du Châtelain de Coucy. M. de Belloy rend compte de plusieurs manuscrits, que M. de Ste. Palaye a bien voulu lui communiquer, sur la vie intéressante de ce célèbre Troubadour, Il les discute avec intérêt, ainsi que les deux contes de Boccace sur Guillaume de Gardastaing & sur la fille de Tancrède, ainsi que l'histoire de la Châtelaine de Vergy & du Duc de Bourgogne, Hugues I; & il prouve que cette dernière histoire n'a aucun rapport, même par les événemens, avec

celle de la Dame de Faiel , mais que l'histoire du Poëte Cabestang peut être regardée comme la copie de celle du Chârelain de Coucy. Cependant il ne prononce pas affirmativement à cet égard, & voici sa conclusion : « Si quelqu'un » se plaisoit à penser que les auteurs de » la vie de Cabestang n'en ont imposé » que sur les circonstances , & que le » fonds en est vrai ; (ce qui ne paroît pas » impossible) ; alors il faudroit convenir » que le crime du Seigneur de Roussillon est nécessairement un crime répété, » comme on n'en voit que trop dans » l'histoire du Genre Humain ; & puisqu' » que Coucy est mort en 1192 , & Cabestang en 1213 , il s'en suivroit que » le Seigneur de Roussillon auroit été » instruit de l'horrible vengeance du Seigneur de Faiel , & auroit cherché, en » imitant cet époux féroce , à le surpasser en barbarie. Alors un raffinement de » cruauté m'étonneroit moins : l'homme » est jaloux de mettre du sien dans tout » ce qu'il imite ; & les crimes du second » coupable sont plus composés que ceux » du premier ».

Enfin le troisième Mémoire réfute des bruits injurieux , répandus depuis quatre

ans contre la fidélité d'Eustache de S. Pierre. Il établit que le Héros de Calais s'est véritablement dévoué pour ses concitoyens : que , si Edouard lui a fait grace de la vie , il l'a dépouillé de tout , & a distribué ses maisons & ses héritages aux Officiers Anglois : que , si ce Prince lui a accordé dans la suite une modique pension de 300 de nos livres tournois, c'étoit uniquement *pour lui donner du pain, pro sustentatione suâ*. Les preuves de M. de Belloy sont toutes puisées dans les détails de plusieurs pièces originales , recueillies à la Tour de Londres par M. de Bréquigny , & dont ce savant Académicien n'avoit pu tracer qu'une idée générale dans un mémoire publié il y a quelques années. C'est en donnant à ce mémoire de M. de Bréquigny une interprétation forcée , & un sens tout contraire à celui de l'auteur , que des personnes mal intentionnées étoient parvenues à calomnier la vertu d'Eustache de S. Pierre. M. de Belloy venge & justifie son Héros. Il éclaire par la même occasion plusieurs événemens du siège de Calais , & ces éclaircissemens sont tirés des lettres mêmes d'Edouard.

En général , on trouve dans ces trois mémoires

mémoires le travail le plus opiniâtre pour la recherche de la vérité, & le zèle le plus ardent pour tout ce qui peut intéresser la gloire de la nation. Concluons par ces mots qui finissent le dernier mémoire, & qui sont pleins de l'esprit patriotique de l'auteur : » Je gémis de cette Anglomanie avilissante, qu'on affecte aujourd'hui en France. . . Croit-on qu'en imitant bien ou mal leurs habits, leurs voitures, leurs jeux de cartes, leurs promenades, & même leur prétendue indépendance, nous méritons l'estime des Anglois ? Aimons & servons notre patrie, comme ils aiment & servent la leur ; alors ils nous respecteront. Si quelquefois ils ont témoigné du mépris pour notre nation, c'est dans des tems de relâchement, où nous leur avons paru moins dignes d'être leurs rivaux ».

Ces Mémoires se vendent à Paris, prix, 36 sols, chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Française.

L'Art du Trait de Charpenterie, par le Sr Nicolas Fourneau, maître charpentier à Rouen, ci-devant conducteur de charpente & démonstrateur du trait à
II. Vol. F

122 MERCURE DE FRANCE.

Paris ; troisième partie contenant vingt-sept planches ; vol. *in-fol.* prix , 12.l. broché. A Rouen , chez Laurent Dumesnil , imprimeur - libraire , rue de l'Ecureuil ; & se trouve à Paris , chez N. M. Tilliard , libraire , quai des Augustins , à St Benoît,

Les deux premières parties de cet ouvrage , qui se trouvent chez les mêmes libraires & dont le prix est de neuf livres chacune brochée , ont reçu des connoisseurs un accueil qui ne peut manquer d'être favorable à cette troisième partie. L'auteur traite dans celle-ci des courbes à doubles courbures & des empanons , communément nommés coupes tournisses. Il passe légèrement sur les sections coniques , se réservant de les développer plus amplement dans un traité où il démontrera la pénétration des corps. Il fait voir en peu de mots que l'ellipse , l'hyperbole & la parabole dans un cône droit qui a même base & non même hauteur de sommet , forment la même courbe en plan , & que dans le même cône il peut y avoir deux ellipses partant du même point , égales en longueur & non en surface. Il enseigne la différence des sections d'un grand cône scalène à une partie , quoique

ayant, comme ceux ci-dessus même base. Il fait voir ensuite les différentes lucarnes à la capucine à pente double, ainsi que leur comble sur les sablières & le développement. On trouve dans cette même partie les guitarras ordinaires sans aucunes pentes & à doubles pentes, leur assemblage à face, à plomb, traversante & tournisse. Les planches dont cet ouvrage est enrichi facilitent beaucoup l'intelligence & le rendent d'une utilité pratique & indispensable pour les architectes, les charpentiers & tous ceux qui, par état ou par goût, s'occupent de la construction.

Ecole d'agriculture pratique, suivant les principes de M. Sarcey de Sutieres, ancien gentilhomme servant, & de la société royale d'agriculture de Paris; par M. de Grace, ancien auteur de la Gazette & du Journal d'Agriculture; vol. in-12. A Paris, chez Knapen & de Laguerre, libraires-imprimeurs, en face du pont St Michel.

Si l'esprit de système est nuisible aux progrès de nos connoissances, s'il est capable de nous égarer dans la recherche de la vérité; c'est sur-tout lorsqu'il est question de l'agriculture. La nature seule

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

doit être ici consultée. Elle est soumise à des lois qu'elle ne découvre qu'au praticien éclairé, attentif, & qui, comme M. de Sutieres, n'a cessé de l'interroger pendant l'espace de plus de vingt ans. Cette école d'agriculture doit donc être regardée comme le manuel de tous ceux qui par état ou par goût s'adonnent à la culture des terres; elle est le résultat d'expériences confirmées par des succès continuels dans différentes provinces du royaume. La méthode que ce bon ouvrage enseigne, loin d'être dispendieuse, offre au contraire les moyens de diminuer la quantité des sémences, des engrais, &c. procure des récoltes plus abondantes, des grains de meilleure qualité, les garantit des maladies & des intempéries des saisons, &c. Tout ceci a été exposé par M. de Grace avec la clarté & la précision que demandent ces sortes d'ouvrages.

Oreste ou les Coéphores, tragédie d'Eschyle, traduction nouvelle, avec des notes. A Paris, chez Desaint, libraire, rue du Foin St Jacques. *

Les trois articles suivans sont de M. de la Harpe. Comme on lui en a attribué qui ne sont pas de lui, nous mettrons désormais son nom à tous ceux qu'il nous donnera.

L'auteur nous apprend dans un avertissement qu'il avoit traduit toutes les tragédies d'Eschile avant qu'on eût annoncé au Public la traduction qui parut vers le milieu de l'année dernière, & dont nous avons rendu compte. En reconnoissant le mérite de cet ouvrage estimable, le nouveau traducteur croit pourtant que sa version, dont il donne un essai dans les Coéphores, seroit peut-être plus propre à faire connoître le génie du poëte Grec, parce qu'il ne s'est permis aucune des libertés qu'a prises celui qui l'a précédé. Il s'est défendu « de
 » substituer une expression naturelle à une
 » expression figurée, une figure foible à
 » une figure forte, une métaphore timi-
 » de & soutenue à un amas de métapho-
 » res hardies, accumulées sans liaison;
 » une marche simple & toujours unie à
 » une marche inégale, &c. Je me flat-
 » tois (ajoute-t-il) qu'en conservant à
 » Eschile son air étranger, il seroit d'au-
 » tant plus propre à piquer la curiosité
 » des lecteurs, qu'il ressembleroit moins
 » à ce qu'ils connoissent; ainsi le voya-
 » geur philosophe, peu touché des légè-
 » res différences qui se trouvent entre les
 » mœurs de sa nation & les mœurs d'une

126 MERCURE DE FRANCE.

» nation voisine, aime à se transporter
 » chez des peuples moins civilisés, pour
 » y chercher le spectacle nouveau de
 » mœurs absolument éloignées de celles
 » de son pays. »

Le traducteur a très-bien rempli le plan qu'il s'étoit proposé. Il conserve à l'auteur Grec sa couleur étrangère, ses hardiesses poétiques, ses écarts, son style audacieusement figuré, ses phrases brisées. Jamais il n'adoucit ce qu'il pourroit avoir de trop dur, ni ne rectifie ce qui pourroit paroître inexact. En un mot Eschile est chez lui aussi Grec qu'il peut l'être en François, & cette traduction a le mérite très-précieux de rendre fidèlement le caractère de l'original. On relève quelquefois dans les notes des fautes d'exactitude de la part du premier traducteur, d'autant plus excusables en lui qu'il a voulu donner à sa version des formes plus élégantes & plus douces, & qu'il s'est cru obligé de polir quelquefois le génie brute d'Eschile, de peur qu'il n'effarouchât la délicatesse de notre goût. On rapproche dans ces mêmes notes quelques imitations que l'auteur a cru voir dans les poëtes François qui ont traité le sujet d'Electre ; mais ces imitations paroissent

cherchées un peu trop loin & souvent font trop peu de chose. Dans les Orestes François on a beaucoup pris à Sophocle & fort peu à Eschile, & l'on a très-bien fait. Longepierre, qui sentoît le mérite des anciens, mais qui n'en avoit guère lui-même, a suivi pas-à-pas la marche de Sophocle qui est simple & belle; mais il ne savoit pas que plus un plan est simple, plus il faut que les personnages soient éloquens, & que c'est précisément pour cette raison que la simplicité en ce genre est le partage des hommes supérieurs. Aussi sa pièce est très-sagement ennuyeuse. M. de Crébillon qui avoit du génie, & qui en eut sur-tout dans Rhadamiste, mais qui d'ailleurs n'avoit pas toujours le goût sûr, dit, dans sa préface d'Electre, que, s'il avoit quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit pas son Electre, & en effet il ne l'a point du tout imitée. Je ne fais s'il a eu raison; mais M. de Voltaire s'est très-bien trouvé de n'avoir pas eu tant de mépris pour le poëte Grec. Il a vu que, dans un sujet quelconque, il y a des beautés primitives & originales qui ne peuvent échapper à un homme tel que Sophocle, & que, venant après lui, ce qu'il y avoit de mieux à faire étoit de s'en

128 MERCURE DE FRANCE.

emparer. Ainsi le beau caractère d'Electre, le contraste des deux Sœurs, la scène de l'urne, cette scène immortelle, l'un des plus beaux efforts de la tragédie antique, sont des traits premiers que M. de Voltaire a cru devoir emprunter, parce qu'il étoit sûr de les embellir, & parce que le génie dans sa route respecte les traces du génie, tandis que la médiocrité s'en écarte par ignorance ou par désespoir.

Nous citerons ici quelques morceaux de la traduction des Coéphores qui donneront une idée de l'énergie de l'original & des talens du traducteur.

« Une voix terrible, (c'est le Chœur
» qui parle) capable de faire hérir
» d'horreur les cheveux, s'est fait enten-
» dre au fond de ce palais; elle a tonné
» dans l'appartement des femmes; ses
» éclats épouvantables ont troublé le silen-
» ce de la nuit; elle s'est expliquée dans
» un songe prophétique qui annonce la
» vengeance, & les interprètes ont dé-
» claré de la part des dieux, que, des en-
» trailles de la terre, les morts en cour-
» roux s'élevoient contre leurs assassins,
» &c. »

Le tableau des menaces d'Apollon, si

la mort d'Agamemnon n'est pas vengée ,
 est de la plus grande force , & d'autant
 plus heureux qu'il fonde & prépare le
 meurtre de Clitemnestre. « Des maux
 » sans nombre (dit Oreste) vengeroient sur
 » moi-même une ombre qui doit m'être
 » chère. Ainsi me l'annonce ce Dieu qui
 » apprend aux mortels à calmer des ma-
 » nes irrités. Une cruelle maladie déchi-
 » roit mon corps ; une lèpre doulou-
 » reuse rongeroit mes os jusqu'à la moëlle,
 » & mes cheveux blanchiroient avant
 » le tems. Il a parlé de furies redouta-
 » bles qui naîtroient du sang de mon
 » père. Au sein des ténèbres je verrois
 » étinceler ses regards menaçans ; car, du
 » fond de la nuit infernale , ceux dont
 » une main patricide a terminé la vie ,
 » lancent des traits inévitables. L'effroi
 » nocturne , la rage armée d'un fouet d'ai-
 » rain , agite , trouble & poursuit de ville
 » en ville le malheureux qui ne les venge-
 » roit pas. Dans cet état, plus de part aux
 » sacrifices ni aux libations sacrées. Plus
 » de place au pied des autels. Qui rece-
 » vroit celui que poursuivroit visible-
 » ment la colère d'un père ? Qui habite-
 » roit avec lui ? &c. »

La plus belle scène de la pièce est celle

F v

150. MERCURE DE FRANCE.

qui ouvre le second acte. L'homme de lettres qui rend compte de cette nouvelle traduction, a essayé de mettre en vers une partie de cette scène qui offre le spectacle des mœurs antiques, & qui tient à toutes les idées des anciens sur les manes, les enfers, les cérémonies funèbres, la sainteté des tombeaux & la divinité des morts.

ELECTRE, *chargée de présens funéraires,
entourée d'esclaves qui portent des vases,
s'approche du tombeau d'Agamemnon.*

Vous, qu'en mon infortune il m'est permis de
voir,

Esclaves qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un
père ?

En épanchant les eaux du vase funéraire,
Dirai-je ? Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs
Qui t'offre par mes mains les dons de ses dou-
leurs ;

Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage...

Non, je ne l'ose pas. — Hélas ! & quel langage,

Quelle prière encore & quel souhaits pieux,

Conviennt à la fille en ces funèbres lieux ?

Parlez. Qu'en ce moment vos avis m'encoura-
gent.

Ah ! sur les meurtriers dont les présens l'outragent ,

Si ma voix, appelant sa vengeance & ses coups ,

De ses mânes trahis attestoît le courroux !

Si mon ame en croyoit ce transport qui l'anime !

Enfin , puisqu'il me vient pour expier un crime ,

Dois-je jeter au loin ces vases odieux ,

Et fuir avec honte en détournant les yeux ?

J'implore vos conseils ; je les suivrai sans peine.

Vous partagez ici mon malheur & ma chaîne.

Ne craignez rien ; songez que sous les lois du fort

L'esclave & le tyran sont égaux dans la mort.

Ne dissimulez point , & bannissez la crainte.

UNE ESCLAVE DU CŒUR.

Nous sommes sans effroi. Nous parlerons sans feinte.

J'en jure le tombeau du plus grand des mortels ,

Plus auguste pour moi , plus saint que les autels.

E L E C T R E.

Ah ! si vous révèrez la cendre de mon père ,

Vous pouvez tout sur moi ; la fille vous est chère.

Parlez.

L' E S C L A V E.

En arrosant ce marbre inanimé ,

invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

E v j,

E L E C T R E.

Et qui dois-je nommer ?

L' E S C L A V E.

Les ennemis d'Egiste ;

Vous , moi.

E L E C T R E.

Moi seule hélas !

L' E S C L A V E.

Cet abandon si triste

Vous fait-il oublier qu'il est encor ? . . . Mais non ;
C'est à vous seule , Electre , à prononcer ce nom.

E L E C T R E.

Quel est donc votre espoir ? & qui voulez-vous
dire ?

L' E S C L A V E.

Oreste est loin de vous ; mais Oreste respire :

E L E C T R E.

Quel jour luit dans mon cœur !

L' E S C L A V E.

Ce cœur infortuné

Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.
Contre ses assassins . . .

J A N V I E R. 1771. 133

E L E C T R E.

Faut-il que je vous croie ?

L' E S C L A V E.

Demandez à grands cris que le Ciel vous envoie...

E L E C T R E.

Des juges ? des vengeurs ?

L' E S C L A V E.

Un Dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les dieux animé,
Qui ... gardez d'écouter des sentimens timides...
Qui verse sans pitié le sang des parricides.

E L E C T R E.

Est-ce à moi, juste Ciel ! à moi, qu'il est permis
De souhaiter la mort à de tels ennemis ?

L' E S C L A V E.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le
crime,

A qui s'en voit encor l'esclave & la victime.

E L E C T R E.

Eh ! bien donc, ô Mercure ! ô dieu des sombres
bords !

Toi, dont le Caducée est redouté des morts,
Va présenter mes vœux à ces dieux inflexibles

134 MERCURE DE FRANCE.

Dont mon père aujourd'hui subit les lois terribles,

A la terre, par qui tout naît & se détruit,
Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.

O mon père ! reçois cette liqueur sacrée.

Elle répand les libations.

Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée !

Jette un œil de pitié sur tes tristes enfans.

Fais que dans ton palais ils rentrent triomphans.

Maintenant poursuivis, trahis par une mère,

Ils ne peuvent trouver d'asyle sur la terre.

On a souillé ton lit, & ton épouse, ô ciel !

Y reçoit dans ses bras ton assassin cruel !

Oreste est fugitif, & moi je suis esclave ;

Et ce lâche oppresseur, Egiste qui nous brave,

Qui s'assied sur ton trône & rit de nos soupirs,

Livrant aux voluptés ses coupables loisirs,

Riche de ses trésors, tranquille sur sa proie,

Dévore insolemment les dépouilles de Troie.

Mon père, entends ma voix ; fais qu'Electre à ja-

mais

Eloigne de son cœur l'exemple des forfaits,

Des destins ennemis supporte les injures,

Et conserve des mains innocentes & pures.

Tels sont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.

Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.

Parois , élève-toi de ta tombe insultée ;
 Parois ; qu'à ton aspect leur ame épouvantée
 Ressente cet effroi précurseur du trépas :
 Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas ,
 Ces traits de Némésis & de la Destinée ;
 Viens , donne leur la mort comme ils te l'ont
 donnée.

Et vous , faites entendre au tour de ce cercueil
 Les chants de la tristesse & les hymnes du deuil.

L E C H Œ U R.

Pleurons , pleurons sur notre maître ,
 Sur notre maître malheureux.
 Pleurons sur ses enfans ; ah ! les enfans peut-être
 Ont un sort encor plus affreux.
 La source de nos pleurs ne peut être tarie :
 Que son ombre en soit attendrie.
 Mêlons , mêlons nos pleurs à ces libations ,
 Qu'Electre vient répandre
 Sur cette auguste cendre ,
 Près de qui le destin veut que nous gémissions.
 O grand Agamemnon , du séjour des ténèbres ,
 Entends nos cris funèbres.
 Le malheur trop long-tems s'est reposé sur nous ;
 Que sur nos ennemis désormais il s'arrête.
 Je dévoue aux enfers , à la mort , à tes coups
 Leur criminelle tête.
 Qui sera ton vengeur ? qui nous sauvera tous ?
 O Mars ! de sang insatiable !

136 MERCURE DE FRANCE.

O Mars ! c'est à toi de frapper.

Descends , prends dans tes mains ce glaive inévitable ,

Qui vient moissonner le coupable

Au moment qu'il croit échapper.

Pour entrer dans l'esprit de cette scène , il faut bien se souvenir du pouvoir que les anciens attachoient aux imprécations religieuses & à la vengeance des mânes. Si Electre balance à implorer l'ombre d'Agamemnon & à maudire ses assassins , c'est qu'elle est bien sûre que sa prière ne sera pas vaine , qu'elle sera entendue des dieux infernaux & qu'ils se chargeront de l'exaucer. Demander la mort des coupables , c'est demander la mort de sa mère ; elle tremble , elle hésite , & le Chœur la rassure & l'encourage. Sur notre scène elle ne balancerait pas un moment à prononcer ses malédictions , parce que notre esprit ne se représente pas leur effet aussi prompt & aussi infailible. Clitemnestre elle-même , par une suite de ce même principe , croit devoir fléchir , autant qu'il lui est possible , l'ombre de son époux massacré. Elle n'ose se présenter elle-même devant sa tombe qu'elle violerait par sa présence. Elle

envoie sa fille qui est innocente & qui doit être chère à son père. Elle l'envoie avec des présens; & sa fille saisit ce même instant pour faire, d'un sacrifice expiatoire, une invocation de vengeance & de haine adressée aux divinités infernales & dont l'effet doit tomber sur Clitemnestre. Cette idée est grande & sublime, & le moment où Electre se résout à lancer les malédictions devoit faire frémir les spectateurs.

Sophocle qui avoit à faire la même scène l'a rendue plus touchante & moins terrible. Chez lui c'est Chrisothemis, la sœur d'Electre, que Clitemnestre a chargée de porter des présens au tombeau d'Agamemnon. Cette femme coupable est effrayée d'un songe menaçant qu'elle voudroit détourner par des expiations. Chrisothémis trouve Electre sur son passage & lui expose les terreurs de leur mère & le dessein qui l'amène. Electre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser aux desirs impies de Clitemnestre, & cet endroit est d'une beauté qu'il sera facile d'entrevoir même au travers de cette faible traduction.

Ah ! ma sœur, (*s'écrit Electre*) loin de vous ce ministère impie ;

138 MERCURE DE FRANCE.

Loïn, loïn de ce tombeau ces dons d'une enné-
-rie.

Voulez-vous violer tous les droits des humains ?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables présens d'une main sanguinaire,
Des présens qu'ont souillés le meurtre & l'adul-
tère ?

Voyez ce monument : c'est à vous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
Jetez , jetez , ma sœur , cette urne funéraire ,
Ou bien loïn de ces lieux cachez la sous la terre ,
Et, pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clitemnestre un jour ait terminé le sort ;
Alors reportez-la sur sa cendre infidelle ;
Allez , de tels présens ne sont faits que pour elle ;
Croyez - vous , s'il restoit dans le fond de son
cœur ,

Après ses attentats , une ombre de pudeur ,
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime
Vint jusques dans la tombe outrager sa victime ,
Insulter à ce point les mânes d'un héros ,
La majesté des morts & les dieux des tombeaux ?
Et de quel œil , ô Ciel ! pensez - vous que mon
père

Puisse voir ces présens que l'on ose lui faire ?
Ah ! n'est-ce pas ainsi , quand il fut massacré ,
Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré ,
Comme si l'on eût pu , dans le sein des-eaux pures ,
Laver en même-tems le crime & les blessures ?

Les forfaits à ce prix seroient-ils effacés ?

Ne le permettez pas, Dieux qui les punissez !

Et vous, ma sœur, & vous, n'en commettez point
d'autres.

Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres,

Le désordre des miens atteste mes douleurs ;

Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.

Il m'en reste bien peu ; mais prenez , il n'importe :

Il aimera ces dons que notre amour lui porte.

Joignez-y ma ceinture, elle est sans ornement ;

Elle peut honorer ce triste monument.

Mon père le permet, il voit notre misère.

Lui seul peut la finir, &c.

Il faut convenir en lisant de pareils morceaux dans l'original que jamais la nature ne parla un langage plus touchant & plus énergique ; c'est le ton de la douleur la plus vraie & la plus tendre, le cri d'une ame sensible & indignée. Voilà de ces endroits qui sont également beaux pour toutes les Nations, parce le sentiment est par-tout le même. Il s'en faut bien qu'il y ait dans Eschile rien de si pathétique, ni même dans Euripide. Sophocle me paroît le génie le plus dramatique de l'antiquité. Mais, pour l'apprécier, il faut absolument se reporter au temps où il vivoit. C'est un principe d'ex-

reut qu'on retrouve dans presque tout ce qu'on a écrit sur la Tragédie , de vouloir juger sur les mêmes règles le théâtre des anciens & le nôtre , dont le système est très-différent. Ce qui le prouve sans réplique , c'est qu'il n'y a pas une seule tragédie grecque qui , donnée sur notre scène sans aucun changement , y pût obtenir du succès , excepté peut-être le *Philoctète* de Sophocle. Pourquoi ? C'est que nous portons au théâtre un esprit tout différent de celui qu'y portoient les anciens ; que notre langue , nos théâtres , nos mœurs n'ont ni la même pompe , ni les mêmes ressources , & qu'en conséquence nous exigeons plus des écrivains. Une tragédie , chez les Grecs , étoit une fête donnée par les Magistrats dans certains tems de l'année aux dépens de la République , dont on y prodiguoit les richesses. On rassembloit dans un amphithéâtre immense , une foule innombrable de Peuple & l'on représentoit devant lui des événemens célèbres dont les héros étoient les siens , dont l'époque étoit présente à sa mémoire & dont les détails étoient sus par cœur , même des enfans. Une Architecture imposante , une décoration magnifique attachoit d'abord les

yeux de l'assemblée , & seule auroit suffi pour faire un spectacle. La déclamation des acteurs asservie à un rythme régulier & au mouvement donné par l'orchestre ; un chœur nombreux dont le chant s'élevait sur un mode plus hardi & plus musical, & devenoit plus retentissant & plus multiplié par tous les moyens qui peuvent ajouter à la voix & que suggéroit la nécessité de se faire entendre au loin dans un espace qui n'étoit couvert que de simples toiles ; l'action dramatique devenue plus pénible & plus fatigante par cette même raison & partagée entre deux hommes , dont l'un , vu des spectateurs , étoit chargé de la gesticulation & de la pantomime du personnage , tandis que l'autre sans être vu , pouffoit des sons épouvantables répétés dans des vases d'airain qu'on dispofoit exprès sur la scène ; l'accord soutenu entre la déclamation notée , les gestes mesurés & l'accompagnement organique , accord qui faisoit un des plus grands plaisirs d'un peuple sensible à l'harmonie au-delà de ce que nous pouvons sentir & imaginer ; enfin tout ce que nous savons des spectacles des anciens & que nous avons peine à concevoir , parce que nous ne le savons qu'im-

142 MERCURE DE FRANCE.

parfaitement , tout nous fait voir qu'ils accorderoient aux sens infiniment plus que nous , que la nature , sur leurs théâtres , étoit beaucoup plus chargée que sur les nôtres , parce qu'elle étoit vue de plus loin , que se servant de plus grands moyens que nous , ils produisoient aussi de plus grands effets , qu'ils rassembloient plusieurs sortes de jouissances dont la réunion nous paroîtroit aujourd'hui impossible ; qu'ils ne craignoient pas qu'on les accusât d'être exagérés dans leurs moyens ni dans leurs procédés , parce qu'ils favoient que les arts d'imitation ne sont pas la nature même , mais l'embellissement & la perfection de la nature , que les illusions de l'optique doivent entrer dans tous les arts d'imagination , & qu'il est un certain jour , un certain éloignement où il faut toujours se placer pour les juger bien & ne pas calomnier ses plaisirs.

Aussi le Poëte , en conséquence de toutes ces impressions indépendantes de lui , que l'on ménageoit à ses spectateurs , n'avoit besoin que d'une scène ou deux par acte pour faire aller son action & laissoit au cœur à remplir le reste de la pièce. Il suffisoit que le fond du sujet fût

attachant , ce qui étoit très-aisé , puisque tous les sujets étoient tirés de l'Histoire des Grecs ; mais , d'ailleurs , il n'étoit pas nécessaire que l'action , graduée de scène en scène , sans s'arrêter ni se ralentir jamais , offrît à tout moment un nouveau degré d'intérêt , un nouvel aliment à la curiosité & ne la satisfît entièrement qu'à la fin du Drame. L'action , telle que nous la concevons , est finie dans l'Œdipe de Sophocle au quatrième acte , puisqu'Œdipe est instruit de sa destinée. Chez les Grecs elle ne l'étoit pas , & ils voyoient avec grand plaisir les adieux qu'Œdipe fait à ses enfans en partant pour son exil. Ces adieux qui feroient à peine une scène chez nous , fournissent un acte entier à Sophocle , & , en général , cinq actes des Grecs n'équivalent pas à plus de deux de nos actes. Qu'on juge par là combien l'art est plus difficile pour nous que pour eux ; qu'on réfléchisse sur les dispositions qu'apportent à nos spectacles des hommes qui les voyent tous les jours , dont le goût est d'autant plus sévère qu'il est plus exercé , & l'ame d'autant plus difficile à remuer qu'elle est plus accoutumée aux émotions ; des hommes qui , rassemblés dans un très-pe-

144 MERCURE DE FRANCE.

tit espace , où la plupart sont fort mal à leur aise , sans aucun objet qui puisse les distraire & flatter leurs sens , peuvent à loisir s'armer de toute la rigueur de leur raison , & sont plus disposés à juger qu'à sentir. Il n'y a là aucune distraction favorable au Poëte. Point de musique qui enchante les oreilles , point de chœur qui le dispense d'avancer son action & se charge de chanter quand les personnages n'ont rien à dire. On ne lui permettrait pas ces longs & fréquens récits qui remplissent les tragédies grecques. Il faut qu'il aille au fait , quoiqu'il n'en ait qu'un seul à traiter pendant cinq actes , qu'il soutienne la curiosité , quoiqu'il n'ait à l'occuper que d'un seul événement , que le drame fasse un pas à chaque scène & tourmente le spectateur entre l'espérance & la crainte. Joignez à tant de difficultés qui se présentent à tout auteur dramatique , qui ne veut qu'être joué , la difficulté plus grande (puisqu'elle est plus rarement vaincue) que doit surmonter l'homme de génie qui veut être lû par ses contemporains & par la postérité ; la difficulté d'écrire en vers dans une langue beaucoup moins poétique que celle des Anciens , puisqu'elle parle beaucoup plus

à

à la pensée qu'aux sens , d'être Poète sans que les personnages paroissent jamais l'être , de ne rien refuser à l'élégance & à l'harmonie , sans pourtant rien ôter au naturel des sentimens ; enfin , pesez tous ces obstacles qu'il faut vaincre , & vous verrez que les Racines & les Voltaires sont des hommes plus rares que les Euripides & les Sophocles.

Il faut surtout insister sur une remarque très-importante , c'est que la différence du langage en met une fort grande dans le dialogue ; ce qui est encore un avantage de plus qu'avoient les Poètes anciens. Les détails de la vie commune & de la conversation familière n'étoient point exclus de la langue poétique. Chez eux aucun mot n'étoit bas & trivial par lui-même , ce qui ne signifie pas que le choix des termes leur étoit inconnu , mais qu'un mot n'étoit pas réputé populaire pour exprimer un usage journalier ; leur élégance consistoit à préférer les expressions les plus énergiques ; mais d'ailleurs le terme le plus commun pouvoit entrer dans le vers le plus pompeux & dans la figure la plus hardie. Parmi nous , au contraire , le poète ne jouit guère que d'un tiers de sa langue ; le reste lui est interdit , comme indigne de lui ; il n'y a pour lui

146 MERCURE DE FRANCE.

qu'un certain nombre de mots convenus, & le génie du style consiste à en varier les combinaisons & à offrir sans cesse à l'esprit & à l'imagination des rapports nouveaux sans être bisarres, & ingénieux sans être recherchés. Ce secret n'est connu que de deux ou trois hommes dans un siècle & le reste est déclamateur en voulant être poétique, ou plat en croyant être naturel. C'est qu'il est très difficile de soutenir un langage de convention dont il n'existe aucun modèle dans la société, d'introduire des personnages qui conversent, en se défendant une grande partie des termes de la conversation. Il faut la plus grande justesse d'esprit & une flexibilité prodigieuse dans l'élocution pour démêler ces nuances délicates que fixe le goût. Le goût est un maître despotique dans une langue qui fut barbare en sa naissance & qui depuis a dû sa perfection à la politesse d'un siècle plus éclairé, au lieu qu'on peut dire de la langue grecque que le génie a présidé à sa naissance, & que depuis il en resta toujours le maître.

De-là vient cette différence qu'on observe entre le dialogue des anciens & le nôtre. Il y a dans le premier une sorte de vérité qui n'est pas dans le second. Ce-

lui-ci est l'expression d'une nature ennoblie & un peu idéale : les anciens au contraire, qui s'éloignoient un peu de la nature première, dans l'appareil de leurs représentations, s'en rapprochoient beaucoup plus que nous dans leurs scènes. Il n'y en a peut-être pas une où l'on ne trouve une foule de détails qui, dans notre langue, ne pourroient jamais être traduits noblement. L'expression vraie des affections & des sentimens leur étoit donc plus facile qu'à nous. Quand Philoctète supplie le jeune Pirrhus de le tirer de l'Isle de Lemnos & de l'embarquer sur son vaisseau, il lui dit : *jette moi à la poupe, à la proue, à la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins.* C'est ainsi que Philoctète a dû parler. Mais jamais le mot de *sentine* ne pourroit être noble dans un vers françois, & encore moins *fond de cale* qui en est le seul synonyme. Il est pourtant sûr qu'on ne peut changer ce mot, sans affoiblir l'idée & le sentiment.

On pourroit pousser beaucoup plus loin ces réflexions sur la tragédie Grecque, considérée relativement à la nôtre & c'est ce que je pourrai faire quelque jour à la tête d'une traduction en vers du Philoctète de Sophocle. Mais il est temps

148 MERCURE DE FRANCE.

de revenir à celle d'Eschile que nous promet le Traducteur des Coéphores & qui , si nous en jugeons par le premier essai , fera un présent également agréable aux Hellénistes qui pourront comparer la version à l'original , & à ceux qui ne sachant pas le Grec , retrouveront dans le François l'équivalent de toutes les beautés qui seront de nature à être transmises ainsi dans notre langue. Nous devons avoir une idée d'autant plus favorable de cette traduction que l'Auteur paroît plus passionné pour Eschile. C'est un préjugé très-avantageux pour lui que cette espèce d'idolatrie qui ne doit pas étonner , même dans un très-bon esprit. Un Auteur qu'on traduit est un ami avec qui on a vécu long-temps & dont on aime jusqu'aux défauts. Dans un volume du Mercure de l'année dernière on avoit relevé ceux d'Eschile. Le nouveau traducteur se propose d'examiner *si les jugemens qu'on a portés sont aussi justes qu'ils paroissent rigoureux*. J'attends avec impatience cet examen qui ne pourra que m'instruire sans m'offenser. De pareilles discussions , quand elles ne dégénèrent point en querelles , font honneur à la raison & aux lettres dont elles avancent les progrès. Mais il n'arrive que trop sou-

vent bue les opinions littéraires sont comme des étendards d'hérésie qui excitent le scandale & la révolte. On se croit méprisé parce qu'on est contredit. On se bat pour l'honneur des morts comme pour l'amour propre des vivans, tant la discorde & le fanatisme de tous les genres semblent être à jamais le partage de l'esprit humain !

N B. En annonçant une traduction en vers du *Philoctète* de Sophocle, on n'a pas oublié que nous en avons un de M. de Chateaubrun, plein de beautés qui appartiennent à l'Auteur ; & c'est précisément parce qu'on ne se flatte pas de lutter avec lui en aucun genre, qu'on se bornera à rendre en François, autant qu'il est possible, les beautés de l'Auteur Grec.

Bibliothèque des anciens Philosophes, contenant les Œuvres de Platon, traduites en François ; les vers dorés de Pythagore, &c. avec des remarques. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue S. Jean de Beauvais ; chez Pissot, quai de Conty ; chez Desaint, rue du Foin.

On disputa beaucoup dans le siècle

G iij

dernier sur la prééminence des anciens , & l'on peut remarquer qu'ils avoient pour défenseurs ceux qui les entendoient & les égaloient , & pour adversaires , ceux qui ne pouvoient ni les entendre , ni en approcher. Cependant , comme ces derniers étoient des hommes de beaucoup d'esprit , & qu'ils défendirent mieux une mauvaise cause , que leurs antagonistes n'en plaiderent une bonne , ils accoutumèrent un certain nombre d'hommes à parler fort légèrement des anciens , & même à croire qu'on pouvoit fort bien se passer de les lire , sans risquer de perdre beaucoup. Les plattes traductions qu'on en faisoit tous les jours contribuèrent encore à augmenter ce mépris né de l'ignorance. Aujourd'hui , fatigués de la frivolité pénible de tant d'écrivains , qui ont beaucoup plus de volumes que d'idées , de tant de productions monstrueuses où l'auteur a toujours *créé un genre* , parce qu'il les a dénaturés tous ; enfin de cet insupportable jargon qui règne dans une foule de brochures , où l'on *periffle* , c'est-à-dire , où l'on est dispensé d'avoir le sens commun , & qui feroient croire aux étrangers que nous sommes une nation de baladins ivres , & de bouffons sous le

masque; il semble que depuis quelques années les bons esprits aiment à s'adresser aux anciens, pour leur demander une nourriture plus solide; il semble, lorsqu'on revient vers eux, que l'on sort d'une espèce de vertige & d'étourdissement, & que l'on retrouve sa raison & son ame. On en a traduit plusieurs mieux qu'ils ne l'avoient encore été. On les juge sans préjugés & sans ivresse; & ceux qui ne sont point initiés dans les mystères de l'antiquité lettrée & savante desirant qu'on les mette à portée d'en parler, & d'en avoir une idée au moins imparfaite. Dans ces circonstances, une traduction de Platon doit être favorablement accueillie. Cette édition, qui est très-soignée, contient dans les premiers volumes ce que Dacier a traduit de Platon, les deux *Alcibiades*, l'un, *de la nature humaine*, l'autre, *de la prière*, *Theagès*, ou *de la sagesse*; *Eutiphron*, ou *de la sainteté*; *l'Apologie de Socrate*; *Criton*, ou *de ce qu'il faut faire*; *le Phédon*, ou *de l'immortalité de l'ame*; *Lachés*, ou *de la valeur*; *Prothagoras* ou *les Sophistes*. Les Editeurs y ont joint le premier *Hippias* & *Euthidémus*, traduits par M. de Maueroix, & le *banquet de Platon*, traduit par

152 MERCURE DE FRANCE:

le grand Racine. Avant les œuvres de Platon, on a placé *les vers dorés de Pithagore & les Commentaires d'Hiéroclès* sur ces mêmes vers, traduits aussi par Dacier. Cette traduction forme cinq volumes in-12. Les quatre suivans contiennent une nouvelle traduction du *premier Hippias & du second*; du *Protagoras ou des Sophistes*, par un homme de lettres très-versé dans la langue Grecque (M. Grou), qui nous a déjà donné une bonne traduction de *la République*. Le même écrivain publie dans cette édition le Dialogue intitulé *Théétète, ou de la science*; *Gorgias, ou de la Rhétorique*; *Philèbe, ou de la volupté*; *Ménon, ou de la vertu*, & le traité *sur les Lois*.

Cette *Bibliothèque des anciens Philosophes* est précédée d'un discours préliminaire, qui est l'ouvrage d'un homme plein d'esprit, de connoissances & de goût. Il combat avec beaucoup de force les préventions injustes de quelques modernes contre les idées de Platon; il montre sous quel point de vue il faut l'envisager. Le tableau de la philosophie chez les Grecs est tracé d'une main ferme & d'un pinceau très-heureux. » La Philosophie, en Egypte, sombre, triste, mystérieux-

» se , renfermée dans l'intérieur des tem-
 » ples , y étoit un instrument de despo-
 » tisme & de superstition ; transportée
 » dans la Grèce , elle y prit un essor
 » plus libre & plus hardi , en mêmetems
 » qu'elle y servit à étendre & à perfec-
 » tionner la liberté même. Elle n'y fut
 » point bornée à ces seuls objets , ni ré-
 » servée à une seule classe d'hommes ;
 » jetée au milieu d'un peuple actif , cu-
 » rieux , & sensible à l'excès, elle éclaira
 » tous les Etats , elle se répandit sur tous
 » les objets , elle s'embellit de tous les
 » arts. Chez les modernes, un Philosophe
 » n'a souvent été qu'un savant obscur ,
 » qui , dans la solitude de son cabinet ,
 » étranger aux Arts , aux affaires , aux
 » plaisirs , s'occupoit uniquement de
 » spéculations abstraites & de recherches
 » Métaphysiques sur Dieu , la nature &
 » l'ame , sur le mouvement & l'espace.
 » Un Philosophe à Athènes sacrifioit aux
 » Muses & aux Graces ; il tenoit une éco-
 » le de politesse comme de science ; il
 » jugeoit les artistes , condamnoit les poë-
 » tes , éclairoit les hommes d'état , &
 » disputoit aux orateurs l'art de persua-
 » der & d'émouvoir. Ce portrait est ce-
 » lui de Platon , & ses ouvrages sont le

» tableau le plus fidèle & le plus intéressant de l'état de la Philosophie chez les Grecs ».

On cite dans ce discours un morceau tiré d'un mémoire sur Platon , que M. l'Abbé Arnaud a lu à l'Académie des Inscriptions, & l'un des meilleurs ouvrages & des plus intéressans qu'on ait faits en faveur du Philosophe Grec. » Cet Académicien , dit l'auteur du discours préliminaire , en parlant de M. l'Abbé Arnaud , joint à une érudition profonde & choisie , ce qui s'y trouve rarement réuni , beaucoup d'esprit & de goût, & une qualité plus rare encore , cette *sensibilité* pour les arts , qui trouve des beautés , & saisit des rapports , que n'apperçoit jamais celui qui n'a que du savoir , & même de l'esprit ».

Il est peut-être nécessaire d'observer sur ce mot de *sensibilité* , qu'il est ici placé fort à propos , & qu'il ne faut pas que les lecteurs sensés s'en méfient , quoique tant d'écrivains froids l'aient décrié , en le répétant sans cesse , comme tant de fripons répètent le mot de probité. Quoi qu'il en soit , voici le passage en question.

» Notre Philosophe (Platon) vient-il à

„ traiter quelques points d'ancienne tra-
 „ dition , ou de haute Méraphysique , il
 „ n'a point oublié que Socrate borneroit sa
 „ philosophie à faire aimer la vertu & la
 „ vérité, & qu'il avoit négligé tout au-
 „ tre genre d'étude : aussi , après l'avoir
 „ établi principal acteur dans tous les dia-
 „ logues où il s'agit de morale , ne lui fait-
 „ il jouer dans ceux-ci qu'un rôle inférieur
 „ & subordonné. Quelle vérité dans tous
 „ ses débuts ! Jamais les caractères ne fu-
 „ rent ni mieux annoncés , ni mieux sou-
 „ tenus ; jamais il n'y eut un meilleur
 „ ton , dans ces premiers momens où la
 „ conversation s'établit entre des person-
 „ nes aimables & polies ! Avec quel attr,
 „ ou plutôt quel naturel il prépare le su-
 „ jet qu'il a principalement en vue ; &
 „ quelle conformité , quelle proportion
 „ admirable entre son style & la matière
 „ qu'il traite ! Lisez le dialogue intitulé ,
 „ *Ménexène* ; Socrate s'y voit obligé , par
 „ les questions qu'il a faites , & par les
 „ réponses qu'il a reçues , de réciter en
 „ l'honneur des Athéniens morts pour
 „ leur patrie , une oraison funèbre , qu'il
 „ dit être d'Aspasie ; car toujours il se
 „ refuse toute espèce de talens. Dès ce
 „ moment le style change de ton & de

» coloris ; il devient périodique , nom-
 » breux , & le reste du discours prend
 » successivement tous les caractères &
 » toutes les formes qu'il falloit donner
 » aux compositions de ce genre. Phédre
 » étoit un jeune homme né avec de l'es-
 » prit , & sur-tout avec une grande sen-
 » sibilité. Avidé de toutes les sortes de
 » beautés & de plaisirs, son ame apparte-
 » noit successivement à tous les objets
 » agréables. Les imaginations vives &
 » tendres sont toutes volages ; un dis-
 » cours de Lysias qu'il venoit d'entendre,
 » & dont le style l'avoit séduit, rétentif-
 » soit encore à ses oreilles. Socrate l'abor-
 » de , l'interroge , & le presse , avec ses
 » graces ordinaires , de lui répéter ce
 » discours. Phédre le lui récite avec la
 » chaleur & les gestes d'un admirateur
 » passionné , qui veut tout-à-la fois &
 » rendre & communiquer ce qu'il sent.
 » Socrate , qui se propose de tourner les
 » heureuses dispositions de ce jeune hom-
 » me vers des objets plus utiles , & de
 » l'attirer , s'il se peut , à l'étude de la
 » philosophie , l'écoute attentivement ,
 » & feint de partager son enthousiasme &
 » son admiration : puis il lui fait remar-
 » quer que Lysias semble s'être bien plus

» occupé de la manière de dire les choses
 » que des choses mêmes : il ajoute qu'A-
 » nacréon , ou Sapho , ou quelques au-
 » tres poëtes , dont il a oublié les noms ,
 » l'ont mis en état de traiter le même su-
 » jet d'une manière plus étendue & plus
 » vraie ; & comme il a vu tout ce que
 » pouvoit sur Phédre la chaleur & l'har-
 » monie ; que, pour le fixer , il doit s'em-
 » parer fortement de son imagination ;
 » d'ailleurs l'ayant prévenu que c'est des
 » poëtes qu'il tient tout ce qu'il va dire,
 » il prend le ton d'un homme inspiré, il
 » invoque les Muses , il emprunte les
 » formules & les mouvemens de la poë-
 » sie la plus relevée. Mais notre sage s'est-
 » il apperçu qu'il s'est rendu maître de
 » l'attention du jeune homme ; dès lors
 » ses pensées, & , avec elles, son style ,
 » deviennent plus graves , plus philoso-
 » phiques ; sa diction , d'abord figurée ,
 » audacieuse , & rétentissante comme cel-
 » le du Dithirambe , n'admet plus que
 » la cadence & les ornemens d'une poë-
 » sie plus douce ; & descendant peu-à-peu
 » jusqu'au ton que notre philosophe a
 » coutume de prendre dans son dialogue ;
 » elle ne conserve que cette harmonie
 » & ces graces, sans lesquelles on ne doit
 » trouver ni auditeurs , ni lecteurs » .

158 MERCURE DE FRANCE.

Nous dirons avec l'auteur du discours préliminaire; « C'est ainsi qu'il faut parler de Platon; c'est sur-tout de ce style » noble, harmonieux & pittoresque qu'il » faudroit le traduire. »

Essais de Poësies, par M. D. P. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Hérisant le fils, rue des Fossés M. le Prince, vis-à-vis le petit hôtel de Condé.

Compagne de tous mes loisirs,
Seul ornement de ma retraite,
Toi, dont l'humeur douce & discrète
Etoit l'ame de mes plaisirs;
Toi, que j'aimois à la folie,
Quand, d'un air simple & retenu,
Tu me disois n'être jolie
Qu'aux yeux d'un père prévenu;
Tu me quittes, muse volage,
Et tu perds cette humilité
Qui pare même la beauté,
Et qui te convient davantage.
Lasse des tranquilles douceurs
De mon obscurité profonde,
Tu recherches les vains honneurs
Que, sur le théâtre du monde,
Tu vois prodiguer aux neuf sœurs.
Mais, sans en croire les flatteurs,
Vois sur quoi ton orgueil se fonde.

Ta foible voix , ton goût naissant ,
 Tes traits que l'on distingue à peine ,
 Cet air un peu trop innocent ,
 Peuvent-ils donc te rendre vaine ?
 Le miroir de la vérité ,
 Où va se peindre ta figure ,
 Cette glace que la censure
 Présente avec malignité ,
 Détruira la douce imposture
 Dont ton cœur crédule est flatté , &c.

C'est ainsi que l'auteur apostrophe sa muse , & cette épître qu'il lui adresse sert de préface à ses poésies. On voit par la tournure délicate & la facilité élégante de ces vers qu'il y a beaucoup de lecteurs qui traiteront sa muse avec plus d'indulgence & de faveur qu'il ne semble l'espérer. Ce qui se présente d'abord dans ce volume qui est fort court , c'est une traduction en vers de quelques odes d'Horace , où l'on trouve des détails bien rendus , ce qui certainement est un mérite pour ceux qui connoissent la prodigieuse difficulté de traduire Horace.

Voici celle qui commence par ces mots : *Bacchum in remotis carmina rupibus* , &c.

160 MERCURE DE FRANCE:

Sur des rocs écartés , sous des arbres touffus ;

Le croirez-vous ? J'ai vu Bacchus ,

Les cheveux hérissés , l'œil ardent de génie ,

Dicté des vers pleins d'harmonie ,

A des divinités de ces lieux inconnus.

Immobiles en sa présence ,

Les Satyres prêtoient l'oreille à ses leçons ;

Et les Nymphes dans le silence

De ses divins concerts recueilloient tous les sons :

Je l'ai vu ! j'en frémis encore ;

Mon ame se remplit d'une céleste horreur ;

Epargne-moi , Dieu que j'adore ;

De ton thyrsé , grand Dieu , je crains la pesanteur ;

Je vais célébrer tes mystères.

Tu le veux , j'obéis : Bacchus , c'est à ta voix

Que dans les antres solitaires

Les Ménades en foule accourent sous tes lois :

Le vin ruisselle des montagnes ,

Le lait arrose les campagnes ,

Et le miel découle des bois ;

De ton pouvoir le Ciel s'étonne

Et se pare de la couronne

Que portoit la beauté dont ton cœur a fait choix :

Je vois , sous ta main redoutée ,

S'écrouler tout-à-coup le palais de Penthée ,

Et Lycurgue en fureur assassiner son fils :

Foibles mortels craignez sa haine ;

Songez qu'à sa voix souverain

Tous les élémens sont soumis.
 Voyez, dans les transports de ses divins mystères ;
 Des Thraces belliqueux les femmes & les mères
 S'armer de thyrses menaçans ,
 Et tresser leurs cheveux d'effroyables vipères
 Dont il rend les poisons pour elles impuissans.
 Quand les fiers enfans de la terre ,
 Au Ciel épouvanté déclarèrent la guerre ,
 Dans cet assaut , divin Bæchus ,
 C'est toi qui , d'un lion , pris la forme terrible ,
 Et dont la fureur invincible
 Disperfa devant eux les membres de Rhécus.
 L'auroit-on cru si redoutable ,
 Ce dieu qui semble né pour les ris & les jeux ?
 Si dans la paix il est aimable ,
 Des dieux , dans les combats , c'est le plus coura-
 geux , &c.

On trouve ensuite quelques épîtres , la description d'un voyage en forme de lettres , & une comédie en un acte & en vers libres , intitulée *la Prude punie* , dont l'intrigue est un peu foible , mais dont le style est agréable.

Les Soirées Helvétiennes, Alsaciennes & Fran-comtoises ; in-8°. A Paris , chez Delalain , libraire , rue & à côté de la Comédie Française.

162 MERCURE DE FRANCE:

On trouve dans cet Ouvrage les vues d'un bon citoyen fort instruit, & les réflexions d'un homme plein de sensibilité. Une des choses qui caractérise le plus ces Soirées, est la diversité des objets qui y sont traités, & la variété des tons que l'auteur fait prendre, selon les sujets qu'il traite. On seroit peut-être en droit de lui reprocher quelques incorrections de style. Mais assez de morceaux achevés rachètent ces incorrections. Quand l'auteur voudra travailler un peu moins vite qu'il ne l'avoue lui-même, il se mettra facilement à l'abri de ce reproche. Un talent, qui lui semble particulier, est celui de peindre en grand, & avec illusion, les objets physiques. Il y a dans l'ouvrage que nous annonçons vingt morceaux de ce genre, faits pour être mis à côté des meilleurs qui soient connus; il y en a beaucoup d'autres qui ont une teinte originale. De ce nombre est la description du vallon de Géromani, celle des montagnes glacées, & les bords du lac de Genève. Rien de plus riant que le tableau de la plaine de Colmar, & que celui des mœurs des Anabaptistes; rien peut-être de plus éloquent que l'histoire de Zipéa, & qu'une soirée in-

titulée , *Sentimens d'une ame forte dans les desirs*. Dans un livre , souvent grave , l'auteur a encore trouvé le secret de se faire des partisans de toutes les femmes. Jamais elles n'ont été plus louées que dans cet ouvrage ; on pourroit même dire qu'il y a quelquefois un peu d'affectation. Le Panégyriste a ses raisons apparemment.

On invite l'anonyme à donner plus d'étendue à plusieurs sujets qu'il semble avoir plutôt effleurés que traités. Quelquefois des tournures un peu trop déclamatoires rendent l'illusion moins vive. Peut-être auroit-il dû approfondir davantage les recherches du naturaliste ; mais , en tout , s'il n'a voulu qu'annoncer de l'imagination , une sagacité particulière à découvrir les objets utiles , & une belle ame , il a réussi.

Cet ouvrage méritoit une exécution typographique moins vicieuse. Non-seulement le livre est fort mal imprimé , mais il s'y est glissé une foule de fautes , souvent assez graves pour altérer le sens. En tout , il paroît que l'on a mis plus de talens que de soins dans l'exécution de cet ouvrage ; mais le Public a le droit d'exiger l'un & l'autre.

164 MERCURE DE FRANCE:

Etat Militaire de France , pour l'année 1771 , par MM. de Roussel & de Montandre, in-12. petit format, d'environ 400 pages. Prix, 3. liv. relié. A Paris, chez Guillyn, libraire, quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Lys-d'or.

Les augmentations considérables faites cette année à l'Etat Militaire, le rendant moins portatif, les auteurs ont cru devoir, pour la commodité de MM. les Officiers, en donner l'extrait dans la même forme que celui de l'Almanach Royal. Le prix de cet extrait est de 12 sols, & se trouve chez le même libraire ci dessus.

Etreennes de la Noblesse, ou Etat actuel des Familles Nobles de France, & des Maisons & Princes Souverains de l'Europe, pour l'année 1771, in-12. petit format de près de 300 pages. Prix, 2. liv. 8 sols broché. A Paris, chez Des Ventes de la Doué, libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand.

Cet ouvrage nous présente le tableau actuel de la Noblesse; tableau d'autant

J A N V I E R. 1771. 165
plus intéressant , que l'auteur rappelle à
l'article de chaque famille les actions
qui ont le plus contribué à l'illustrer , &
les privilèges ou les honneurs qui lui ont
été accordés par le Souverain.

*Etat actuel de la Musique du Roi & des
trois spectacles de Paris , in-12. avec
des gravures. A Paris , chez Vente,
libraire , au bas de la Montagne Ste
Geneviève.*

Indépendamment des notices ordinai-
res que donne cet ouvrage , on trouve
cette année des articles des Sieurs Blan-
chard , Benoît & Guillemain , Musiciens
attachés à la Chapelle du Roi , & morts
dans le courant de l'année dernière.

*Le Jardinier Prévoyant ; Almanach pour
1771 ; 6 sols broché. A Paris , chez
Didot jeune , quai des Augustins.*

Voici la seconde année que ce petit
Almanach paroît. Les augmentations que
l'auteur y a faites , contribueront encore
plus à le faire regarder comme une es-
pèce d'*agenda* ou de *memento* utile aux
cultivateurs.

Almanach des Calembourds, contenant des details historiques, civils, militaires & monastiques, enrichi de charades, dédié à M. de Bois-Flotté, ci-devant étudiant en droit *fil*, & actuellement Docteur *en soupe-salée*. A Paris, chez la veuve David, quai des Augustins.

Lorsque la mode amena les bilboquets à Paris, cette plaisanterie niaise, appelée *Calembour*, eut aussi une espèce de vogue. Mais on n'avoit pas imaginé alors de donner un *Almanach des Calembourds*. Cette nouveauté étoit réservée à un ingénieux écrivain, qui cependant a eu la modestie de garder l'anonyme. Son livret est enrichi de charades, autre espèce de plaisanterie, qui pourra être du goût des amateurs de logogryphes. La charade cependant en diffère en ce qu'elle s'explique sans transposition, & par la simple division d'un mot en deux parties.

A l'oreille aisément mon premier pourra plaire,
Deux sens par mon second peuvent se satisfaire;
Mon tout est l'importun exilé du parterre.

J A N V I E R. 1771. 167

Mon premier , aux amans , offre un lit de gazon .

Mon second aux devots promet un beau sermon ;

Bien ou mal à propos je tiens lieu de raison .

Les mots de ces deux charades sont
siffler & prétexte.

On distribue chez le même libraire
les *Etrennes aux célibataires , ou essai
d'anecdotes curieuses* ; c'est une nouvelle
édition des *Etrennes sans fard , dédiées au
beau sexe* , qui parurent l'année passée .

A C A D É M I E S.

I.

MAUSOLÉE de Descartes , à Stockholm.

Article extrait de l'histoire de l'Académie
royale des Sciences pour l'année
1768.

“ **L**E 1^{er} Juin 1768 , l'Académie apprit
” par M. Bæhr , son correspondant , que
” l'église de St Olof de Stockholm , dans
” laquelle le célèbre Descartes avoit été
” enterré , étant dans le cas d'être rebâtie ,
” S. A. R. Mgr le Prince Royal de Suède

168 MERCURE DE FRANCE.

»avoit ordonné qu'on construisît à ses frais,
»dans la nouvelle église, un monument
»magnifique au Philosophe François.

»La générosité de ce Prince, & l'espèce
»d'hommage qu'il rendoit aux sciences en
»la personne de celui qui le premier a en-
»seigné aux hommes la vraie manière de
»les cultiver, furent senties comme ils le
»devoient être par l'Académie, elle réso-
»lut d'en témoigner sa reconnoissance à S.
»A. R. Elle chargea son secrétaire d'avoir
»l'honneur de lui écrire de sa part, & il le
»fit en ces termes : »

«MONSIEUR,

» L'Académie royale des Sciences n'a
» pu apprendre, sans être pénétrée d'une
» juste admiration, la résolution qu'a
» prise Votre Altesse Royale de faire
» élever à ses frais, dans la nouvelle
» église de St Olof, un magnifique mo-
» nument au célèbre Descartes, qui y
» avoit été inhumé. Ce monument,
» Monseigneur, que Votre Altesse Roya-
» le consacre à la gloire du Philosophe
» François qui a le premier ouvert aux
» hommes la route qui conduit aux scien-
» ces & à la vérité, est une preuve sans
» réplique

J A N V I E R. 1771. 169

» replique de son discernement & de son
» amour pour elles. En honorant d'une
» façon si éclatante le mérite, & le mérite
» même étranger, Votre Altesse Royale
» s'acquiert un droit légitime sur la re-
» connoissance & sur l'attachement de
» tous ceux qui cultiveront à jamais les
» sciences ou qui en connoîtront l'utili-
» té. C'est à ce titre, Monseigneur, que
» l'Académie, plus sensible que qui que
» ce soit à la gloire du nom François,
» s'empresse à rendre à Votre Altesse
» Royale ce juste hommage, expression
» de ses sentimens, qu'elle me charge de
» lui présenter de sa part; elle admire un
» trait que la postérité la plus reculée ad-
» mirera, & qui couvrira Votre Altesse
» Royale d'une gloire immortelle. Que
» n'ont point à espérer les sciences en
» Suède, où elles sont déjà cultivées avec
» tant de succès; de la protection d'un
» Prince qui fait si bien reconnoître le
» mérite, & témoigner avec autant de
» magnificence que Votre Altesse Roya-

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

» le , le cas qu'il en fait ? Je suis avec un
» très-profond respect ,

» MONSEIGNEUR ,

» De Votre Altesse Royale ,

» Le très-humble & très-obéissant
» serviteur , DE FOUCHY ,

*Secrétaire perpétuel de l'Académie
royale des Sciences.*

A Paris, le 20 Juin 1768.

» Le 3 Septembre suivant , l'Académie
» reçut la lettre suivante du Prince Royal ,
» en réponse à celle qu'elle avoit eu l'hon-
» neur de lui écrire. »

A Eckholmsfund , le 26 Juillet 1768.

» MESSIEURS ,

» L'approbation d'un Corps aussi célè-
» bre & aussi utile au genre humain , que
» l'est votre Académie , n'a pu que me
» flatter infiniment : l'action qui me l'a
» attirée est de celles qui honorent les
» Princes, je le fais , Messieurs , & je
» vous avoue même qu'en m'y détermi-

J A N V I E R. 1771. 171

» nant , j'ai été animé du desir d'être
» compté au nombre de ceux qui en ont
» fait de pareilles ; non cependant par
» aucun motif de vanité , je vous prie
» d'en être persuadés ; mais parce que je
» crois que le plus sûr moyen de rendre
» les hommes meilleurs & plus heureux,
» est de les éclairer , & qu'ainsi le pre-
» mier devoir des Princes est d'honorer
» les lettres & ceux qui les cultivent : c'est
» par ces sentimens que je me flatte de
» mériter toujours vos suffrages , & de
» vous convaincre de la sincérité avec la-
» quelle je suis , Messieurs ,

» Votre très-affectionné,
GUSTAVE.



H ij

*Discours prononcé par M. d'Alembert, à l'assemblée de l'Académie royale des Sciences, le 3 Décembre 1768, en présence du Roi de Dannemarck. **

« MESSIEURS ,

« La Philosophie , toute portée qu'elle
 » est à fuir l'éclat & l'appareil , a ce-
 » pendant quelque droit à l'estime des
 » hommes , puisqu'elle travaille à les
 » éclairer. Mais la simplicité qui fait son
 » caractère , ne lui permet pas de s'an-
 » noncer & de se faire valoir elle-même.
 » Peu imposante & peu active, elle a be-
 » soin , pour se produire avec confiance ,
 » de protecteurs puissans & respectés. Il
 » est réservé aux Rois de rendre ce servi-
 » ce à la philosophie , ou plutôt aux hom-
 » mes. Contente des regards du Sage, la
 » vérité aime à s'ensevelir avec lui dans
 » la retraite ; c'est aux Souverains, dont
 » l'opinion & l'exemple ont souvent plus
 » de pouvoir que leur volonté même , à

* Ce discours , qui n'avoit point encore été imprimé, vient d'être rendu public dans le volume de l'Académie des Sciences pour l'année 1768.

J A N V I E R. 1771. 173

» tirer de cette retraite la vérité modeste
» & timide, & à la placer près de ce trô-
» ne où tous les yeux sont attachés. Il est
» vrai, Messieurs, que l'avantage de la
» raison est de se voir tôt ou tard écourée
» & suivie; qu'elle exerce sur les esprits,
» sans bruit & sans effort, une autorité
» lente & secrète, & par-là même plus
» assurée; que le moment de son triom-
» phe arrive enfin, quelque obstacle qu'on
» y oppose: mais la gloire des Princes est
» de hâter ce moment; & le plus grand
» bonheur d'une nation, est que ceux qui
» la gouvernent soient d'accord avec ceux
» qui l'instruisent.

» Quelle douce satisfaction ne doit
» donc pas ressentir une Compagnie de
» gens de lettres, quand elle voit ceux
» que les peuples ont pour maîtres &
» prennent pour modèles, s'intéresser à
» ses travaux, les encourager par leur es-
» time, les animer par leurs regards?
» Nous avons joui plus d'une fois, Mes-
» sieurs, de ce précieux avantage. Nous
» avons eu le bonheur de voir notre au-
» guste Monarque, à peine sorti de l'en-
» fance, honorer de sa présence nos as-
» semblées, entrer dans le détail de nos
» occupations, & nous annoncer par cet

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

» heureux présage la protection qu'il leur
 » accorde. Nous avons vu le Souverain
 » d'un vaste empire, né dans le sein de la
 » barbarie avec un génie créateur, venir
 » chercher dans ce sanctuaire des scien-
 » ces le flambeau qu'il devoit secouer sur
 » la tête de sa Nation, engourdie sous le
 » double esclavage de la superstition & du
 » despotisme. Qu'il est flatteur pour nous
 » de joindre aujourd'hui à ces noms respec-
 » tables celui d'un jeune Prince, qui après
 » avoir montré à la Nation Françoisse les
 » qualités aimables auxquelles elle met
 » tant de prix, prouve qu'il fait mettre
 » lui-même un prix plus réel à la raison
 » & aux lumières ! Il donne cette leçon
 » par son exemple, non seulement à ceux
 » qui placés comme lui de bonne heure
 » sur le trône, n'en connoïtroient pas
 » aussi-bien que lui les besoins & les de-
 » voirs, mais à ceux même qui placés
 » moins haut, auroient le malheur de
 » regarder l'ignorance & le mépris des
 » talens comme l'apanage de la naissance
 » & des dignités. Rassasié, & presque
 » fatigué de nos fêtes, il vient dans cet
 » asyle de la Philosophie se dérober pour
 » quelques momens aux plaisirs qui le
 » poursuivent ; & les amusemens dont

» on l'accable augmentent son empressé-
 » ment à connoître cette partie de la Na-
 » tion, que les Etrangers & leurs Souve-
 » rains semblent honorer particulière-
 » ment de leur estime. Quoique déjà très-
 » instruit, quoique jeune & quoique prin-
 » ce (que de titres pour la présomption!)
 » il croit qu'il lui reste encore à appren-
 » dre, & qu'on ne peut être trop éclairé
 » quand on tient les rênes d'un grand
 » empire. Souverain d'un royaume où les
 » sciences sont cultivées avec succès, il
 » n'avoit pas besoin sans doute de sortir
 » de chez lui pour les trouver. Mais il
 » fait que la nature, qui n'a pas réuni
 » tous les talens dans un seul homme,
 » n'a pas non plus concentré toutes les
 » lumières dans un seul peuple; il voya-
 » ge donc pour ajouter de nouvelles ri-
 » chesses à celles qu'il possède, & pour
 » les rapporter & les répandre dans les
 » états qui lui sont soumis; persuadé que
 » les sciences sont une espèce de com-
 » merce où toutes les nations éclairées
 » doivent à la fois donner & recevoir.
 » Cette vérité, Messieurs, est trop essen-
 » tielle au progrès des lettres, pour être
 » oubliée ou méconnue de ceux qui les
 » cultivent. La Nation Françoisé en par-

176 MERCURE DE FRANCE.

» ticulier, (nous osons attester ici les res-
 » pectables Etrangers qui nous écoutent)
 » a toujours vivement senti les avantages
 » de ce commerce mutuel. Quoique sa
 » langue & ses écrits soient répandus par
 » toute l'Europe , quoique les lettres
 » soient aujourd'hui le plus solide fonde-
 » ment de sa gloire , elle n'en reconnoît
 » pas moins tout ce qu'elle a reçu des au-
 » tres peuples ; peut-être même la justice
 » qu'elle aime à leur rendre , est un des
 » traits qui la caractérisent le plus ; au-
 » moins devoit-il la garantir du repro-
 » che de présomption qu'on se plaît un
 » peu trop à lui faire. L'Académie aime
 » sur-tout à se rappeler en ce moment ,
 » qu'elle a été redevable au Danemarck
 » de deux hommes , justement comptés
 » au nombre de ses plus illustres mem-
 » bres, Roëmer , connu par l'importante
 » découverte de la vitesse de la lumière ,
 » & Winslow , l'un des plus grands ana-
 » tomistes de son tems. Il n'y a qu'un
 » petit nombre d'années que ce dernier
 » étoit encore au milieu de nous : les
 » élèves qu'il a formés y ont consacré son
 » image * , & l'un des premiers objets

* Le buste de M. Winslow est dans la salle d'as-

» qui dans cette salle s'offre aux regards
 » du Souverain que nous avons l'honneur
 » d'y recevoir, est le buste d'un savant né
 » dans ses états, & devenu notre confrè-
 » re. Nous ne parlons encore que com-
 » me Académiciens & comme François,
 » de notre reconnoissance envers la nation
 » Danoise. Cette reconnoissance seroit
 » bien plus étendue, si, comme citoyens
 » de l'Europe littéraire, nous voulions
 » détailler les obligations que les scien-
 » ces ont depuis long tems à cette nation
 » éclairée. Un seul nom, mais un nom
 » immortel, nous dispensera d'en citer
 » beaucoup d'autres, celui du célèbre
 » Tycho - Brahé, qu'à la vérité un mal-
 » heureux scrupule théologique écarta du
 » vrai système du monde, mais dont les
 » travaux pleins de génie & les observa-
 » tions précieuses, ont servi de base aux
 » grandes découvertes qui ont mis ce
 » système hors d'atteinte. Ce n'est pas
 » seulement à l'Astronomie, à ce chef-
 » d'œuvre de la sagacité humaine, que
 » la nation Danoise a rendu des services
 » éclatans. Pour nous borner au plus ré-

semblée de l'Académie, à laquelle il a été donné,
 de même que celui de M. de Reaumur, par M. Hé-
 rissant.

178 MERCURE DE FRANCE.

„ cent de tous , les peuples qui prennent
 „ quelque intérêt aux progrès des lumiè-
 „ res , pourroient-ils oublier ce qu'ils
 „ doivent aux Savans Danois , qui vien-
 „ nent de parcourir les déserts de l'Asie
 „ & de l'Afrique , pour augmenter par
 „ leurs recherches le dépôt des connois-
 „ sances humaines ? Vous n'ignorez pas,
 „ Messieurs , & vous l'avez appris avec
 „ douleur , que presque tous ont péri dans
 „ ce voyage , victimes respectables & in-
 „ fortunées de leur zèle. Un seul d'en-
 „ tr'eux semble n'avoir échappé à la mort ,
 „ que pour conserver à leur patrie & à la
 „ postérité les précieux fruits de leurs
 „ travaux. Puissent les sciences & les let-
 „ tres , pour lesquelles ils se sont dévoués
 „ avec tant de courage , rendre à leur mé-
 „ moire le même honneur que Rome &
 „ la Grèce rendoient autrefois aux géné-
 „ reux citoyens , qui avoient perdu la vie
 „ dans les combats ! Puissent toutes les
 „ Académies de l'Europe graver sur leur
 „ tombe cette inscription simple & tou-
 „ chante , que le patriotisme antique a
 „ consacrée ! *ILS SONT MORTS POUR*
 „ *LA RÉPUBLIQUE ! **

* Voici les noms de ces Savans ; M. Van-Straven , professeur en philosophie ; M. Forskal, phy-

» Ces bienfaits signalés d'une Nation
 » envers les autres , sont pour le Souve-
 » rain qui la gouverne , un engagement
 » de les perpétuer ; & l'accueil dont ce
 » Souverain honore aujourd'hui les let-
 » tres , nous assure , Messieurs, qu'il rem-
 » plira ce qu'elles attendent de lui. Ce
 » jour sera à jamais célèbre dans les fastes
 » de l'Académie , & nos Muses ne seront
 » point ingrates. Pour exprimer leurs sen-
 » mens , elles n'auront point à s'avilir
 » par une adulation indigne d'elles , &
 » plus indigne encore d'un Monarque
 » qui vient s'asseoir dans ce Temple de
 » la vérité. Cette vérité qui préside ici
 » & qui nous entend , désavoueroit un si
 » méprisable hommage. L'éloge des bons
 » Rois est dans le cœur du peuple ; c'est
 » là que les gens de lettres trouveront
 » celui du Prince , qui acquiert de si jus-
 » tes droits à leur reconnoissance. Ils
 » transmettront à la postérité les traits
 » mémorables de bienfaisance qui ont
 » rendu les premières années de son règne

ficien ; M. Cramet , médecin ; M. Neibuhr , ma-
 thématicien : les trois premiers sont morts en
 Arabie avec M. Paureinfeind, dessinateur. M. Nei-
 buhr seul est revenu en Europe.

H vj

» si chères à l'humanité , & que la Fran-
 » ce * a déjà célébrées par la voix du
 » plus illustre de ses écrivains, Ils con-
 » serveront à l'histoire l'exemple de sa-
 » gesse & de courage tout à la fois que ce
 » Prince a donné des premiers à l'Euro-
 » pe , en subissant , pour se conserver à
 » ses Sujets , l'épreuve de l'inoculation ,
 » dont la destinée singulière est d'effrayer
 » encore la multitude, lorsqu'elle n'ef-
 » fraye plus les Souverains. Puissent ,
 » Messieurs, vos justes hommages entre-
 » tenir à jamais dans ce jeune Monarque
 » l'amour de la véritable gloire , si né-
 » cessaire à ceux que leur élévation donne
 » en spectacle à leur siècle , & qui ne
 » pourroient mépriser son suffrage , sans
 » mépriser les vertus dont ce suffrage est
 » la récompense. »

* On veut parler ici des secours donnés par Sa
 Majesté le Roi de Danemarck à une famille mal-
 heureuse du Languedoc , & célébrés dans une
 pièce de M. de Voltaire qui commence ainsi : *Et
 quoi , généreux Prince , &c.*

*LETTRE de l'Infant Duc de Parme à
M. d'Alembert. Article extrait de l'histoire de l'Académie des Sciences pour
l'année 1768.*

M. de Fouchy , secrétaire & historien de l'Académie , après avoir rapporté le discours précédent , ajoute : « La gloire » des sciences & celle d'un Prince cher à » la France , ne nous permettent pas de » passer ici sous silence un fait dont le » discours de M. d'Alembert a été l'occasion. Une copie de ce discours étant » tombée entre les mains de S. A. R. l'Infant Duc de Parme , ce Prince en fit » une traduction qu'il envoya à M. d'Alembert , écrite toute entière de sa » main ; & ce dernier lui en ayant témoigné sa vive & respectueuse reconnoissance , l'Infant lui fit l'honneur de répondre » par une lettre , aussi de sa main. La modestie de M. d'Alembert nous en a caché une partie ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques endroits , aussi honorables pour les sciences que pour le Prince , & pour ceux

» qui ont présidé à son éducation. * »

Les vérités exprimées dans votre discours, dit-il à M. d'Alembert, sont des règles pour les Princes ; je l'ai traduit, afin de les imprimer dans mon ame. . . . Ce discours m'a fait d'autant plus de plaisir que j'y retrouve les sentimens d'humanité qu'on m'a inspirés dès l'enfances. Je sens combien les lumières peuvent contribuer au bonheur des peuples en dirigeant la conduite du Prince. Je sens aussi que l'estime de ceux qui éclairent les Nations est capable d'adoucir toutes les peines du Gouvernement ; aussi me ferai-je toujours un devoir de témoigner l'intérêt que je prends à leurs travaux. " Que n'a-t-on point à espérer d'un Prince qui sait si bien exprimer de pareils sentimens ! »

* M. de Keralio, gouverneur du Prince ;
M. l'Abbé de Condillac, précepteur.



Beziers.

L'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Beziers tint son assemblée publique le 22 Mars 1770. M. l'Abbé Roube , Directeur , ouvrit la séance par un discours sur la Frivolité.

M. Bouillet , Secrétaire perpétuel de l'Académie , lut un Mémoire sur les moyens de préserver de la petite vérole , la Ville & le Diocèse de Beziers , dont l'extrait a été imprimé & envoyé dans tous les Villages par ordre de Messieurs les Commissaires du même Diocèse.

M. Pradines , Lieutenant principal du Sénéchal & Présidial de la Ville , donna un discours sur l'abus du titre d'honnête homme.

M. Brouzet , ancien Médecin du Roi , auteur de l'*Education Médicinale des Enfants* , lut un Mémoire par lequel il tâcha de démontrer , que la fièvre ne devoit jamais être considérée comme une maladie particulière qui eut sa marche , ses progrès , ses symptômes & ses crises , mais comme un symptôme constant de toutes les maladies. Que cette fausse dé-

184 MERCURE DE FRANCE:

nomination que les plus savans Médecins ont eux mêmes donnée aux fièvres intermittentes , fièvres putrides , fièvres ardentes , fièvres malignes , pestilentielles , &c. étoit capable de jeter dans l'erreur la plûpart de ceux qui les traitoient ; qu'en s'appliquant sur des notions aussi vagues à combattre ces sortes de fièvres , comme maladies essentielles & primitives , ils négligeoient de connoître & de traiter la véritable maladie qui occasionne ce battement irrégulier du cœur & des artères , ce signe , cet effort de la nature , dont les différentes vibrations ont été ménagées par l'Être suprême , pour nous faire pénétrer dans l'immense dédale de toutes les maladies. Qu'on ne sauroit par conséquent trop s'attacher à les bien distinguer. Que chaque degré d'irritation & d'engorgement d'une partie affectée , entraîne chaque espèce & chaque degré de fièvre qui , du plus au moins , a ses trois temps distincts & séparés , conformément aux observations multipliées du célèbre M. Bordeu. Qu'il seroit donc à propos , afin de donner des idées plus justes , & d'appliquer un traitement plus convenable , de désigner les fièvres qu'on appelle malignes , intermittentes , dysentéri-

J A N V I E R. 1771. 185
ques , contagieuses , &c. par le nom de
l'organe principalement affecté.

M. Audibert , Avocat , fit l'éloge historique de feu M. Mayni que l'Académie venoit de perdre. M. Bertholon , prêtre de la Congrégation de la Mission , & Professeur de Théologie au Séminaire , lut ensuite un Mémoire sur le Magnétisme , dans lequel il donna une nouvelle théorie sur l'attraction de l'aiman , qu'on peut appeler Experimento-systématique , parce qu'elle est fondée sur l'expérience & sur les lois de la physique.

On fait que deux aimans qui se regardent selon les poles de différente dénomination , s'attirent réciproquement , & se repoussent par les poles de même nom. Ce phénomène est un des plus difficiles que la physique tente d'expliquer : les plus grands Philosophes ont fait tous leurs efforts pour y réussir ; les Académies l'ont souvent proposé pour sujet de leurs prix.

Notre Académicien fit connoître les idées qu'avoient eues sur ce phénomène curieux les anciens Philosophes , comme Thalès , Empédocle , Démocrite , Platon , Epicure , &c. » On n'ignore pas , » disoit l'Auteur , quelle étoit la manière

186 MERCURE DE FRANCE.

» re de philosopher des vains discoureurs
» du Lycée : ils eurent recours à la sym-
» pathie & à l'antipathie , il ne manquoit
» plus que d'y ajouter l'antipétitase.
» Avec des principes de cette force & de
» cette clarté , il n'est rien que l'ignorant
» ce n'expliquât sans rougir : mais lais-
» sons reposer en paix l'antiquité. »

Il exposa le système de Descartes ; ceux d'Huyghens , d'Hartsoëker , du célèbre Abbé de Molieres ; l'opinion de Messieurs de Reaumar , du Fay , Muschembroëck. Il s'étendit davantage sur le sentiment de l'illustre M. Euler , de M M. Daniel & Jean Bernouilli , & de l'ingénieux M. Dutoir qui eut l'honneur de partager le laurier académique avec ces grands Géomètres. Il fit part au Public des raisons qui montroient que leurs conjectures n'étoient pas satisfaisantes de tout point.

L'Auteur , avant que d'établir son système , prouva par plusieurs expériences , l'existence d'un tourbillon magnétique autour de la terre & autour de chaque aimant : il expliqua d'une nouvelle manière la formation & la figure de ce tourbillon ; & , toujours d'après le flambeau de l'expérience , il exposa d'une fa-

çon simple & neuve, l'attraction & la répulsion de l'aiman, sans avoir recours à l'air, comme avoient fait la plûpart des Physiciens. Nous souhaiterions pouvoir présenter par extrait un Mémoire de cette espèce ; mais il vaut mieux le voir dans sa juste étendue ; aussi le publiera t-on.

M. l'Abbé Bertholon, qui se propose de donner une suite de Mémoires sur cet intéressant sujet, parla encore de l'hypothèse du P. Boscovich, de celle de M. Brugman ; des calculs de M. Æpinus, & donna en finissant quelques formules algébriques sur ce sujet. » La physique moderne, disoit l'Auteur, aime à se parer du flambeau de la Géométrie & du calcul, on ne peut disconvenir qu'il ne soit d'une grande utilité : mais, pour ne point tomber dans les brillans écarts où entraîneroit nécessairement l'excès de ce gout du siècle, que j'appellerois volontiers l'Algébromanie ; il faut, à l'exemple de nos plus grands Physiciens, que l'expérience & l'observation fournissent les données du problème, & soient la base des sciences physico-mathématiques. »

M. de Manse termina la séance par un

188 MERCURE DE FRANCE.

extrait de l'Ouvrage de M. Masars de Caselle, associé libre, sur l'usage de la cigue, & des autres plantes vénéneuses que la Médecine a soumises aux règles de l'art. Il fit part au Public des observations & des expériences de ce Médecin qui, par le moyen de ces agens terribles, & en marchant sur les traces des Storck, des Wan Swieten, &c. a procuré le soulagement & même la guérison radicale de plusieurs malades désespérés.

Le poison devient entre ses mains un antidote souverain contre les humeurs cancéreuses, carcinomateuses, scrophuleuses, scorbutiques; il a triomphé de ces fléaux du genre humain, & M. de Manse en donne le détail dans son Mémoire.

I I I.

L'Académie royale d'architecture a distribué le 17 du mois dernier les médailles du grand prix, dont le sujet étoit un arsenal pour une ville de guerre, sur un terrain de trois cens toises de longueur & de deux cens de largeur. Elle a donné la première au sieur Huvé, né à Magnanville près Mante, élève de M. Blondel. La seconde au sieur Renard, né

J A N V I E R. 1771. 189
à Paris , élève de M. le Carpentier. La troisième au sieur Penferon , né au Plessis Tournel , élève de M. Rouffette. Le Public a témoigné la plus grande satisfaction lors de l'exposition des différens projets , & les artistes sont convenus que tous montraient du génie & des connoissances de l'art , dans les élèves admis au concours ; ce qui leur fait beaucoup d'honneur , surtout à ceux qui ont été couronnés , puisqu'ils ont eu à combattre autant de rivaux que d'émules.

Le public a vu aussi avec plaisir les prix d'émulation remportés par les élèves dans le courant de l'année.

I V.

A Lille , du 20 Décembre 1770.

Il paroît ici un précis de la maladie contagieuse des bêtes à cornes qui règne dans le Luxembourg , la Flandre Autrichienne , la Flandre maritime , le pays de Langle , &c. maladie qui a pénétré dans le centre de l'Artois depuis le 7 & le 8 d'Octobre 1770 ; de la cure & des préservatifs qu'on doit mettre en usage dans cette épidémie. Ce précis a été publié par M. de Larzé Médecin des Hô-

190 MERCURE DE FRANCE.

pitaux Militaires d'Arras , ancien Médecin des armées , & il termine cet écrit par ces observations importantes.

Lancisi , (Médecin Italien) rapporte
» que , cinq bœufs furent subitement
» atteints d'un mal contagieux ; après
» une prompte perquisition , on recon-
» nut qu'un bœuf étranger s'étoit intro-
» duit dans le parc où l'on tenoit ceux
» du Bourg renfermés ; on tua aussi-tôt
» les bœufs , & la maladie n'eut pas d'au-
» tre suite. «

Si cependant , dit M. de Larzé , il étoit trop difficile de pratiquer ce moyen, on doit , sans perdre un instant , recourir aux remèdes , tant curatifs que préservatifs ; mais , pour mettre ces derniers en usage , je pense , ainsi que bien d'autres Médecins , qu'il est très-bon de suivre l'avis que donne l'homme le plus instruit sur ces matières , & dont la célébrité s'étend au-delà de l'Europe. Il nous avertit que , « les préservatifs ne sont
» nécessaires que dans le cas où l'on en-
» treverroit dans les animaux quelques
» dispositions au mal à redouter. « En faisant usage de ce conseil , on gagne beaucoup de temps , que l'on peut employer utilement pour les malades ;

mais, s'il est aisé de mettre en pratique un avis aussi sage, il ne l'est pas autant d'éviter un mal, contre lequel le même auteur s'écrie beaucoup. « Les mauvais » succès, dit-il, de l'administration des » substances dont les mains des maré- » chaux sont toujours remplies, & dont » le propre est d'échauffer & d'enflam- » mer, autoient dû leur inspirer quel- » que défiance; car une pratique cons- » tamment malheureuse avertit au moins » des écarts dans lesquels on tombe, si » elle n'éclaire pas sur les moyens de s'en » garantir, &c ». Ce mal n'est pas le seul que les maréchaux occasionnent. Ils captivent tellement l'esprit des payfans, que ceux-ci refusent très-obstinément tous les secours qui ne viennent pas de ces mains meurtrières; c'est ce qu'on vient de voir dans la Flandre maritime où le sieur *Chanut* très instruit dans la médecine vétérinaire, & dont les talens & les connoissances font honneur à son Maître, a eu la douleur de ne pouvoir approcher aucune bête malade, sans craindre d'exciter des révoltes. Ce sont des vérités que je puis attester pour en avoir été témoin dans un voyage que j'ai fait à la réquisition de Mrs les Députés Géné-

192 MERCURE DE FRANCE.

raux & ordinaires des Etats d'Artois, pour juger si la maladie qui y fait les progrès les plus rapides & les plus meurtriers, étoit la même que celle qui règne dans le centre de notre Province.

Je ne doute nullement que nos paysans étant moins obstinés que ceux de la Flandre maritime, on ne les détermine aisément à faire usage des secours en tous genres que leur procurent Mrs les Députés.

Signé, DE LARZÉ, médecin des hôpitaux militaires d'Arras, ancien médecin des armées.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

ON continue à l'Opéra les représentations d'*Ismène & d'Isménias* dont la musique est de M. de la Borde. On prépare l'opéra de *Pirame & Thisbé*; & le Jeudi 17 Janvier *Zaïde* sera remplacé par les Fêtes Grecques & Romaines. Nous rendrons compte de ces changemens.

COMÉDIE

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont donné la première représentation de *la Veuve*, comédie nouvelle en un acte & en prose.

Madame Durval, jeune veuve d'un armateur de S. Malo, aime le Chevalier du Lauret capitaine de cavalerie, & en est aimée. Cette femme estimable est fort riche, & prend soin elle-même de ses affaires; elle ne se livre point à la discrétion de ses femmes; ce qui fâche beaucoup Agathe sa femme de chambre, qui se plaint de ne pouvoir tirer avantage de ses confidences & de ses foiblesses. Un Commandeur ami de la veuve & du Chevalier reçoit les plaintes de cette femme & en est indigné. Il engage la Veuve à donner sa main au Chevalier; la Veuve s'en défend, & s'excuse sur les chagrins qu'elle a eus de son premier mari, & sur les peines que le mariage occasionne souvent; cependant le Chevalier transporté d'amour pour Mde Durval, apprend au Commandeur que son oncle lui donne une fortune considérable.

II. Vol.

I

& veut le marier avec cette veuve ; le Commandeur l'attriste en lui apprenant la résolution de Mde Durval. La Veuve & le Chevalier ont une conversation tendre interrompue par la visite de la Marquise de Leutry , femme de qualité , qui prodigue à la Veuve beaucoup de complimens dont le but est de lui faire accepter la main de son fils. La Veuve rejette des offres que sa fortune seule a occasionnées. Le refus de cette Veuve pique la femme de qualité. Licandre, oncle du Chevalier , vient d'un air fort empressé chercher son neveu & parle à la Veuve , sans attendre sa réponse , des grands biens qui arrivent par un vaisseau à son neveu & du mariage qu'il va faire avec elle. La femme de chambre demande son congé en faisant beaucoup de propos sur les amours du Chevalier & de la Veuve. Mde Durval résiste aux tendres instances du Chevalier qui la sollicite de consentir à l'épouser ; le Commandeur y joint ses prières encore inutilement ; l'oncle annonce que les espérances du Chevalier sont pries avec sa fortune & le navire qui a fait naufrage. Le Chevalier lui-même ne prétend plus à la main de la jeune Veuve ; mais sa géné-

J A N V I E R. 1771. 195
rosité secondée de l'amour lui fait enfin
desirer elle-même un mariage qu'elle
avoit refusé, quand son amant n'étoit pas
malheureux. Cette pièce est imprimée
dans le théâtre de société de M. Colé.
Elle réussit en société par la vérité & le
naturel des scènes & du ton qu'elle pré-
sente ; mais elle n'a pas eu le même avan-
tage ni le même succès sur le théâtre,
parce qu'il faut pour le public rassemblé
des tableaux plus frappans , des carac-
tères plus sensibles , & un ton plus sou-
tenu.

*A Madame Favart , sur une plume d'or
dont on lui a fait présent.*

Sous les doigts délicats de la main la plus belle,
Toute plume devient celle d'Anacréon ;

Mais , l'or plus pur , est lui seul digne d'elle.

Qui n'envieroit avec raison

Le bonheur de vous voir agréer un tel don !

L'amour pour vous l'offrir , eût dépouillé son
aîle.

Par M. Guérin de Frémicourt.

I ij

SPECTACLES DE LA COUR.

Nous donnerons le journal des Spectacles représentés à *Fontainebleau*, pour compléter la notice des fêtes dont nous avons rendu compte à l'occasion du mariage de Mgr le Dauphin & de Madame la Dauphine.

Le samedi 13 Octobre, *Arlequin & Scapin rivaux*, comédie italienne.

Le Bucheron, comédie en un acte mêlée d'ariettes, paroles de M. Guichard, musique de M. Philidor.

Le mardi 16, *l'Ecole des Maris*, comédie de Molière.

Les trois Cousines avec divertissemens, comédie de Dancourt.

Le jeudi 18, *la Vue*, acte d'opéra, paroles de Roi, musique de Mouret.

Thémis, acte d'opéra, paroles de Poinsinet, musique de MM. Berton & Trial.

Le samedi 20, *Thémire*, comédie nouvelle en un acte mêlée d'ariettes, paroles de M. Sedaine, musique de M. Duny, avec divertissemens.

Le Diable boîteux, comédie italienne.

Les Sabots, comédie en un acte mêlée d'ariettes, paroles de M. Sedaine, musique de M. Duny.

Mardi 23, *la Gouvernante*, comédie en cinq actes, en vers, de la Chaussée.

Le Sicilien, comédie en un acte, de Molière, avec divertissemens.

J A N V I È R. 1771. 197

Le jeudi 25, le Tambour nocturne, comédie en cinq actes, de Destouches.

La Sybille, acte d'opéra, paroles de M. de Moncrif, musique de M. d'Auvergne.

Le samedi 27, Arlequin Charbonnier, comédie italienne.

Les deux Avars, comédie nouvelle en deux actes mêlée d'ariettes, paroles de M. de Falbaire, musique de M. Gretry.

Lundi 29, Phèdre, tragédie de Racine.

Le Somnambule, comédie en un acte de M. **.

Le mardi 6 Novembre, le Mariage fait & rompu, comédie de Dufresny.

Eglé, acte d'opéra, paroles de M. de Laujcon, musique de M. de la Garde.

Le mercredi 27, la deuxième représentation des deux Avars.

Le Tableau parlant, comédie - parade mêlée d'ariettes, paroles de M. Anseaume, musique de M. Gretry, avec divertissemens.

Le jeudi 8, la jeune Indienne, comédie en un acte, de M. de Champfort.

Les Carosses d'Orléans, comédie en un acte, en prose, de M. de la Chapelle, avec divertissemens.

Le samedi 10, les Infortunes d'Arlequin, comédie italienne de M. Goldony.

La Closerie, comédie nouvelle en un acte mêlée d'ariettes, paroles de M. ***, musique de M. Kohaut, avec divertissemens.

Le mardi 13, Arlequin Baron Suisse, comédie italienne.

L'Amitié à l'Epreuve, comédie nouvelle en deux

198 MERCURE DE FRANCE

actes, mêlée d'ariettes, paroles de M. Favart, musique de M. Gretry, avec divertissemens.

Le mercredi 14, On ne s'avise jamais de tout, opéra comique, paroles de M. Sedaine, musique de M. Moncini.

Le Devin du Village, acte d'opéra, de M. J. J. Rousseau.

Le jeudi 15, les Plaideurs, comédie en trois actes, de Racine.

La Fête de Flore, acte d'opéra, paroles de M. de Saint-Marc, musique de M. Trilal.

On se réserve de rendre compte des nouveautés à mesure qu'elles sont représentées sur les différens théâtres de Paris.

LETTRE sur le Pygmalion de M. J. J. Rousseau.

A Lyon, le 26 Novembre 1770.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de relever une petite erreur, qui s'est glissée dans votre Mercure de ce mois, page 124, dans l'extrait que vous y donnez des feuilles 3 & 4 de l'Observateur François à Londres. Vous dites, d'après lui sans doute, pour prouver la possibilité de faire de bonne Musique sur des paroles françoises, qu'un voyageur Anglois a vu à Lyon une représentation du spectacle de *Pygmalion*, drame de M. J. J. Rousseau, qui, dites-vous, en a fait la Musique, & les paroles également sublimes: il seroit bien flatteur pour moi, qui suis l'Auteur de la Musique, de pou-

voir imaginer qu'elle approche de la sublimité des paroles ; je n'en ai jamais attribué le succès qu'au genre neuf & distingué de ce spectacle ; à la supériorité avec laquelle ce grand homme a traité ce sujet , & à celle des talens des deux Acteurs de société , qui ont bien voulu se charger de le représenter ; mais ce n'est point un opéra : il l'a intitulé , Scène Lyrique. Les paroles ne se chantent point , & la Musique ne sert qu'à remplir les intervalles des repos nécessaires à la déclamation. M. Rousseau vouloit donner , par ce spectacle , une idée de la Mélopée des Grecs , de leur ancienne déclamation théâtrale ; il desiroit que la Musique fût expressive , qu'elle peignît la situation , & , pour ainsi dire , le genre d'affection que ressentait l'Acteur. J'ai fait mon possible pour remplir ses vues : il parut content de mes efforts ; son suffrage m'a valu ceux du public. Je dois cependant à l'exacte vérité d'annoncer , que dans les vingt-six ritournelles qui composent la Musique de ce drame , il y en a deux que M. Rousseau a faites lui-même. Je n'aurois pas besoin de les indiquer à quiconque verra ou entendra cet ouvrage ; mais , comme tout le monde ne sera pas à portée d'en juger , par la difficulté de représenter ce spectacle , je déclare que l'Andante de l'ouverture , & que le premier morceau de l'interlocution qui caractérise le travail de Pygmalion , appartiennent à M. Rousseau. Je suis trop flatté que le reste de la Musique que j'ai faite puisse aller auprès des ouvrages de ce grand homme. Il faudroit lire celui-ci tout entier , pour en connoître les beautés : il n'y a personne qui ne convienne qu'il n'est pas une des moindres productions de cette plume célèbre. Je

200 MERCURE DE FRANCE:

n'entreprendrai pas de vous en faire un extrait ; il seroit à désirer que M. Rousseau se déterminât à le donner au public , qui le désire ; vous seriez à même alors de parler de ce drame , & de lui rendre la justice qui lui est due. Vous me devez celle d'insérer la présente dans le plus prochain Mercure. J'attends ce procédé de votre honnêteté & de votre complaisance.

COIGNET, *Négociant à Lyon.*

PYGMALION, *par M. J. J. ROUSSEAU.*

SCÈNE LYRIQUE.

Le théâtre représente un atelier de Sculpteur. Sur les côtés , on voit des blocs de marbre , des groupes , des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère & brillante , ornée de crepines & de guirlandes.

Pygmalion , assis & accoudé , rêvedans l'attitude d'un homme inquiet & triste ; puis se levant tout-à-coup , il prend sur sa table les outils de son art , va donner , par intervalles , quelques coups de ciseau sur quelque'une de ses ébauches , se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'ame ni de vie... ce n'est que de la pierre... je ne ferai jamais rien de tout cela...

Ô mon génie où es-tu?... Mon talent, qu'es-tu devenu?... Tout mon feu s'est éteint.. mon imagination s'est glacée... le marbre sort froid de mes mains... Pygmalion tu ne fais plus des Dieux... tu n'es qu'un vulgaire artiste... Vils instrumens, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez... ne déshonorez plus mes mains...

Il jete avec dédain ses outils, & se promène quelque tems, en levant les bras croisés.

Que suis-je devenu?... quelle étrange révolution s'est faite en moi !... Tyr, ville opulente & superbe .. les monumens des arts, dont tu brilles, ne m'attirent plus... J'ai perdu le goût que je prenois à les admirer .. Le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide... l'entretien des Peintres & des Poètes est sans attraits pour moi... la louange & la gloire n'élèvent plus mon ame... les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus... l'amitié même a perdu pour moi ses charmes. . Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvres de la nature, que mon art osoit imiter, & 'sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse... vous, mes charmans modèles... qui m'embrasiez, à-la fois, des feux de l'amour & du génie.. depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'assied, & contemple tout-au tour de lui.

Retenu dans cet atelier, par un charme inconcevable... je ne fais rien faire... & je ne puis m'en éloigner... J'erre de groupe en groupe... de figure en figure... Mon cizeau foible... incertain... ne reconnoît plus son guide .. Ces ouvra-

ges grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main, qui jadis les eût animés...

(Il se lève impétueusement.)

C'en est fait... c'en est fait... j'ai perdu mon génie... Si jeune encore, je suivis à mon talent... Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ?... Qu'ai-je en moi qui semble m'embraser... Quoi !... dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions ?... sent-on ces élans des passions impétueuses... cette inquiétude insurmontable... cette agitation secrète qui me tourmente .. & dont je ne puis démêler la cause... J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportoais à mes travaux... Je l'ai caché sous le voile... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire... Depuis que je ne le vois plus... je suis plus triste... & ne suis pas plus attentif... Qu'il va m'être cher ; qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage... quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau... de digne de moi.... je montrerai ma Galathée... & je dirai... Voilà ce que fit autrefois Pygmalion... O ma Galathée!... quand j'aurai tout perdu, tu me resteras... & je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire, va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais, pourquoi la cacher... qu'est-ce que j'y gagne .. Réduit à l'oisiveté... pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres?... peut-être y reste-t-il quelque défaut, que je n'ai pas remarqué... peut-être pourrai-je

encore ajouter quelque ornement à sa parure?... Aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant... Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante... Il la faut revoir... l'examiner de nouveau... Que dis-je?... ah!... je ne l'ai point encore examinée... je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile , & le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne fais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile... une frayeur me saisit... je crois toucher au sanctuaire de quelque Divinité... Insensé... c'est une pierre... c'est ton ouvrage... Qu'importe... on sert des Dieux dans nos Temples, qui ne sont pas d'une autre matière, & qui n'ont pas été faits d'une autre main.

(Il lève le voile en tremblant , & se prosterne ; on voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit , mais exhaussée par un gradin de marbre , formé de marches demi circulaires.

O Galathée ! recevez mon hommage... oui... je me suis trompé... J'ai voulu vous faire Nymphé... & je vous ai fait Déesse... Vénus même est moins belle que vous... Vanité... foiblesse humaine... je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage... je m'enivre d'amour propre.... je m'adore dans ce que j'ai fait... Non... rien de si beau ne parut dans la nature... j'ai passé l'ouvrage des Dieux... Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains... mes mains les ont donc touchées.. Ma bouche a donc pu... Pygmalion.. Je vois un défaut... ce vêtement couvre trop le nud... il

I vj

204 MERCURE DE FRANCE.

faut l'échancrer davantage... Les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

(Il prend son maillet & son ciseau , puis s'avancant lentement , il monte , en hésitant , les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher : enfin , le ciseau déjà levé , il s'arrête.)

Quel tremblement... quel trouble... je tiens le ciseau d'une main mal assurée... Je ne puis... je n'ose... je gâterai tout...

(Il s'encourage , & enfin , présentant son ciseau , il en donne un coup , & , saisi d'effroi , il le laisse tomber , en poussant un grand cri.)

Dieux... je sens la chair palpitante... & repousser le ciseau...

(Il descend , tremblant & confus.)

Vaine terreur... fol aveuglement... Non... je n'y toucherai point... Les Dieux m'épouvantent sans doute... elle est déjà consacrée à leur rang.

(Il la considère de nouveau.)

Que veux-tu changer... regarde... quels nouveaux charmes veux-tu lui donner?... Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut... Divine Galathée... moins parfaite, il ne te manqueroit rien.

(tendrement.)

Mais , il ne te manque qu'une ame... ta figure ne peut s'en passer...

(Avec plus d'attendrissement encore)

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

(Il s'arrête long tems , puis retournant s'asseoir , il dit d'une voix lente , entrecoupée & changée.)

Quels desirs... olois-je former... quels vœux insensés... Qu'est-ce que je sens... ô ciel... le voile de l'illusion tombe... & je n'ose voir dans mon cœur... j'aurois trop à m'en indigner.

(Longue pause dans un profond accablement.)

Voilà donc la noble passion qui m'égare... C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici... un marbre... une pierre... une masse informe... & dure... travaillée avec ce fer... Insensé... rentre en toi-même... gémis sur toi... sur ton erreur... vois ta folie... Mais... non...

(Impétueusement.)

Non... je n'ai point perdu le sens... non... je n'extravague point... non... je ne me reproche rien... Ce n'est point de ce marbre que je suis épris... c'est d'un être vivant qui lui ressemble... c'est de la figure qu'il offre à mes yeux... En quelque lieu que soit cette figure adorable... quelque corps qui la porte... & quelque main qui l'ait faite... elle aura tous les vœux de mon cœur... Oui... ma seule folie est de discerner la beauté... mon seul crime est d'y être sensible... Il n'y a rien-là dont je doive rougir...

(Moins vivement , mais toujours avec passion.)

Quels traits de feu... semblent sortir de cet objet, pour embraser mes sens... & retourner avec mon ame à leur source... Hélas! il reste immobile & froid... tandis que mon cœur, em-

brulé par les charmes, voudroit quitter mon corps... pour aller échauffer le sien... Je crois, dans mon délire, pouvoir m'élancer hors de moi... je crois pouvoir lui donner ma vie... & l'animer de mon ame... Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée... Que dis-je... Ô ciel ! si j'étois elle, je ne la verrois pas... je ne serois pas celui qui l'aime... Non... que ma Galathée vive... & que je ne sois pas elle... Ah !... que je sois toujours un autre... pour vouloir toujours être elle... pour la voir... pour l'aimer... pour en être aimé.

Transports... tourmens.. vœux... desirs... rage... impuissance... amour terrible .. amour funeste... tout l'enfer est dans mon cœur agité... Dieux puissans... Dieux bienfaisans... Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes... ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes... Voyez cet objet... voyez mon cœur... soyez justes, & méritez vos autels.

(Avec un enthousiasme plus pathétique.)

Et toi, sublime essence .. qui te caches aux sens, & te fais sentir aux cœurs... ame de l'univers... principe de toute existence... toi... qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matière... le sentiment aux corps, & la forme à tous les êtres... feu sacré .. céleste Vénus, par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse... ah !... où est ton équilibre ... où est ta force expansive... Où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve... où est la chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs... tous les feux sont concentrés dans mon cœur... & le froid de la mort reste sur ce marbre... je pérís par l'excès de vie qui lui manque... Hélas... je n'attends point de pro-

dige... il existe... il doit cesser.... l'ordre est troublé... la nature est outragée... rends leur empire à tes lois... rétablis son cours bienfaisant, & verse également ta divine influence... Oui... deux êtres manquent à la plénitude des choses... Partage leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre... C'est toi qui formas par ta main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le sentiment & la vie... Donne lui la moitié de la mienne... Donne lui tout s'il le faut... il me suffira de vivre en elle... O toi qui daignes sourire aux hommages des mortels... qui ne sent rien ne t'honore pas... Etends ta gloire avec tes œuvres... Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature... qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas.

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance & de joie.

Je reprends mes sens .. quel calme inattendu, quel courage inespéré me ranime... Une fièvre mortelle embrasoit mon sang... Un baume de confiance & d'espérance coule dans mes veines... je crois me sentir renaître... Ainsi, le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation... Quelque malheureux que soient les mortels... quand ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus tranquilles... mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés... Hélas... en l'état où je suis on invoque tout, & rien ne nous écoute... L'espérance qui nous abuse est plus insensée que le désir... Honteux de tant d'égarement, je n'ose pas même en contempler la cause... Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble... une palpitation me suffoque... une secrète frayeur m'arrête...

(Ironie amère.)

Eh... regarde malheureux... deviens intrépide... ose fixer une statue.

Il la voit s'animer, & se détourne saisi d'effroi & le cœur saisi de douleur.

Qu'ai-je vu!... Dieux!... qu'ai-je cru voir... le coloris des chairs... un feu dans les yeux... des mouvemens mêmes... Ce n'étoit pas assez d'espérer des prodiges... pour comble de misères, enfin je l'ai vu.

(Excès d'accablement.)

Infortuné... c'en est donc fait... ton délire est à son dernier terme... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie... ne la regrette point, Pégymalion... sa perte couvrira ton opprobre.

(Vive indignation.)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de venir un homme à vision.

(Il se retourne & voit la Statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins. Il se jette à genoux, leve les mains & les yeux au Ciel.)

Dieux immortels!... Vénus!... Galathée... ô prestige d'un amour forcené!...

(Galathée se touche.)

G A L A T H É E.

Moi.

P Y G M A L I O N transporté.

Moi!

JANVIER. 1771. 209

GALATHÉE, *se touchant encore*
C'est moi.

P Y G M A L I O N.

Ravissante illusion qui passez jusqu'à mes oreilles... ah ! n'abandonnez jamais mes sens.

(*Galathée fait quelques pas & touche un marbre.*)

Ce n'est plus moi.

Pygmalion, dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une vive attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde.

Il se leve précipitamment, lui tend les bras & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui, il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Ah !... encore moi...

P Y G M A L I O N.

Oui, cher & charmant objet... Oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur... & des dieux... c'est toi... c'est toi seul... je t'ai donné tout mon être... je ne vivrai plus que par toi.

A R T S.
G R A V U R E.

I.

LE sieur Regnault , Auteur de la Botanique mise à la portée de tout le monde , ouvrage qui se distribue avec autant de succès que d'exactitude , & pour lequel on peut encore souscrire , vient de mettre au jour la fleur des Incas , plante curieuse , gravée dans sa nouvelle manière , & imprimée en plusieurs couleurs. On la trouve chez l'Auteur rue Croix des petits Champs , au magasin des chapeaux du Roi. Le pendant paroîtra incessamment.

I I.

Le baiser rendu , Estampe d'environ 10 pouces de haut sur 9 de large , gravée par F. Flipart d'après le tableau original de Ph. Carême peintre du Roi. A Paris chez l'auteur Montagne Ste Geneviève , chez M. Levie marchand Orfèvre.

Un jeune Napolitain est censé voir sa maîtresse à la fenêtre & lui rendre le baiser qu'elle lui envoie. Cette nouvelle Estampe fait pendant du Baiser Napolitain publié précédemment par le même Artiste.

P E I N T U R E.

M. De Lorges, Peintre de l'Académie de Marseille, amateur honoraire, a eu l'honneur d'être présenté à Mgr le Dauphin, par M. le Duc de la Vauguion, & vient de lui offrir un dessein allégorique sur son mariage. Ce Prince ami & protecteur des arts, l'a accueilli & a bien voulu en agréer la dédicace. Par cette marque de bonté il a rendu justice à cet Artiste, qui joint au génie de la belle composition le brillant d'un coloris enchanteur.

La gravure de cette allégorie ingénieuse a environ 16 pouces de hauteur sur 11 de largeur. Elle se trouve à Paris chez M. Collot marchand papetier rue de la Harpe, & chez l'Auteur rue de l'Oseille au Marais.

M U S I Q U E.

L*a Rose*, ariette avec symphonie, dédiée à M^{de} la Baronne d'Hinge par M. Légat de Furcy, maître de Goût, organiste des R. R. P. P. Carmes du grand Couvent & de Mrs de Ste Croix de la Brétonnerie. Prix 1 l. 16 s. A Paris chez l'Auteur parvis Notre-Dame près le Cloître, chez M. Bouin marchand de musique & de cordes d'instrumens, rue S. Honoré, au Gagne petit près S. Roch & aux adresses de musique.

A N E C D O T E S.

I.

LA division qui s'éleva entre la Reine Marie d'Angleterre & la Princesse de Dannemarck, dura jusqu'à la mort de la première; pendant ce tems on défendit à toutes les Dames de la Cour & aux principaux Seigneurs de visiter la Princesse; on lui ôta ses gardes, & on se

fit un plaisir de lui donner toutes sortes de mortifications. Lorsque la Reine fut morte, le Roi Guillaume sentit qu'il seroit indécent à lui de rester plus long-tems séparé de l'héritière présomptive de la Couronne ; il fit les premières avances pour une réconciliation qui fut acceptée ; aussitôt toute la Cour s'empressa de lui aller rendre ses respects ; le Lord Carnarvon qui n'avoit jamais discontinué de porter ses hommages à la Princesse, dont il avoit vu l'appartement désert pendant long tems, voyant un soir une grande compagnie chez elle, lui dit tout haut en présence de l'assemblée. *J'espère que votre Altesse se ressouviendra que j'ai eu souvent l'honneur de me trouver ici seul auprès d'Elle.* Ces mots firent rougir tous ceux qui étoient présens.

I I.

Du tems de la Reine Anne, le Capitaine Hardy, dont le vaisseau étoit dans le parage de la baye de Lagos, reçut un avis certain que les Galions d'Espagne étoient arrivés dans le Port de Vigo, sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de guerre ; il mit aussitôt à la voi-

le sans attendre d'ordre , & alla porter cet avis à l'Amiral George-Rook , qui en profita , & prit les Galions après avoir détruit & dissipé l'escorte. Lorsque la victoire se fut déclarée pour lui , l'Amiral ordonna qu'on amenât le Capitaine Hardy sur son bord. Dès qu'il l'aperçut , il lui dit d'un air sévère : Vous venez de rendre un service important à la Reine ; votre diligence a ajouté à la gloire & aux richesses de votre pays ; vous êtes en même-tems coupable ; ignoriez-vous que vous exposiez votre vie en quittant votre poste sans ordre ? Celui qui songeroit à sa vie , lorsque la gloire & l'intérêt de sa Souveraine & de son pays exigent qu'il la hasarde , reprit le Capitaine , ne mériteroit pas de remplir une commission de Capitaine à son service. L'Amiral frappé de la fermeté de cette réponse , l'envoya porter la première nouvelle de la victoire à la Reine Anne , qui sur le champ le créa Chevalier , & le fit contre-Amiral.

I I I.

Deux personnes , dont l'une étoit un Ecclésiastique , s'entretenoient un jour dans un café ; leur conversation étoit

très-savante ; elle rouloit sur les avantages de l'étude. Le Capitaine Hall se trouva par hasard assis auprès ; las d'entendre vanter la science , il se leva & leur dit avec sa vivacité ordinaire : *Pardieu , Docteur , dites tout ce que vous voudrez ; mais que je sois damné , si la guerre n'est pas la seule école digne d'un Gentilhomme. Pensez-vous , morbleu , que Mylord Marlborough ait gagné tant de batailles avec du Grec & du Latin ? Qu'est un Ecolier quand il entre dans le monde ? Je veux être damné s'il est autre chose qu'un sot. Je serois pardieu ravi de voir un de vos Ecoliers à l'armée , avec ses noms , ses verbes , ses pronoms , sa philosophie : quelle figure feroit il à un siège , à une bataille , &c ? Mordieu. . . . Mais je vous prie , interrompit gravement l'Ecclésiastique , espérez-vous avec vos juremens prendre le ciel d'assaut ?*

I V.

Sir Simon Stuard de Hartley , fouillant un jour dans de vieux papiers de famille , trouva écrit sur le dos d'un contrat : 15000 pieces d'or enterrées dans tel champ à tant de pieds du fossé qui est

216 MERCURE DE FRANCE.

au midi. Ces mots étoient écrits comme une note dont on veut se souvenir. Il prit un domestique, alla dans le lieu désigné, fit creuser, & trouva le trésor dans un grand vaisseau de fer; il étoit fermé avec un parchemin sur lequel il lut ces mots, écrits en caractères très-lisibles : *plutôt pour le diable que pour Cromwel.*

A V I S.

I.

DESVENTES de la Doué, libraire rue S. Jacques, étant informé par divers avis de province que le Prospectus de l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique ne faisoit que d'y parvenir, avertit le public qu'il continuera les souscriptions jusqu'à la fin de Mars 1771.

I I.

Plan d'une Institution académique & militaire, avec des observations sur l'éducation pour la jeune noblesse, sous la conduite de M. Rolin. A Paris, rue St Dominique près la barrière.

Ce plan d'éducation est raisonné & fondé sur les principes de l'honnêteté & sur les devoirs propres
aux

aux citoyens ; on y prend les mesures les plus sages pour que le physique & le morale y soient également observés. Les exercices y sont sagement distribués ; le tems est partagé avec économie entre l'étude & les délassemens ; la nourriture est simple , suffisante & saine. On peut voir dans ce plan même avec quelle attention la jeune noblesse peut être formée aux vertus & aux exercices de son état.

Tous les Elèves porteront le même uniforme ; qui consiste en un habit de drap bleu de Roi , galonné d'une tresse d'argent ; le chapeau uni avec un plumet blanc , une épée , un fusil , giberne & ceinturon pour le maniement des armes. Le sieur Rollin se charge de fournir le tout pour trois cens livres.

Chacun aura un couvert & un gobelet d'argent , un lit , trois paires de drap , dix-huit chemises , autant de cols , de mouchoirs , de serviettes , six bonnets de coton ou douze coëffes de nuit , deux paires de bas de soie blancs , deux de laine , six de coton & six de fil , deux paires de souliers ; l'uniforme & une redingotte . un habit commun pour les jours d'étude.

Le prix de la pension , depuis l'âge de cinq ans jusqu'à dix , en donnant les maîtres de latin , d'écriture , d'histoire , de géographie & de mathématiques , les évolutions & exercices militaires , est de 800 livres , & depuis dix ans jusqu'à vingt de 1000 livres. Les parens qui désireront donner en outre à leurs enfans les maîtres de danses , de dessin , d'allemand , d'escrime , paieront huit livres par mois pour chaque maître , & vingt-quatre pour le manège.

Les jeunes Elèves qui n'apprendront encore

218 MERCURE DE FRANCE.

qu'à lire & à écrire , ne paieront que six cens livres.

Le sieur Rolin se chargera de toutes les fournitures , entretien en linge , habits , chapeau , souliers , & tous les Maîtres , moyennant la somme de 1800 livres , depuis dix ans jusqu'à vingt , & de 1200 , depuis cinq ans jusqu'à dix.

On fera un examen général & public à la S. Louis. On n'aura de vacances que la quinzaine suivante ; après laquelle les études recommenceront.

Le sieur Rolin ne sera tenu de payer aucuns frais de maladie ; comme il veut que la maison soit dans un bon ordre , & y avoir les meilleurs Maîtres de Paris , Messieurs les parens sont priés de payer exactement les quartiers d'avance , ainsi que les Maîtres.

LETTRE de M. Gardane , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , médecin de Montpellier , censeur royal , de l'académie des sciences de Marseille , des sociétés royales des sciences de Montpellier & de Nanci , au sujet des consultations gratuites en faveur des malades indigens dont il a été chargé par M. le Lieutenant-Général de Police.

M O N S I E U R ,

Plusieurs personnes indigentes de Paris & de la Province s'adressant tous les jours directement à

moi, pour avoir part aux consultations gratuites accordées par M. le Lieutenant Général de Police, je vous prie de prévenir le Public, par la voie de votre Journal, que c'est au Magistrat, premier dispensateur de ce bienfait, qu'il faut recourir, pour avoir ces consultations, & que je ne ferai désormais aucune réponse à ceux qui désirant profiter de ce secours, ne prendront pas cette voie pour l'obtenir.

Les lettres écrites à ce sujet à mon adresse, sans être affranchies, seront également mises au rebut, & l'on n'aura pas plus d'égard pour les consultations dans lesquelles il s'agira de rappeler les premiers élémens de médecine, comme la chose est déjà plus d'une fois arrivée. L'objet de cette correspondance charitable étant moins de donner des instructions élémentaires sur l'art de guérir, que d'applanir, autant que faire se peut, les difficultés qui s'éleveroient dans les cas graves & difficiles.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble &
très obéissant serviteur,

4 Janvier 1771.

GARDANE

NOUVELLES POLITIQUES.

De Stralsund, le 5 Décembre 1770.

MERCREDI dernier, dans l'après-midi, le magasin à poudre de cette ville a sauté en l'air dans un moment où tous les ouvriers y étoient rassem-

K ij

blés. Cet accident a coûté la vie à plus de cent personnes, & plus de mille ont été blessées dangereusement. Soixante-dix maisons ont été renversées de fond en comble, & toutes les vitres des autres maisons de la ville ont été cassées.

De Warsovie, le 15 Décembre 1770.

On assure que la petite escadre Russe, qui étoit à Azof, a quitté cette station depuis quelque tems & qu'elle est à l'ancre dans la Mer Noire, au Havre de Talman, vis-à-vis de Genikalé dans la Crimée.

On ne sçait encore rien de positif sur la nouvelle confédération générale; on dit seulement que huit des principaux magnats de la République s'y sont déjà réunis.

La disette des vivres commence à devenir générale dans toute l'étendue de ce royaume; les Confédérés, qui y sont exposés plus qu'une personne, ont déjà pénétré plusieurs fois à travers le cordon des troupes Prussiennes.

De Petersbourg, le 8 Décembre 1770.

Le Comte de Panin & le Prince Dolgorouki, généraux en chef, ayant demandé leur démission du commandement de la seconde armée de l'Impératrice, Sa Majesté Impériale a bien voulu la leur accorder. On ne sçait pas encore à qui ce commandement sera confié.

Le 7 au matin, le Sr de Wolkow, capitaine des Gardes, apporta ici la nouvelle de la prise de Braïlow, dont les troupes de l'Impératrice se sont emparées, le 12 du mois dernier. On n'a point encore ici les détails de cette expédition.

Pauline Harnajz, femme de Vincent de la Pena,

J A N V I E R. 1771. 221

habitant de la ville de Cantabrana , dans l'archevêché de Burgos , est accouchée , le 9 de ce mois , de quatre enfans , lesquels sont morts dans l'espace de trente heures. Le premier né a survécu au second , le second au troisième , & le troisième au quatrième.

De Malaga , le 11 Décembre 1770.

Depuis quelques jours on a monté toutes les batteries de cette place & on travaille , avec la plus grande activité , à en établir deux nouvelles qui seront placées à la pointe des deux moles pour défendre l'entrée du port.

De Londres , le premier Janvier 1771.

La négociation relative à l'affaire des Isles Falkland paroît suspendue jusqu'à l'arrivée d'un courrier qui doit venir d'Espagne. En attendant , les préparatifs de guerre ne se rallentissent point , & l'on travaille , sans interruption , dans les différens départemens militaires , aux arrangemens nécessaires pour cet objet. Les levées se font toujours avec beaucoup d'activité. Les ministres sont , de leur côté , fort occupés , tant à cet égard que par rapport aux objets qui doivent être proposés au parlement , à la rentrée de cette assemblée , où l'on prévoit que les partisans de l'opposition feront de nouvelles tentatives pour embarrasser le ministère.

On a reçu à la Cour des nouvelles dépêches des ministres du Roi à Petersbourg , à Vienne & à Berlin , suivant lesquelles il paroît que plusieurs puissances sont disposées à accélérer la paix entre la Porte Ottomane & la Russie & à rétablir l'ordre & la tranquillité en Pologne.

Kijj

Le gouvernement se propose d'entretenir dorénavant dans l'Isle de Man un établissement militaire sous le titre de *Corps Asiatique*, lequel sera entretenu aux frais de la Compagnie des Indes & toujours sur le pied complet de deux mille hommes.

De Versailles, le 9 Janvier 1771.

Le Roi ayant formé, pour la maison de Madame Victoire & de Madame Sophie, le même service que pour celle de Madame Adélaïde, Sa Majesté reçut, le 6 de ce mois, les sermens des premiers officiers de ces Princesses: sçavoir, celui de l'Evêque de Gap, en qualité de premier aumônier; celui du marquis de Durfort, ci-devant ambassadeur du Roi à Vienne, en qualité de chevalier d'honneur de Madame Victoire; & celui du comte de Béarn, en qualité de son premier écuyer; celui de comte de Castellane, maréchal des camps & armées du Roi, capitaine & gouverneur des ville & château de Niort en Poitou, en qualité de chevalier d'honneur de Madame Sophie; & celui du chevalier de Talleyran, brigadier des armées du Roi & colonel aux Grenadiers de France, en qualité de son premier écuyer.

Le même jour, le marquis de Monteynard a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté, pour la charge de Secrétaire d'Etat.

PRÉSENTATIONS.

Le comte de Beauteville, lieutenant-général des armées du Roi, grand-croix de l'ordre-royal

& militaire de St Louis , ambassadeur de Sa Majesté en Suisse , a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le duc de la Vrilliere , ministre & Secrétaire d'Etat.

La duchesse de Duras a eu l'honneur de faire sa révérence au Roi à son arrivée de Bretagne.

Le chevalier de Ruis-Embitto , intendant de la marine à Brest , a eu l'honneur de prendre congé de Sa Majesté pour se rendre à sa destination.

Le sieur d'Aubenton , commissaire ordonnateur à Bordeaux , ayant été nommé par le Roi à l'intendance de Rochefort , a été présenté à Sa Majesté , le 5 , en cette qualité , par l'abbé Terray , ministre d'Etat , contrôleur général des finances.

Le même jour , le baron de Lenzbourg , commandeur de l'ordre de St Lazare , conseiller d'Etat , ancien banneret de la République de Fribourg en Suisse , a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté.

Le 23 Décembre dernier , le marquis de Courtomer , a eu l'honneur d'être présenté au Roi.

La marquise de Brehan a eu l'honneur d'être présentée , le 25 Décembre dernier , à Sa Majesté , ainsi qu'à la Famille Royale , par la duchesse d'Aiguillon.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale signèrent , le 23 Décembre dernier , le contrat de mariage du marquis de la Rochefoucault , fils du duc d'Es-

rissac, avec Demoiselle de la Rochefoucault, fille du vicomte de la Rochefoucault - Surgeres.

On a célébré dernièrement, dans le château de St André, le mariage du comte de la Tour-d'Auvergne, avec Demoiselle de Polestron, sœur de la comtesse Jules de Polignac. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'évêque de Lombès.

Le 30 du mois de Décembre dernier, le Roi a signé le contrat de mariage du comte de Colbert, lieutenant au régiment des Gardes-Françaises, & lieutenant de Roi du Comté de Nantois, avec Demoiselle David, fille du sieur David, ancien gouverneur-général des Isles de France & de Bourbon, & chevalier de l'ordre-royal & militaire de St Louis

M O R T S.

Frère Jean-Charles de la Rue de Boistrogier de Rupiere, chevalier grand'croix de l'ordre de St. Jean-de-Jérusalem, grand prieur d'Aquitaine, commandeur des commanderies de Louvier, & Vaumion & de St Etienne de Renneville, ancien procureur-général du même ordre au grand prieuré de France, est mort à Malte le 9 Octobre dernier, dans la 66^e année de son âge.

Louis-César le Tellier, duc d'Elstrées, maréchal de France, ministre d'Etat, gouverneur de la ville & citadelle de Metz, Pays-Messin & Verdunois, chevalier des ordres du Roi, & général de ses armées, est mort à Paris, le 2 Janvier 1771, dans la 72^e année de son âge.

Antoine-Séraphin Baudouin, chevalier de Soupire, Lieutenant-général des armées du

Roi, ancien chambellan du feu Roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, grand bailli d'épée au Bailliage de Bourmond en Lorraine, est mort à Paris, le 22 Décembre dernier, dans la 74^e année de son âge.

Beat-François-Placide, baron de la Tour-Châtillon-Zurlauben, baron du St Empire Romain, lieutenant-général des armées du Roi, grand-croix de l'ordre-royal & militaire de St Louis, ancien colonel du régiment des Gardes-Suisse, est mort dans la 84^e année de son âge.

Jean Amoureux est mort le premier Décembre 1770, dans la 117^e année de son âge, à Massiac en Auvergne, où il étoit né le 14 Avril 1654. Il avoit servi jusqu'en 1685, & s'étoit trouvé à la mort du maréchal de Turenne. Il n'a eu ni maladie, ni infirmité pendant tout le cours de sa vie. Il jouissoit, depuis cinq ans, d'une pension sur la cassette du Roi, que Sa Majesté lui avoit accordée, à cause de son grand âge. Son arrière petite-fille, actuellement vivante, est âgée de 55 ans.

LOTERIES.

Le cent-vingtième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois dernier, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N^o. 50309. Celui de vingt mille livres au N^o. 52409, & les deux de dix mille aux numéros 48282 & 58843.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de Janvier. Les numéros sortis de la

226 MERCURE DE FRANCE.

roue de fortune sont , 73 , 29 , 36 , 66 , 68. Le prochain tirage se fera le 5 Janvier.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose ,	page 5
Les Médecins de Bagdad , conte ,	<i>ibid.</i>
L'Hiver , cantate ,	8
A Mlle de S. le jour de sa fête ,	10
Nuguez , anecdote portugaise ,	11
Vers sur l'existence de Dieu ,	28
A un Professeur de Rhétorique , (rondeau)	32
Autre Rondeau ,	33
Les Habits de Noce , proverbe ,	34
Epître à un Philosophe ,	54
A ma maison presbytérale , en y rentrant après une maladie ,	58
Envoi à M. l'Evêque d'Angers ,	63
Dialogue entre Rousseau & Fontenelle ,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogripes ,	76
ENIGMES ,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES ,	79
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	83
Histoire d'un voyage aux Isles Malouines ,	<i>ibid.</i>

J A N V I E R. 1771. 227

Catalogue des manuscrits de M. de Cambis,	90
Voyage astronomique dans l'Etat de l'Eglise,	93
Les Mystères de Jesus-Christ,	96
Traité du Douaite,	97
Le Chou-King,	98
Mémoires historiques sur la Maison de Coudi,	107
L'Art du trait de charpenterie,	121
Ecole d'agriculture pratique,	123
Oreste ou les Coéphores,	124
Bibliothèque des anciens Philosophes,	149
Essais de Poésies,	158
Les Soirées Helvétiques, Alzaciennes & Fran-Comtoises,	161
Etat Militaire de France pour l'année 1771,	164
Etrennes de la Noblesse,	<i>ibid.</i>
Etat actuel de la Musique du Roi, &c.	165
Le Jardinier prévoyant,	<i>ibid.</i>
Almanacs des Calamboyds,	166
ACADÉMIES.	167
SPECTACLES,	192
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie françoise,	193

228 MERCURE DE FRANCE.

A Madame Favart sur une plume d'or dont

on lui faisoit présent ,	195
Speclacles de la cour ,	196
Lettre sur le Pygmalion de Rousseau ,	198
Arts , Gravure ,	210
Peinture ,	211
Musique ,	212
Anecdotes ,	<i>ibid.</i>
Avis ,	216
Nouvelles politiques ,	219
Présentations ,	213
Mariages ,	<i>ibid.</i>
Morts ,	224
Loteries ,	225

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le second volume du Mercure de Janvier 1771 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru en empêcher l'impression.

A Paris , le 14 Janvier 1771.

RÉMOND DE STE ALBINE.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.





